…e ANNÉE N° 162 1er MARS 1927

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

PARIS
3, rue de Grenelle (6e) — Tél. : Littré 12-27
FRANCE : 5 FR. = LE NUMÉRO = ÉTRANGER : 6.50

LIBRAIRIE GALLIMARD
15, BOULEVARD RASPAIL — TÉL. : FLEURUS 24-84
DU C. SEINE 35.807



BULLETIN MENSUEL DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Dans cette liste sont indiqués, chaque mois, les ouvrages qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulièrement et gratuitement sur la demande de toute personne nous honorant de ses ordres.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

1. CLAUDE ANET. La rive d'Asie .. 12 fr.
2. CLAUDE ANET. Suzanne Lenglen. 12 fr.
3. AMOK par Stéfan Zweig .. .. 21 fr.
4. JACQUES BAINVILLE. Jaco et Lori. 12 fr.
5. FR. DE BONDY. Les douces flèches. Prix. .. .. 12 fr.
6. FR. BONJEAN. El Azhar.. .. 12 fr.
7. FÉLICIEN CHAMPSAUR. Le combat des sexes .. .. 15 fr.
8. FRANCIS CARCO. De Montmartre au Quartier latin .. .. .. 12 fr.
9. PIERRE CHAMPION. Marcel Schwob et son temps .. .. 15 fr.
10. AUGUSTE CHAUVIGNE. Le jardin secret de Maurice Boylesve .. .. 10 fr.
11. JEAN COCTEAU. Orphée. .. 10 fr.
12. LOUIS CODET. César Capéran. 12.60
13. Lettres de CLAUDE DEBUSSY à son éditeur. .. .. 15 fr.
14. THOMAS DELONEY. Le noble métier. Prix. 12.60
15. GEORGES DUHAMEL. Journal de Salavin. .. .. 12 fr.
16. ALBERT GALLIZA. Spéculons . 12 fr.
17. RÉMY DE GOURMONT. Promenades littéraires. 6e série .. .. .. 12 fr.
18. Dr LUCIEN GRAUX. Le docteur illuminé .. .. 12 fr.
19. LAFCADIO HEARN. Contes des Tropiques .. .. 12 fr.
20. ABEL HERMANT. Le sceptre .. 12 fr.
21. PANAÏT ISTRATI et JOSUÉ JEHOUDA. La Famille Perlmutter 12.60
22. PIERRE JEAN JOUVE. Le monde désert. Prix. 12.60
23. SANDOR KEMERI. Promenades d'Anatole France .. .. 9 fr.
24. Comte DE KEYSERLING. Le monde qui nait. .. .. 12 fr.
25. JACQUES DE LACRETELLE. Aparté. 12.60
26. PIERRE DE LANUX. La vie de Henri IV. Prix. 12.60
27. JACOB LÉVY. Les double Juifs. 12 fr.
28. ANDRÉ LICHTENBERGER. Le Cœur de Lolotte .. .. 10 fr.
29. ARMAND LUNEL. Esther de Carpentras Prix. .. .. 15 fr.
30. HENRI MASSIS. Réflexions sur l'art du roman 7.50
31. FRANÇOIS MAURIAC. Thérèse Desqueyroux .. .. 12 fr.
32. TH. RECHETNIKOV. Ceux de Podlipnaïa 12.60
33. P. REVERDY. Le gant de crin. 18 fr.
34. JACQUES RIVIÈRE. De la foi.. 10 fr.
35. GIL ROBIN. Etudes de Nu .. 15 fr.
36. RAMON GOMEZ DE LA SERNA. Le cirque. Prix .. .. 15 fr.
37. PIERRE SICHEL. Banal ou les ruses de la presse. .. .. 15 fr.
38. ANTONE TCHEKHOV. Le duel. 12 fr.
39. ANDRÉ THÉRIVE. Les souffrances perdues .. .. 12 fr.
40. HERMAN UNGAR. Enfants et meurtriers, Prix 12.60
41. MARCELLE VIOUX. Fleur d'Amour. Prix .. .. 12 fr.
42. GILBERT DE VOISINS. Les miens. 12 fr.
43. H. G. K. WELLS. La recherche magnifique .. .. 16 fr.
44. ARMAND ZIWES et FR. CERTONCINY. L'homme qui mourut d'amour. 12 fr.

VOIR CI-APRÈS LE BULLETIN DE COMMANDE

PHILOSOPHIE — SCIENCES — POLITIQUE — DOCUMENTATION

45. J. ANGLAS. D'Euclide à Einstein. 7 fr.
46. Marquis D'ARGENSON. Adrienne Lecouvreur et Maurice de Saxe. 15 fr.
47. OCTAVE AUBRY. Le roman de Napoléon. .. .. 12 fr.
48. NICOLAS BERDIAEFF. Un nouveau moyen-âge .. .. 18 fr.
49. LES ÉTATS-UNIS ET LA FRANCE. 15 fr.
50. ALFRED FABRE-LUCE. Locarno sans rêves .. .. 12 fr.
51. FUNCK BRUNTANO. Les lettres de cache Prix .. .. 12.
52. GEORGES LE FÈVRE. L'épopée caoutchouc 10
53. CONSTANTIN POBIEDONOSTSEV. 40
54. GEORGES VALOIS. Le fascisme. 20
55. PAUL VERHAEGEN. La guerre des Pa sans 67
56. MÉMOIRES DU DUC DE SAINT-SIMO tomes I, II, III. Le vol .. 18

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

57. Œuvres complètes de PROSPER MÉRIMÉE : Théâtre de Clara Gazul. 60 fr.
58. LETTRES A VIOLLET LE DUC.. 60 fr.
59. Contes et Nouvelles en vers de LA FONTAINE, tome I. .. .. 25 fr.
60. SSTÉPHANE MALLARMÉ. Vers et pros Prix 60
61. C.-A. SAINTE-BEUVE. Port-Roya Livre troisième 80

RÉIMPRESSIONS

62. A. BOSCHOT. La jeunesse d'un romantique .. .. 20 fr.
63. VALERY LARBAUD. Fermina Marque Prix .. .. 12.

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

64. CLAUDE ANET. Madame de Sees 180 fr.
65. B. BERENSON. Les peintres italiens de la Renaissance. 4 vol. .. .. 85 fr.
66. ANDRÉ BEUCLER. Carnet de Rêves. Prix .. .. 180 fr.
67. FRANCIS CARCO. Jésus la Caille. 60 fr.
68. M. DES COURIÈRES. Chana Orloff. Prix.. .. .. 6 fr.
69. MAURICE LARROUY. L'odyssée d'un transport torpillé.. .. .. 50 fr.
70. MAURICE MERMILLON. Albert André, 85 reproductions .. .. .. 6 fr.
71. RAYMOND. Voyage dans les Pyrénées. Prix .. .. 60 fr.
72. ANDRÉ SALMON. André Rousseau d le Douanier.. 35
73. STENDHAL. De l'Amour. 2 vol. 42
74. ANDRÉ SUARÈS. Grassida. 30 pointes sèches par HERMINE DAVID 550
75. P. VALÉRY. Rhumbs, ill. de l'auteu Prix 1200
76. ADOLFO VENTURI. Michel-Ange. 2 reproductions 225
77. NUS. Cent photographies de WALÉR Prix 200
78. HENRI ROUSSEAU, texte de PHILIPI SOUPAULT, 40 planches .. 150

BULLETIN DE COMMANDE

FRAIS DE PORT EN SUS POUR TOUS LES VOLUMES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — par débit de mon compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEMENT BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

NOM .... Signature :

ADRESSE ....

....

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour cela suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles. (3)

JULES SUPERVIELLE

LE VOLEUR D'ENFANTS

ROMAN

Un vol. in-16 double-couronne .. .. **10.50**+20 %

EXTRAITS DE PRESSE

... Un charmant ouvrage : *Le Voleur d'Enfants*. Au fait l'épithète « charmant » est sans doute la dernière qui lui convienne, et d'un parfait mauvais goût aux yeux de son auteur. Disons seulement qu'il est d'une lecture agréable, qu'il donne à rire et à pleurer tout à son aise, sans recherches ni vains efforts...

Christiane Fournier, *La Vie*, 15-1-27.

... Un rêve exquis qui se déroule et que l'auteur éclaire à sa guise, brutalement, avec fidélité ou qu'il laisse dans l'imprécise pénombre où se complaisent les cœurs tendres... Un très beau livre, un livre neuf, un livre qui recule nos horizons familiers, un livre qui habitue nos yeux trop sages à tous les spectacles inattendus que jusqu'à présent ils ne savaient pas voir.

Francisco Amunategui, *Revue Nouvelle*, 15-1-27.

Il est difficile de quitter ce roman quand on a commencé à le lire. Tant de choses sont en Bigua, qui sont en nous !...

Maurice David, *Dépêche Tunisienne*, 27-1-27.

... Nous ne doutons pas de l'existence des personnages du *Voleur d'Enfants* ; nous ne quittons pas le livre avant de savoir tout ce qu'on raconte de leur histoire singulière. Ils demeureront dans notre mémoire comme des êtres que nous avons connus...

Louis Périé, *Le Courrier du Centre*, 3-2-27.

L'auteur de l'*Homme de la Pampa* a su mener à bien la mystérieuse et originale histoire du Voleur d'Enfants et composé un livre de grande valeur.

Les Treize, *L'Intransigeant*, 5-2-27.

... Livre de poète, M. Supervielle est surtout un poète, il est resté poète en nous contant cette histoire. Et nul ne le regrettera, car ses pages ont, grâce à cela, un charme étrange.

Hyp, *Le Peuple*, 6-2-27.

En fait d'invention, celle-ci est vraiment tout à fait remarquable et singulière qui nous vaut le nouveau roman de M. Jules Supervielle.

Franc-Nohain, *L'Echo de Paris*, 10-2-27.

Le Voleur d'Enfants, plein d'humour amer, de paternité, d'humanité, place du premier coup son auteur parmi les créateurs de types. Ainsi ce nom prédestiné, Supervielle monte *au-dessus de la ville* « sous l'innombrable fusillade des étoiles ».

Pierre Guéguen, *Paris-Soir*, 21-2-27.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LA N

REVUE

REVUE MENSUELLE DE LIT

DIRECTEUR (191

Directeur : GASTON GALLIM

PARAIT LE

Par la qualité des œuvres et des auteurs
les aspects nouveaux de la pensée et de l'a

LA NOUVEL
est à la tête du m

LA NOUVELLE

PROTÉE, par JAMES JOYCE, trad. par AUGUSTE MOREL et VALERY LARBA

LETTRES, par ANDRÉ GIDE

POÈMES EN PROSE, par PAUL VALÉRY

POÈMES, par ANDRÉ SUARÈS

LA CLASSE DE MALLARMÉ, par LÉON-PAUL FARGUE

LA CITÉ QUE BATIT LA VISION, par LUC DURTAIN

INTERIEUR, par MARCEL ARLAND

JEAN-JACQUES, par JOSEPH DELTEIL

L'ŒUVRE DE PAUL CLAUDEL, par HENRI RAMBAUD

CINQUANTE MILLE DOLLARS, par E. HEMINGWAY

L'HOMME DANS L'AUBE ET DANS LA NUIT,
par FRANÇOIS BERTHAULT

LA SERVANTE EN COLÈRE, par J.-M. SOLLIER

LA JOURNEE DES BELLES FEMMES, par E. CECCHI

FRAGMENTS, par ROSANOV, trad. et introd. par BORIS DE SCHLŒZ

MANHATTAN par MARCEL JOUHANDEAU

POÈMES, par JEAN COCTEAU

LES FLEURS DE TARBES, par JEAN PAULHAN

et des récits de PANAÏT ISTRATI, FRANÇOIS MAURIAC, ANDRÉ MAUR
PAUL MORAND, HENRI POURRAT

Téléph. : FLEURUS 12-27 — Adresse télégr. : ENEREFENE PARIS —

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

France, ÉDITION ORDINAIRE, UN AN .. .. **48** fr. — SIX MOIS **26**
ÉDITION DE LUXE .. .. **95** fr. — LE NUMÉRO. .. **5**

Pays étrangers ayant accepté le tarif postal, ÉDITION ORDINAIRE, UN AN .. **56**
SIX MOIS.. **31** fr. — ÉDITION DE LUXE.. **110** fr. — LE NUMÉRO **6**

Pays étrangers n'ayant pas accepté le tarif postal, ÉDITION ORDINAIRE, UN AN **65**
SIX MOIS.. **35** fr. — ÉDITION DE LUXE.. **120** fr. — LE NUMÉRO. **6**

COLLECTION " LES JEUNES RUSSES "
publiée sous la direction de BORIS DE SCHLOEZER

BORIS PILNIAK

L'ANNÉE NUE

traduit du russe par L. BERNSTEIN et L. DESORMONTS

UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE . .. . **10.50**+20 %

EXTRAITS DE PRESSE

... *L'Année Nue*, c'est comme le rapport écrit par un artiste, en son langage d'artiste, sur la situation du peuple russe en 1920..., Vous serez empoigné de plus en plus fort... *L'Année Nue*, c'est de l'ouvrage fait de main d'ouvrier, dans la plus belle matière...

LÉON BAZALGETTE, *L'Humanité*, 3-11-26.

... Quelques aspects du grand vertige russe, avec cet accent tragique que prennent les récits de tourmente.

PIERRE LŒWEL, *L'Avenir*, 3-11-26.

... Cette simplicité terrible, est-elle dans les choses ou dans les âmes barbares?

ANDRÉ THÉRIVE, *L'Opinion*, 6-11-26.

Un rythme nouveau, inattendu, une allure plus vive dans le récit, une netteté soudaine dans la construction. Les autres jeunes Russes œuvrent-ils de même? Quoi qu'il en soit, ceci est remarquable... L'œuvre de Boris Pilniak est un véritable film de la vie en nouvelle Russie... Quel raccourci prodigieux de tout un monde!

LÉON CHENOY, *Le Thyrse* (Bruxelles), 21-11-26.

Il est visible que l'auteur s'est surtout préoccupé de traduire dans ce livre, où les plus étranges et les plus heureuses beautés éclatent à chaque page, l'ambiance d'une époque qui demeurera, quel que puisse être l'avenir, la plus extraordinaire et, pourrait-on dire, la plus surnaturelle de l'histoire de la Russie... Mais au-delà du fracas de l'orgie et des clameurs des pillards, prenez garde d'entendre cette résonnance fruste et millénaire, ce chant de paysan qui s'élève dans l'aurore.

EMMANUEL BUENZOD, *Gazette de Lausanne*, 22-11-26.

... Précieux et merveilleux document sur la vie actuelle en Russie... Livre profondément russe...

Y. MANUEL LELIS, *Cahiers Libres*, novembre-décembre 26.

... La famine, la révolution qui hésite, les cœurs qui se dépouillent d'espoir, et le sentiment, au-dessus de tout, d'un gigantesque bouleversement. Tout cela se retrouve dans le livre de Boris Pilniak...

DANIEL ROPS, *Revue Mensuelle* (Genève), décembre 26.

... C'est un beau livre, certes; plein de force et de passion, de lyrisme et d'observation aiguë des choses... M. Pilniak a fait preuve, dans son livre, d'un don d'analyse et d'un sens du pittoresque qui rappellent les meilleurs écrivains de son pays.

J.-B. SÉVÉRAC, *Le Populaire*, 4-2-27.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf **VIENT DE PARAITRE**

COLLECTION « UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT »

GEORGES CHENNEVIÈRE

LÉGENDE DU ROI D'UN JOUR

ÉDITION ORIGINALE

avec un portrait de l'auteur gravé sur bois par G. AUBERT

... Un inconnu qui soudain ranime une pauvre maison, rend à deux vieillards u peu de leur jeunesse, secoue la torpeur d'un village, inspire à une enfant une passio dont il se doute à peine, et repart un beau jour comme il était venu, voilà tout le suj du poème.

Quant à sa structure, elle est conforme à la poétique formulée dans le *Petit Trai de Versification.*

ODILON-JEAN PÉRIER

LE PROMENEUR

ÉDITION ORIGINALE

avec un portrait de l'auteur par lui-même, gravé sur bois par G. AUBER

Avec quelle ardeur, avec quelle douceur et tout d'un coup quelle distraction, promeneur regarde les plages, les insectes, les hommes compliqués — et même l fleurs, après tout.

ROGER VITRAC

HUMORISTIQUES

ÉDITION ORIGINALE

avec un portrait de l'auteur par ALBERTO SAVINIO,
gravé sur bois par G. AUBERT

Libre, le mode humoristique peut me satisfaire et je me contente souvent du sacr fice d'une idée qui, ayant affecté au même instant les sens et le cerveau, ne produ d'autre effet que celui de brûler avec sa belle couleur verte.

ROGER VITRAC, *Connaissance de la Mor*

Chacun de ces volumes in-16 jésus tiré à :

693 exemplaires (dont 93 hors commerce numérotés de I à XCIII, et 600 numérot de 1 à 600) sur vélin simili cuve des papeteries Lafuma .. .. **15 f**

16 exemplaires sur vieux japon teinté (dont un hors commerce imprimé au nom d l'auteur) marqués de A à O, accompagnés d'une épreuve à grandes marges du po trait sur vieux japon teinté, numérotée et signée par l'artiste .. .. .. **80 f**

(Le tirage du PROMENEUR, *sur Japon est entièrement souscrit).*

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

JACQUES RIVIÈRE ET LE MORALISME

Le débat sur la littérature et la morale que, deux mois avant la mort de Jacques Rivière, nous avions porté lui et moi devant le public de Lausanne et de Genève, nous l'avions soulevé dès notre première rencontre, et le dialogue qu'il avait provoqué formait le rythme même de notre amitié. Voici deux ans que Jacques Rivière est mort, et le débat continue. Ce dialogue, Rivière le menait avec d'autres que moi, mais publiquement, sous une forme un peu raidie et forcée par les conditions de la polémique. C'est une pensée plus souple, plus accueillante qui voyait le jour dans ses conférences, une pensée plus proche des sources et toute pénétrée de pressentiments. Je voudrais l'évoquer ici telle que je la vis naître, se débattre, s'armer, et finalement entrevoir le moyen de résoudre dans une synthèse plus riche ses contradictions.

Vers la fin de 1922, Rivière tâchait de toutes ses forces à remonter la pente du bien. C'est ce qu'il faut savoir si on veut le comprendre. Rivière allait au bien d'un mouvement naturel et qu'il jugeait suspect. Pourquoi ? Parce que tout sentiment moral lui paraissait factice, opaque, étant *postérieur* à notre réalité initiale. L'ensemble des objections qu'il opposait aux idées morales ne pouvait constituer ni un immoralisme, ni un amoralisme, mais un *pré-moralisme*. Il s'efforçait de retrouver le jaillissement de la vie avant l'emprise et la déformation des concepts, en cela tout pareil à M. Bergson. « Entre toutes les niaiseries qui sont l'invention de notre siècle, écrit M. Massis à propos de Radiguet, il n'en connaissait pas de pire ni de plus inhumaine que ce goût du pervers, de l'anormal, de

l' « aberrant », où se complaisent les disciples de Gide et de Proust. » Dans la mesure où M. Massis vise ici Rivière, il se trompe. On ne peut prêter à quelqu'un qu'on juge les idées que celui-ci condamne. Or, Rivière voulait se débarrasser de tout ce qui est d'ordre moral, donc du pervers aussi bien que de l'idéalement pur. Aimant la vie de tout son cœur, il était ainsi fait qu'il ne pouvait vivre que dans le vrai, et pour lui le préjugé moral défigurait à la fois la vie et la vérité. Son pré-moralisme impliquait une morale intellectuelle extrêmement sévère et stricte ? Il était de cette famille française qui ne peut absolument pas respirer dans le faux et l'imaginaire. « J'oserai presque dire que c'est au contraire par horreur de la monstruosité que j'adhère si fort à ce que je crois être profondément notre tradition classique. Et si vous me permettez d'employer un mot bête, un mot grossier, je dirai que c'est par honnêteté. [1] »

D'où son admiration pour Racine, le peintre des sentiments *dissolus*, c'est-à-dire « sans rien qui les attache ; le bloc de l'âme où ils sont pris est comme délité ; tout ce qui fait ciment ou mastic entre eux, tout ce qui les *compose* est supprimé. » Je ne nierai pas qu'il n'y eût chez lui une certaine complaisance à élire, parmi les états pré-moraux, les sentiments « raciniens ». Assez ingénument, il n'imaginait point que le sentiment pré-moral et le sentiment moral pussent s'engendrer l'un l'autre et se développer sur la même ligne, ce qui me faisait lui dire qu'il n'avait pas su s'affranchir complètement du préjugé chrétien. D'autre part son intellectualisme mettait l'accent sur les « découvertes », sur ce qui frappait et déconcertait sa conscience traditionnelle. Rivière était à la fois un catholique et un cartésien ; et quand un cartésien veut « déliter » des sentiments qui lui arrivent tout imprégnés de christianisme, il lui est difficile de ne point souligner

1. Les citations de cet article sont tirées des conférences de Jacques Rivière dont il a été parlé plus haut.

par honnêteté les « mauvais » sentiments, et de ne point opposer aux grands problèmes humains une neutralité qui n'est ni définitive, ni volontaire, mais qui n'est pas non plus purement méthodique.

L'ardeur de Rivière était grande et ses forces étaient limitées ; la « vie », puisqu'il faut l'appeler par son nom, l'exaltation et la flamme étaient chez lui assez rares pour lui paraître précieuses, et toujours provoquées. Ces réponses exaltantes qu'il ne commandait point, qu'il ne pouvait toujours prévoir, et que sa conscience morale tendait à refouler, pour rien au monde il n'eût voulu s'en distraire, les perdre, les étouffer. Il était avare de richesses intermittentes, et il en voulait à la morale de chercher à lui dérober ses émouvantes économies. « Je suis toujours au même point de vue : qu'est-ce qui enrichit le plus ma notion de la vie ? Voilà seulement ce qui m'intéresse. » Il ne renonce pas à l'expression morale, mais il recommande aux autres et à lui-même « une vue longue et patiente de ce qui peut se présenter d'imprévu ». C'est le leit-motiv de sa dernière conférence.

Il renonce si peu à l'expression morale que sa prudence est en fait une prudence éthique. Que reproche-t-il à Rousseau ? De se camoufler, de s'escamoter par sa confession même, « d'introduire du flou dans le spectacle psychologique ». A Electre ? D'être vidée par l'aspiration morale et comme fixée par une crampe héroïque. Mais dès qu'il aperçoit chez un Meredith « le va-et-vient et la pulsation même de la vie », dès qu'il voit le créateur de l'*Egoïste* manier un instrument « qui permet de pénétrer dans la conscience en travail, en fermentation, en effort, *avec la même exactitude et la même précision que dans la conscience en décomposition* », il reconnaît et proclame la possibilité d'un redressement humain. En somme, il exige d'un moraliste qu'il soit un psychologue, c'est à cela que se réduit sa « perversité » ! Et voyez, on dirait qu'il n'attendait que cette permission pour se délivrer de sa

crampe à lui, de son raidissement devant les fantômes romantiques. Il se détend, il avoue, et voici des déclarations capitales : « J'ai masqué ce que l'amoralisme radical de Proust avait parfois, pour moi aussi, de pénible, d'irrespirable... ; j'ai caché... tout ce que je sentais bien déjà tout ce que je sens, depuis le début, *qu'il empêche l'écrivain d'apercevoir, et donc de montrer, dans la nature humaine.* » La grande insuffisance de Proust, c'est d'avoir ignoré, ou nié, tout ce qu'un être vivant, du fait qu'il vit, fait sans cesse pour se construire, ou pour se rejoindre.

Il m'accordait que l'expression morale constitue comme la troisième dimension de l'homme, mais il entendait que l'on traçât d'abord de celui-ci un profil exact. Rivière se décomposait et se recomposait lentement. Durant les dix dernières années de sa vie, il a vécu les démarches cartésiennes, et comme il les vivait successivement, il a pu donner l'impression d'être incomplet, car il avait le singulier pouvoir de se concentrer tout entier sur un moment ou un aspect de son être total. Cette patience m'étonnait, mais je dus reconnaître qu'il disposait d'un horizon infiniment plus large que le mien. Un soir que nous revenions en auto de Lausanne, où j'avais pris la parole, je lui dis que j'aimais tant la discipline protestante parce qu'elle permet de se passer progressivement de Dieu. « C'est cette absence de Dieu, ajoutai-je, qui explique au fond mon moralisme. Je n'ai ni temps, ni espace à perdre. C'est pourquoi je veux le moins de jeu possible entre mes sentiments et mes actes. — Ah, me répondit-il immédiatement, c'est que moi je n'ai pas renoncé à Dieu. »

Ce furent les dernières paroles graves que nous échangeâmes. Elles m'éclairèrent sur le sens véritable de notre dispute. Je compris mieux cette longue permission qu'il s'octroyait avant de se « rejoindre », cette confiance dans l'attente, ce respect religieux de tout ce qui lui était donné.

RAMON FERNANDEZ

LETTRE DE LORD CHANDOS [1]

Ceci est la lettre que Philippe lord Chandos, fils cadet du comte de Bath, écrivit à Francis Bacon, plus tard lord Verulam et vicomte de Saint-Albans, pour s'excuser auprès de cet ami de renoncer à toute activité littéraire.

Il y a de votre part, mon ami très vénéré, bien de la bonté à ne pas tenir compte de mon silence de deux années et à m'écrire comme vous le faites. Il y a plus que de la bonté à exprimer votre sollicitude, votre étonnement de voir mon esprit tomber en léthargie, de cette manière légère et badine qui n'appartient qu'aux hommes assez grands pour comprendre combien la vie est semée de périls et cependant ne pas perdre courage.

Vous terminez par l'aphorisme d'Hippocrate : « Qui gravi morbo correpti dolores non sentiunt, eis mens aegrotat », et vous pensez que j'ai besoin d'un remède, non seulement pour dompter mon mal, mais encore plus pour aiguiser en moi la compréhension de mon état intérieur. Je voudrais vous répondre comme votre amitié le mérite, je voudrais m'ouvrir à vous complètement, et je ne sais comment m'y prendre. A peine sais-je si je suis encore le même à qui s'adresse votre précieuse lettre. A vingt-six ans, je me demande si c'est bien moi qui écrivis, à dix-neuf : *Le nouveau Paris, La Daphné, L'Epithalame,* ces bergeries qui s'en vont chancelant sous le somptueux vêtement des

mots et dont une reine céleste et quelques lords et seigneurs trop indulgents daignent encore se souvenir. Est-ce moi aussi qui, à vingt-trois ans, sous les arcades de pierre de la Grande Place de Venise, trouvai en moi-même cet agencement de périodes latines dont le plan et la construction me ravissaient intérieurement plus que les édifices qu'ont fait surgir de la mer Palladio et Sansovin ? Et si je suis le même qu'alors, comment est-il possible que mon inconcevable moi ait perdu toute trace, toute cicatrice de cette création de ma pensée tendue ă l'extrême limite ? que dans votre lettre, qui est devant moi, le titre de ce petit traité me regarde froidement comme une chose étrangère, que même je n'aie pu le saisir immédiatement comme une image connue de mots assemblés, mais qu'il m'ait fallu le comprendre mot pour mot, comme si je voyais pour la première fois cette combinaison de vocables latins ? Et pourtant c'est bien moi et il y a de la rhétorique dans ces questions, rhétorique bonne pour des femmes ou pour la Chambre des Communes dont les capacités surestimées de nos jours ne suffisent cependant pas à pénétrer dans le fond des choses. Or c'est mon fond même qu'il me faut exposer devant vous, la bizarrerie, le vice, mettons : la maladie de mon esprit, si vous devez comprendre qu'un abîme aussi infranchissable me sépare des travaux littéraires qui paraissent placés devant moi que de ceux qui sont derrière moi, et qui me sont devenus si étrangers que j'hésite à les appeler miens.

Je ne sais si je dois admirer davantage l'insistance de votre bienveillance ou l'incroyable précision de votre mémoire, quand vous me rappelez les divers petits projets que je portais en moi aux jours de bel enthousiasme que nous vécûmes en commun. En effet, je voulais décrire les premières années du règne de notre glorieux souverain Henri VIII. Les notes laissées par mon grand-père, le duc d'Exeter sur ses négociations avec la France et le Portugal, m'offraient une manière de base. Et durant ces journées si

belles, si vivantes, Salluste faisait passer en moi, comme par des canaux libres de tout obstacle, la connaissance de la forme, de cette forme profonde, vraie, intérieure, qu'on ne peut pressentir qu'en franchissant la barrière des artifices de la rhétorique, — forme dont on ne peut plus dire qu'elle ordonne la matière, car elle la pénètre, la soulève et crée à la fois la poésie et la vérité ; contraste de forces éternelles, chose magnifique comme la musique et l'algèbre. C'était là mon plan favori.

Qu'est-ce que l'homme, pour faire des plans ?

Je jouais encore avec d'autres projets. Votre bienveillante lettre évoque aussi ceux-là. Chacun est gonflé d'une goutte de mon sang et ils dansent devant moi, comme des moucherons tristes sur un mur sombre que le soleil des jours heureux n'éclaire plus.

Les fables et les mythes que nous ont légués les anciens, et qui remplissent peintres et sculpteurs d'un plaisir sans bornes et sans pensée, je voulais les déchiffrer, et sous ces hiéroglyphes découvrir la sagesse secrète, inépuisable, dont il me semblait parfois sentir le souffle comme à travers un voile.

Je me souviens de ce plan. Il y avait au fond je ne sais quel désir à la fois sensuel et spirituel. Comme le cerf traqué aspire à l'eau pour s'y plonger, mon désir se tendait vers ces corps nus et splendides, ces sirènes et ces dryades, Narcisse et Protée, Persée et Actéon ; je voulais disparaître en eux, et vaticiner par leur bouche. Je voulais... Je voulais bien d'autres choses encore. Je songeais à faire un recueil d'*Apophtegmes*, comme Jules César : vous vous souvenez que Cicéron le mentionne dans une lettre. Je pensais réunir ce que je pourrais recueillir en fait de paroles particulièrement remarquables, soit d'hommes savants et de femmes spirituelles de notre temps, soit de gens du peuple singuliers ou de personnes cultivées et distinguées rencontrées au cours de mes voyages ; je comptais y joindre de belles sentences et réflexions tirées des ouvrages des anciens

et des Italiens, et tous les ornements de l'esprit qui se présenteraient à moi soit dans des livres ou des manuscrits, soit dans des conversations. Je voulais décrire ensuite l'ordonnance de fêtes et de représentations particulièrement belles, des crimes et des cas de démence extraordinaires, les édifices les plus grands et les plus originaux des Pays-Bas, de la France et de l'Italie, et bien d'autres choses encore. Tout l'ouvrage devait avoir pour titre : *Nosce te ipsum.*

Pour me résumer : je concevais alors tout ce qui existe comme une grande unité, le monde spirituel et le monde matériel ne faisaient pas antithèse, pas davantage courtoisie et brutalité, art et barbarie, solitude et société ; en toutes choses je sentais la nature présente, aussi bien dans les égarements de la folie que dans les raffinements excessifs d'un cérémonial espagnol, dans des balourdises de jeunes paysans non moins que dans les plus suaves allégories. Et moi-même j'étais dans toute la nature ; quand, dans ma cabane de chasse, je m'abreuvais du lait tiède et écumeux qu'une fille aux cheveux en broussailles faisait couler dans un seau de bois du pis d'une belle vache aux yeux doux, je n'éprouvais pas autre chose que lorsque, assis sur la banquette de la fenêtre de mon studio, j'absorbais la douce et écumante nourriture que mon esprit trouvait dans un in-folio. De ces deux actes aucun ne le cédait à l'autre, soit pour l'idéalité du rêve supraterrestre, soit pour la matérialité de la puissance corporelle. Et ainsi je parcourais, à droite et à gauche, toute l'étendue de la vie : partout j'étais au milieu de tout, jamais je ne trouvais rien qui ne fût qu'apparence. Ou bien je pressentais que tout était parabole et toute créature une clef des autres, et je m'éprouvais de force à les saisir l'une après l'autre pour me faire révéler par chacune toutes celles dont elle connaissait le secret. Ainsi s'explique le titre que je comptais donner à mon livre encyclopédique.

Celui qui est capable de juger les choses du point de

vue religieux, peut trouver un plan bien ordonné de la Providence divine dans le fait que mon esprit gonflé de présomption devait tomber dans l'excès de découragement et d'impuissance qui est devenu mon état permanent. Mais des conceptions religieuses de ce genre n'ont pas de pouvoir sur moi ; ce sont des toiles d'araignées au travers desquelles mes pensées s'échappent dans le vide, alors que celles de tant d'autres y restent prises et y trouvent le repos. Pour moi les mystères de la foi se sont condensés en une allégorie surélevée, qui rayonne au-dessus des champs de ma vie comme un arc-en-ciel toujours lointain, toujours prêt à s'éloigner davantage si je veux courir à lui et m'envelopper du bord de son manteau.

Mais, mon ami vénéré, les notions des choses terrestres se dérobent à moi de la même manière. Comment dois-je essayer de vous décrire ces étranges tortures d'esprit, les rameaux chargés de fruits qui se redressent brusquement, échappant à mes mains étendues, — l'eau murmurante qui fuit devant mes lèvres altérées ?

Bref, mon cas est le suivant : j'ai perdu complètement la faculté de traiter avec suite, par la pensée ou par la parole, un sujet quelconque. D'abord il m'est devenu impossible de parler de choses élevées ou générales, en employant les termes dont pourtant tout le monde se sert couramment. J'éprouvais un malaise inexplicable à prononcer les mots : « esprit », « âme » ou « corps ». Je me trouvais intérieurement empêché d'émettre un jugement sur les affaires de la cour, les incidents au Parlement, ou sur toute autre chose. Et cela non par égard pour n'importe qui ou quoi, car vous connaissez ma franchise qui va jusqu'à l'imprudence ; mais les mots abstraits, dont pourtant la langue doit forcément se servir pour produire au jour un jugement quel qu'il soit, tombaient en poussière dans ma bouche comme des champignons pourris. Il m'est arrivé qu'en réprimandant ma fille Catherine Pompilia, âgée de quatre ans, qui s'était rendue coupable d'un mensonge

puéril, et en cherchant à lui faire comprendre la nécessité d'être toujours véridique, les idées qui affluaient à mes lèvres ont revêtu tout à coup des couleurs si chatoyantes et ont tellement coulé les unes dans les autres, que je me suis hâté de dévider tant bien que mal la fin de ma phrase, comme si j'étais pris d'un malaise physique. En effet mon visage était pâle et j'avais la sensation d'une violente pression sur le front. Laissant l'enfant seule, je fermai brusquement la porte derrière moi, et ce fut seulement une fois à cheval, grâce à un temps de galop sur le pâturage solitaire, que je me remis quelque peu.

Ces moments d'angoisse sont devenus peu à peu envahissants comme la rouille qui ronge tout autour d'elle. Même dans les conversations familières et terre à terre, tous les jugements qu'on porte à la légère, avec une sûreté de somnambule, m'inspirent tant de doutes que j'ai dû cesser de prendre part à ces conversations. J'éprouvais une colère inexplicable que je parvenais mal à cacher, en entendant dire par exemple : « Cette affaire s'est terminée bien ou mal pour celui-ci ou celui-là ; le shériff N... est un homme méchant, le prédicateur T... est bon : le fermier M... est à plaindre, ses fils sont des dissipateurs, un autre est à envier, ses filles sont économes ; telle famille s'élève dans l'échelle sociale, telle autre tombe plus bas. » Tout cela me paraissait aussi indémontrable, aussi mensonger, aussi inconsistant que possible. Mon esprit me contraignait à voir toutes les choses qui se présentaient au cours de ces conversations dans une sorte de proximité inquiétante : ainsi que j'avais vu un jour, à travers un verre grossissant, la peau de mon petit doigt qui ressemblait à une plaine avec des sillons et des creux, ainsi je voyais maintenant les hommes et leurs actions. Je ne réussissais plus à les appréhender avec le regard simplificateur de l'habitude. Tout se décomposait en fragments qui se fragmentaient à leur tour ; rien ne se laissait plus embrasser à l'aide d'une notion définie. Les mots isolés nageaient autour de moi ;

ils se congelaient et devenaient des yeux qui se fixaient sur moi, et sur lesquels à mon tour j'étais forcé de fixer les miens, des tourbillons qui donnaient le vertige quand le regard s'y plongeait, qui tournoyaient sans arrêt et au-delà desquels il y avait le vide.

Je tentai d'échapper à cet état en me réfugiant dans le monde spirituel des anciens. J'évitai Platon, car je redoutais le péril de son envol dans le mythe. Je voulais m'attacher surtout à Sénèque et à Cicéron. J'espérais guérir grâce à l'harmonie de leurs idées limitées et ordonnées. Mais je ne parvins pas jusqu'à elles. Ces idées, je les comprenais bien ; le jeu merveilleux de leurs rapports se déployait devant moi, comme celui de jets d'eau magnifiques qui jouent avec des balles d'or. Je pouvais planer autour d'elles et assister à leurs jeux, mais elles n'avaient de rapports qu'entre elles, et ce que ma pensée a de plus profond, de plus personnel, restait exclu de leur ronde. Au milieu d'elles, je fus saisi d'un sentiment de solitude épouvantable, j'étais comme un homme enfermé dans un jardin habité uniquement par des statues aveugles ; je me suis enfui en rase campagne.

Depuis lors je mène une existence que vous aurez peine, je le crains, à vous représenter, à tel point elle s'écoule sans vie spirituelle, ni pensée. Cette existence, il est vrai, ne se distingue guère de celle de mes voisins, de mes parents et de la plupart des gentilshommes qui possèdent des terres dans ce royaume ; et elle n'est pas tout à fait dépourvue de moments heureux et vivifiants. Il ne m'est pas facile de vous faire entrevoir en quoi consistent ces moments ; encore une fois les mots me font défaut. Car c'est quelque chose qui n'a pas de nom, et qui sans doute n'en saurait avoir, qui se dévoile alors à moi, versant, comme en un vase, dans quelque objet visible de mon entourage journalier, un flot débordant de vie supérieure. Je ne puis m'attendre à ce que vous me compreniez sans exemple, et je vous demande pardon de la niaiserie de

mes exemples. Un arrosoir, une herse abandonnée dans les champs, un chien au soleil, un pauvre cimetière, un estropié, une petite maison de paysan, peuvent devenir les réceptacles de ma révélation. Tous ces objets et mille autres semblables, sur lesquels l'œil glisse habituellement avec une indifférence qui va de soi, peuvent subitement, à un moment que je ne saurais amener en aucune manière, se marquer pour moi d'une empreinte si auguste et si touchante, que tous les mots me paraissent trop pauvres pour l'exprimer. Et même l'image précise d'un objet absent peut, d'une façon toute incompréhensible, être élue pour se remplir jusqu'aux bords, avec une soudaine douceur, du flot montant d'un sentiment divin. Ainsi j'avais récemment donné l'ordre de semer, en grande quantité, du poison pour les rats, dans la laiterie d'une de mes fermes. Vers le soir, je sortis à cheval, ne pensant plus à cela, comme vous pouvez le supposer. Et comme je chevauchais au pas dans un champ profondément labouré, ne voyant près de moi rien de plus impressionnant qu'une couvée de cailles qui se lèvent effarouchées, et au loin, au-dessus des ondulations des champs, le grand soleil qui baisse, voilà que s'ouvre tout à coup, devant mon œil intérieur, la cave où se débat en mourant le peuple des rats. J'avais tout en moi : l'air frais et lourd de la cave, rempli de l'odeur douceâtre et pénétrante du poison ; les cris d'agonie perçants qui se brisaient aux murs humides ; la mêlée des convulsions enchevêtrées et des désespoirs qui se croisent en une chasse folle : les courses insensées vers les sorties ; le froid regard de fureur, quand deux bêtes se rencontrent devant une fente bouchée. Mais à quoi bon des mots, puisque je les ai abjurés ! Vous vous souvenez, mon ami, du merveilleux tableau que fait Tite-Live des heures qui précédèrent la destruction d'Albe la Longue : les habitants errant dans leurs rues qu'ils ne reverront plus, — disant adieu aux pierres de leur sol ? Je vous le dis, mon ami, ceci était en moi, et en même temps Carthage incendiée ; mais

c'était davantage encore, c'était quelque chose de plus divin et de plus animal, et c'était le présent à son maximum de présence, et un présent plein de sublimité. Je voyais une mère au milieu de ses petits qui agonisaient dans les convulsions, et elle ne regardait pas leur agonie, ni les inexorables murs de pierre, mais elle braquait ses regards dans l'air vide, ou au-delà dans l'infini, avec des grincements de dents ! Si une esclave frémissant d'une terreur impuissante s'est trouvé près de Niobé devenant pierre, il doit avoir ressenti ce que je ressentais lorsqu'en moi l'âme de cette bête montrait les dents au destin monstrueux.

Pardonnez-moi cette description, mais ne pensez pas que le sentiment qui me remplissait fût de la pitié. Il ne faut pas que vous pensiez cela, car alors j'aurais très maladroitement choisi mon exemple. C'était bien plus et bien moins que de la pitié : une participation infinie, une absorption de moi dans ces créatures, ou encore le sentiment qu'un fluide de vie et de mort, de rêve et de veille — venant d'où ? — avait passé en elles l'espace d'un moment. Car qu'aurait de commun la pitié, ou un enchaînement intelligible des pensées humaines, avec le fait suivant : un autre soir, je trouve sous un noyer un arrosoir à demi plein, oublié par un garçon jardinier, et cet arrosoir, l'eau qu'il contient et que l'ombre de l'arbre assombrit, un scarabée qui, à la surface de cette eau, nage d'un bord à l'autre — cet ensemble de choses insignifiantes me remplit du frisson de la présence de l'infini, me fait frémir de la racine des cheveux aux talons, au point que je voudrais éclater en paroles qui, si je les trouvais, feraient se prosterner les chérubins auxquels je ne crois pas. En silence, je me suis détourné de ce lieu, et après bien des semaines, quand j'aperçois le noyer, je passe en le regardant furtivement de côté, ne voulant pas faire fuir le miracle dont le souvenir flotte autour de son tronc, ni les frissons de l'au-delà qui hantent encore les buissons voisins. En des moments semblables, une créature insignifiante, un chien,

un rat, un scarabée, un pommier rabougri, un chemin de charrettes qui serpente sur la colline, une pierre moussue me deviennent plus précieux que la femme la plus belle, la plus abandonnée au sein de la plus heureuse nuit. Ces êtres muets et parfois inanimés se tendent vers moi avec une telle plénitude, une telle présence d'amour, que mon œil comblé n'aperçoit, tout autour de lui, plus rien qui soit sans vie. Tout, absolument tout ce qui existe, tout ce dont je me souviens, tout ce qu'effleurent mes pensées les plus confuses, me paraît significatif. Même ma propre pesanteur d'esprit, l'habituelle apathie de mon cerveau me paraît avoir un sens ; en moi et autour de moi je sens des contrastes ravissants, infinis, et parmi les objets entre lesquels jouent ces contrastes, il n'y en a aucun où je ne puisse me répandre. Il me semble alors que mon corps se compose de chiffres qui me donnent la clef de toute chose, ou bien que nous pourrions créer entre nous et toute l'existence des rapports nouveaux, féconds en pressentiments, si nous nous mettions à penser avec le cœur. Mais quand cet étrange enchantement me quitte, je ne puis rien en dire ; je pourrais aussi peu exprimer en paroles sensées en quoi a consisté cette harmonie entre moi et le monde entier et comment elle m'est devenue sensible, que je saurais fournir des indications précises sur les mouvements intérieurs de mes entrailles ou les arrêts de circulation de mon sang.

A part ces crises dont je ne sais trop, d'ailleurs, si je dois les attribuer à l'esprit ou au corps, ma vie est d'un vide presque incroyable, et je cache difficilement à ma femme ma léthargie intérieure et à mes gens l'indifférence que m'inspirent les affaires de la propriété. La bonne et sévère éducation que je dois à mon défunt père, et l'habitude prise de bonne heure de ne laisser sans emploi aucune heure de la journée, me semblent seules conserver à ma vie extérieure un appui suffisant et les dehors qui conviennent à ma condition et à ma personne.

Je fais reconstruire une aile de ma maison, et je réussis à m'entretenir de temps à autre avec l'architecte des progrès de son travail. J'administre mes biens ; et mes fermiers et employés, s'ils me jugent peut-être un peu plus avare de paroles, ne sauraient me trouver moins bienveillant qu'autrefois. Aucun d'entre eux, quand il se tient vers le soir devant sa porte, son bonnet à la main, en me voyant passer à cheval ne se doute que mon regard, qu'il est habitué à rencontrer respectueusement, caresse d'un désir silencieux les planches pourries sous lesquelles l'homme cherche des vers pour sa ligne, — que je plonge entre les barreaux de l'étroite fenêtre, dans la chambre sans air où, dans un coin, le lit bas, aux toiles de couleur, semble toujours attendre que quelqu'un vienne y mourir ou y naître. Nul ne sait que mon œil s'attache longuement sur les laids petits chiens ou le chat qui se glisse, souple, entre les vases de fleurs, et que parmi tous les objets mesquins et grossiers de la vie paysanne, il cherche celui dont la forme sans apparence, dont l'attitude inaperçue, dont l'essence muette puisse devenir la source de l'extase énigmatique, sans paroles et sans bornes. Car la félicité qui n'a pas de nom jaillira plutôt d'un feu de pâtre lointain et solitaire que de la vue du ciel étoilé ; du grésillement d'un dernier grillon près de mourir, quand déjà le vent d'automne chasse les nuages d'hiver au-dessus des champs déserts, plutôt que des sons majestueux de l'orgue. Et parfois je me compare en pensée à l'orateur Crassus dont il est dit qu'il s'était pris pour une murène apprivoisée, un poisson aux yeux rouges, insensible et muet, d'une telle affection que toute la ville en parlait, et quand un jour, au Sénat, Domitius lui reprocha d'avoir pleuré la mort de ce poisson, cherchant ainsi à le faire passer pour demi-fou, Crassus lui répondit : « J'ai donc fait, à la mort de mon poisson, ce que tu n'as point fait à la mort de ta première, ni de ta seconde femme. »

Je ne sais combien de fois je pense à ce Crassus et à sa

murène comme à une image de moi-même jetée par-dessus l'abîme des siècles. Non pas pour la réponse qu'il fit à Domitius. Cette réponse mit les rieurs de son côté, de sorte que l'incident s'acheva sur un bon mot. Mais c'est le fait lui-même qui me touche de près, — le fait qui serait resté le même si Domitius avait pleuré toutes ses femmes avec les larmes de sang de la douleur la plus sincère. En face de Domitius se dresserait toujours Crassus avec ses larmes pour sa murène. Et cette figure d'autant plus ridicule et méprisable au sein d'un Sénat qui discute les plus hautes questions et gouverne le monde, je suis contraint, par quelque chose d'indéfinissable, d'y penser d'une manière qui me paraît absolument insensée dès que j'essaie de traduire ma pensée en paroles.

L'image de ce Crassus est parfois, la nuit, dans mon cerveau, comme une esquille autour de laquelle tout s'enflamme, bat et bout. Il me semble alors que c'est moi tout entier qui suis en fermentation, qui jette des bulles, bouillonne et étincelle. Et le tout est une pensée enfiévrée, mais une pensée dont l'expression est plus immédiate, plus fluide, plus ardente que des mots. Ce sont des tourbillons ; mais ils ne paraissent pas, comme les tourbillons de mots, mener dans l'insondable ; ils me font pénétrer en moi-même, dans le sein le plus profond de la paix.

Par cette longue description d'un état inexplicable, que j'ai coutume de tenir scellé, j'ai, mon ami très vénéré, été à l'excès importun.

Vous avez eu la bonté d'exprimer votre mécontentement de ce qu'aucun livre de moi ne vous parvienne plus, « pour vous dédommager d'être privé de ma compagnie ». J'ai senti à ce moment, avec une certitude qui ne laissait pas d'être douloureuse, que ni l'année prochaine, ni la suivante, ni dans aucune année de ma vie, je n'écrirai aucun livre, soit latin, soit anglais, et cela pour une raison bizarre et pénible que l'infinie supériorité de votre esprit saura, d'un regard non ébloui, situer à sa place dans le

domaine des phénomènes corporels et spirituels harmonieusement déployé devant vous. Je veux dire que la langue dans laquelle il me serait donné peut-être, non seulement d'écrire, mais de penser, n'est ni le latin, ni l'anglais, ni l'italien, ni l'espagnol, mais une langue dont pas un mot ne m'est connu, une langue que me parlent les choses muettes et dans laquelle je devrai peut-être un jour, du fond de la tombe, me justifier devant un juge inconnu.

Je voudrais, dans les derniers mots de cette lettre, la dernière probablement que j'écrirai à Francis Bacon, mettre, en un faisceau serré, toute l'affection et la reconnaissance, toute l'immense admiration que mon cœur nourrit et nourrira jusqu'à ce qu'il se brise dans la mort, pour le plus grand bienfaiteur de mon esprit, le plus éminent Anglais de mon époque.

A. D. 1603, ce 22 août.

Phi. Chandos.

(traduit par E. H.).

HUGO VON HOFMANNSTHAL

ALLEN [1]

V

— Eh bien, cette chose la plus nécessaire qui manque en Province, je l'appelle : naïveté. Non pas niaiserie, elle y surabonde, mais naïveté. Et un jeune écrivain du groupe de la « Revue Nouvelle », Georges Petit, parlant de certains Provinciaux, a écrit très justement : « Ces âmes flétries ». Oui, manque de naïveté. Ils ont perdu le pouvoir d'admirer. Ils sont devenus indifférents. L'indifférence de la Province, incroyable pour nous autres Parisiens, et devant elle notre cœur se serre. Elle a un air de sagesse suprême. On dirait qu'elle proclame que tout est vanité sous le soleil, et devant une telle affirmation, qu'est-ce que la dernière mode de Paris ? que sont nos inventions, nos livres, nos tableaux, nos philosophies ? La place du village que nous venons de traverser, avec son affreux petit monument aux morts, quelle négation consciente, militante, de tout ce que nous admirons ! Et pour bien voir certaines erreurs, inévitables, de la mode, des engouements, du snobisme, de la naïveté de Paris, c'est en Province qu'il faut se placer. Oh, c'est une position très forte, indiscutable

— comme la mort.

— Mais pour l'Ecclésiaste une chose n'est pas vanité : la crainte du Seigneur. Et pour la Province aussi ; mais ce n'est pas la crainte du Seigneur. C'est le côté matériel,

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er Février.

primitif de la vie : le désir du bien-être, contrarié par la peur de la dépense. Voilà leur ciel et leur enfer. Ce qui, pour nous, est à l'arrière-plan et comme dans les coulisses, le cadet de nos soucis, devient ici la principale, l'unique préoccupation. De là l'orgueil de la richesse, le mépris de la pauvreté, et la mesquinerie de la vie, et les clans, et la vilaine morale, et l'avarice. (A propos, avez-vous lu « Les Avares », de Henri Ménabréa ? Cela se passe justement dans votre Prov—, pardon, votre Duché.) Et de là l'indifférence pour tout ce qui nous paraît le plus digne de soins et de sacrifices. Et cette indifférence produit l'ignorance. Si la littérature, ou la géographie, ou l'histoire de l'imprimerie, me sont indifférentes, je n'en saurai jamais un mot. Ainsi ce qui est pour nous l'essentiel, la vie même, est pour la Province un luxe que sa peur de la dépense lui fait regarder avec méfiance, et où nous disons « sérieux » elle pense « frivole ». J'ai vu jadis la rapide provincialisation d'un couple de bons bourgeois parisiens, des cousins à moi, qui étaient allé vivre dans une petite ville du Centre-Ouest. Vraiment, une chute, une déchéance, comme celle que produisent les drogues ou l'abus des somnifères. Notre parenté, des raisons de convenances, m'obligeaient à leur faire une visite annuelle ; et j'ai vu comment ils se laissèrent envahir par la rusticité de leur nouveau milieu ; comment des locutions et des prononciations vicieuses, d'abord adoptées par eux pour s'en moquer et qu'ils employaient comme entre guillemets, leur devinrent naturelles ; et comment leurs manières se modifièrent à tel point qu'il était pénible de manger à leur table. Le mari lutta pendant quelque temps : il fut, les deux premières années, le Parisien de Saint-Machin-sur-Chose et soutint l'idée qu'on s'y faisait d'un Parisien. Mais la femme se laissa tout de suite aller. La tenue de son ménage, qui était, à Paris, le souci le moins apparent de son existence, une activité secrète, un travail de fée, l'absorba tout entière, devint une préoccupation constante dont elle

entretenait ses visiteurs. Elle se négligeait ; bientôt j'eus peine à reconnaître en elle la jeune femme élégante que j'avais accompagnée à des concerts, à des expositions. Elle donnait dans une espèce de puritanisme affreux, sans motifs religieux, sans autre raison que la crainte d'une opinion publique égarée par l'hypocrisie et l'envie... Au bout de quatre ans je les trouvai tous deux au même niveau : rudes, farouches, imbibés d'un ennui contagieux...

— Cela me rappelle une remarque que j'avais faite dans mon enfance, lorsque j'allais passer mes vacances en Limousin. Les Messieurs de la petite ville, quand ils revenaient d'un voyage à Paris, en gardaient pendant quelques jours une allure plus vive, un visage plus animé, plus d'entrain dans leurs propos. Et en voyant marcher un des notables, je pensais : Tiens, M. Durand-Dupont est donc allé à Paris cette semaine ?

— C'était une triste maison que celle de ces miens cousins. Et pourtant j'essayais de profiter de mes séjours forcés chez eux pour les distraire ; je leur apportais des livres, de la musique, des histoires et des racontars du Monde, des Lettres, des Théâtres ; mais nous étions devenus si différents déjà que tout cela ne faisait que les irriter. Nous n'avions plus rien à nous dire. Le grand vice provincial, l'avarice, les avait saisis à leur tour, et si fortement, qu'ils étaient tombés au-dessous du niveau social de la ville. Ils ne recevaient presque plus, restaient entre eux, ne se trouvant tout à fait à l'aise qu'avec leurs domestiques, qu'ils tourmentaient savamment. Et ils s'imposaient de petites privations de plus en plus nombreuses. Je les crus appauvris. Mais non : ils achetaient chaque année de nouvelles valeurs, de nouveaux terrains. On avait une servante de moins, mais c'est parce qu'on avait décidé d'augmenter de six mille francs chaque année la dot de la fille aînée... En suivant cette pente, dans des familles guère moins riches que celle-là, on finit par se coucher à tâtons dans une chambre froide, et par se lever de table ayant faim.

— Voilà peut-être le secret de la dépopulation. Ils ne redoutent pas d'avoir des enfants : ils n'ont même pas envie de faire ce qu'il faut pour en avoir.

— Les vrais pays rabelaisiens, dans l'Europe d'à-présent, c'est la Belgique, l'Allemagne occidentale et la Lombardie. Et les Contes de La Fontaine paraissent plus étrangers à la France que les Canterbury Tales ne le sont à l'Angleterre.

— Je suppose que vous attendiez sans impatience l époque de votre visite à vos cousins ?

— Ç'a été un grand soulagement pour moi quand j'ai été libéré de l'obligation de leur faire cette visite.

— Comment avez-vous pu vous en libérer ?

— Ils m'ont chassé ; ou tout comme. Ils avaient fini par me détester, par détester en moi le Parisien. Je n'avais pas de plus rigoureux censeurs de ma conduite. Ils m'avaient condamné sans appel ; mon genre de vie, mes occupations, les opinions que j'exprimais, leur étaient suspects, odieux. Jusqu'à mon goût pour les livres, qui, disaient-ils, n'était « ni de mon âge ni de ma condition » (je me demande quelle pouvait être ma condition ?) C'était, à leurs yeux, une manie d'esprit faible que des libraires exploitaient. Ils me soupçonnaient d'avoir « des vues » sur leur fille aînée, qui était bien la plus désagréable jeune personne que j'ai connue. Ils finirent par me soupçonner de leur avoir volé de l'argent ! Je leur étais devenu si complètement étranger qu'ils me croyaient capable de cela. Et ils me le firent comprendre. J'aurais dû partir immédiatement, et même fuir, pour voir s'ils oseraient déposer une plainte. Mais j'attendis qu'on eût découvert le voleur, et j'eus la faiblesse de faire, avant de m'en aller, une espèce de scène, avec une allusion à leur déchéance, et le serment de ne plus fréquenter des gens qui étaient devenus mes inférieurs sociaux.

— Souffle gaspillé ! Ils n'auront pas compris. Ils ne sentaient pas leur déchéance : la plus grosse fortune de la ville ! Et puis, comme vous étiez moins riche qu'eux, c'est vous qui étiez leur inférieur social.

— Tu es complètement brûlé à Saint-Machin-sur-Chose.

— Oui ; j'ai su depuis qu'ils avaient dit (encore une de leurs locutions) les mille horreurs sur moi dans leur entourage : ivrogne, joueur, débauché, « indélicat »...

— Ah ! j'aime ça. Voilà une ville où, sans le vouloir, vous mystifiez tout le monde. A votre place, j'y retournerais de temps en temps, pour « nager dans le déshonneur comme un poisson dans l'eau ».

— Non ; le pays est trop laid. Mais voici un autre souvenir du même cru. Mon désir de réveiller les petites villes, de faire marcher leur commerce, m'avait donné l'idée de profiter de mes séjours à Saint-Machin-sur-Chose pour confier mes livres brochés au relieur du pays, un homme bourru et qui, d'une voix triste, dépréciait la marchandise que je lui apportais. « Ce livre ne valait pas la reliure qu'il aurait » ; et c'était un exemplaire rare et dédicacé. Les reliures simples et nettes que je lui commandais, étaient moins belles que celles qu'il faisait pour M. le Maire ; et c'étaient des veaux pleins surchargés de fers d'un goût pitoyable, genre grands magasins. Un jour il me dit : « Ceux-ci, une fois reliés, seront réduits au tiers de leur grosseur. — Tant mieux : ils tiendront moins de place sur les rayons. » Sa femme, qui nous avait entendus, se mit à rire, comme pour lui dire : « Il t'a fait la leçon ! » Mais j'avais dit ce que je pensais, simplement. Il me fallut même assez longtemps pour comprendre qu'il avait encore une fois cherché à m'être désagréable, et ce que signifiait le rire de sa femme. Il pensait que, pour moi comme pour lui, un gros livre était plus beau, faisait plus d'effet, qu'un livre mince. — Je ne sais pourquoi, mais cette affaire avec ce relieur me semble résumer toute l'ignorance, la vanité mal placée, la stupidité, la malveillance bête, la demi-sauvagerie (sans pittoresque) des petites villes.

— Mais aussi le manque de naïveté ?

— Oui ; il apparaît dans cette interprétation basse des motifs et des sentiments d'autrui. Et c'est tout le malen-

tendu entre Provincial et Parisien. « C'est par économie, ou c'est pour la dot de notre fille qu'il vient chez nous. » Et moi, Parisien naïf, enthousiaste, peu s'en était fallu que je n'eusse interprété les privations des avares comme des mortifications pour gagner le ciel ou comme la mise en pratique de vertus stoïciennes, et que je n'eusse vu dans l'indifférence, et dans l'ignorance volontaire, une haute sagesse qui n'était pas pour mon nez.

VI

— Voyez comme elle s'éloigne, se dissout, la vision grise et brun-doré, dans le bleu-centre-de-la-France.

— Bleu de Nevers ; de la céramique de Nevers, où nous dînerons ce soir.

— Le bleu du pays d'Allen est encore plus beau. Ce n'est pas ce bleu minéral, de saphirs, de bouquets de cristaux, des pays du Midi ; mais la couleur pure, la traînée lente du pinceau chargé d'un outremer éblouissant sur la palette de porcelaine de l'horizon.

— Ainsi donc il y a, debout au milieu de la France, ce gigantesque Bayard sur son cheval caparaçonné.

— A son tour il bleuit, comme une colline.

— Alors on va tout droit pour repasser la Loire à La Charité, et y voir ce clocher qui vous plaît ? Et de là, Nevers, où nous coucherons ; puis Decize, et l'entrée au Pays d'Allen par Banville et Saint-Ennemond ? Tout le monde approuve ?

— Oui. Nous prendrons la vallée de la Creuse au retour.

— Je suis content de penser que vous verrez la jolie lumière de mon Duché ; et ses gris, et ses bleus, et ce vert de mousse sur les rochers comme dans le paysage d'Hérisson : des ruines sur une haute colline, une gorge de pays montagneux, abrupte, et tout de suite au-dessous, la petite

ville tassée à l'entrée de la tendre vallée de l'Aumance. Ou encore Saint-Pourçain, avec son clocher et sa tour, si joliment arrangé au-dessus des deux bras paresseux de la Sioule étalée dans la verdure. Et au fond des larges plaines et du haut des plateaux modestes, toujours ce bleu de la montagne bourbonnaise à l'horizon. Et l'unité qu'il y a dans la lumière de chaque journée, le calme. Pas de ces changements brusques, comme dans le Midi, de ces coups de vent et d'orage qui laissent le pays tout bouleversé, la nature toute dépeignée, comme nous le disait l'autre jour Dunoyer de Segonzac, qui a si bien su voir et rendre cela : ces mèches dans les yeux, ce regard assombri et perdu comme après la colère ou le bonheur, — mais les yeux toujours clairs et tranquilles entre les cils blonds, ou au-delà des larmes... On ne la voit plus.

— Ah, hier soir, ç'a été le coup au cœur, lorsqu'en arrivant sur cette petite place de village, nous l'avons vue monter, toute noire, effrayante, sur ses cinq porches, comme une montagne scupltée, jusqu'aux étoiles ! Comme si elle avait vraiment quelque accointance avec les astres. Comme une invention surhumaine. Je voudrais la voir de la plaine, pendant une messe de minuit. Quelle lanterne à éclairer tout le royaume !

— Oui : nous avons eu ceci, et Sens, et Vézelay, et encore quatre ou cinq églises et deux ou trois palais

— et les promenades d'Avallon

— et c'est tout.

— Mais presque partout nous avons bien mangé. Troyes et Bourges cuisinent bien.

— C'est leur seul plaisir.

— La Province anglaise n'a même pas cette compensation.

— Alors, après l'accusation, la défense ? Allez-y.

— Ce serait plutôt à vous, avec votre régionalisme — de fraîche date, à dire vrai.

— Régionaliste, moi ? Mais, mon cher, le seul mot de

Province me remplit d'ennui ; et quand, par hasard, des gens qui devraient mieux savoir leur Paris me prennent pour un Provincial, je rougis.

— Nous ne comprenons plus ! Expliquez-vous.

— Je m'expliquerai après que vous aurez prononcé votre plaidoyer, puisque vos aventures de Saint-Machin ne vous ont pas dégoûté de la Province.

— Ces bourgeois de Saint-Machin ne sont pas toute la Province, et nous n'aurions pas grand'peine à trouver leurs pareils dans notre Arrondissement. Paris est rempli de Provinciaux d'hier, d'avant-hier et de toujours. L'ensemble des passants que nous avons vus dans les rues de Troyes, d'Auxerre et de Bourges, c'était une moyenne prélevée n'importe où dans Vaugirard, Montrouge ou Popincourt ; et la Comtesse d'Escarbagnas, depuis qu'elle va à Paris « pour un oui pour un non », son pittoresque s'est réduit à des nuances, — que nous retrouverions autour de nous dans Paris. Et si les caractéristiques de l'esprit provincial sont : le manque d'initiative, la peur du risque, l'indifférence et la méfiance à l'égard des grands plaisirs inventeurs du progrès, le grossissement des choses sans importance, le préjugé en faveur de tout ce qui est officiel, la transformation de toute activité en une carrière, et le mépris du travail désintéressé, — est-ce que tout cela ne se voit pas aussi à Paris ? Nous serions tentés de répondre que non, parce que nous avons le privilège de ne fréquenter que la meilleure société : esprit, talents, manières et naissance, mais si nous avions pratiqué la moyenne et la petite bourgeoisies de Paris nous aurions reconnu que la grande majorité des Parisiens vivent et pensent provincialement. Et cela est vrai de Londres, de Madrid, de toutes nos capitales d'Occident : de très grandes et très belles villes provinciales ; mais ce n'est pas ainsi que je m'imagine la capitale idéale de l'Europe. Pourtant d'où vient donc la différence très réelle entre Capitale et Province ? Je vais essayer de vous le faire voir.

— Je sais où tu veux en venir. Ta théorie des Trois Ordres.

— C'est la seule qui me donne une explication claire et complète de toute Société... Vous admettez, vous savez par expérience, que la plupart des gens vivent et travaillent uniquement en vue du bien-être. Et vous admettez qu'une minorité ne se contente pas du bien-être, mais qu'il lui faut encore : le pouvoir, l'influence, le commandement, choses qui leur paraissent si désirables que souvent pour les atteindre, ou les possédant, ils deviennent indifférents au bien-être. Mais il y a deux sortes de pouvoirs : matériel : l'homme d'état ; et spirituel : le prêtre, le penseur, l'artiste. Et n'est-ce pas là une division de la Société en trois ordres, non plus légaux, mais réels, indestructibles, permanents : Tiers, Noblesse et Clergé ?

— Bon. Mais où rangeriez-vous un commerçant qui s'occuperait, mettons, d'érudition, d'archéologie ?

— Ça dépend. Le supposez-vous plus commerçant qu'érudit ou plus érudit que commerçant ? Ses travaux ont-ils une réelle valeur ?

— Ils l'ont.

— Alors : Clergé. Haut, bas ou moyen, selon la valeur de ses travaux. Et si c'est Schliemann : Prélat, Prince de l'Eglise. En d'autres temps un Pape lettré lui aurait donné, — ou donnera à son pareil, — le chapeau de Cardinal. Son commerce, dont il tire ses ressources pour ses fouilles, ce sont les tentes de saint Paul, c'est de l'épicerie sanctifiée, qui n'a rien à voir avec le bien-être.

— Mais le vrai Clergé ?

— Comment, vrai ? Vous oubliez le sens de *clerc* : l'homme du bon lot, celui qui a choisi la meilleure part. Toute votre vie est consacrée au Saint-Esprit et à la louange des ouvrages de Dieu, et vous n'appartiendriez pas au Clergé ?

— Mais, par exemple : les Evêques

— sont, à ne considérer que le domaine temporel, nos Princes visibles, les cadres de notre Ordre, les mainteneurs

de notre indépendance à l'égard des deux autres Ordres ; nos modèles, qui font admettre et respecter, en leurs personnes symboliques, l'homme d'étude, l'homme de méditation, l'homme de science, l'homme de louange. Et le curé de campagne lisant son bréviaire sous sa tonnelle montre aux villageois l'image, en lui sacrée, du Bibliophile.

— Et pour être noble, que faut-il faire ?

— Lutter contre « la tendance des choses à *ruere in pejus* », organiser, construire, remettre les pendules à l'heure,

— augmenter l'Empire : « Imperio aucto »,

— vaincre le désordre, la barbarie matérielle ; réveiller les villes endormies,

— installer le chauffage central en Europe

— avec raccordements d'attente pour les autres Continents qui l'installent aussi chez eux ;

— se conformer aux plus saintes inspirations du Clergé.

— Amen.

— Mais la différence entre Province et Capitale, où entre-t-elle, là-dedans ?

— Précisément ici : la Province est Tiers-Etat dans la proportion de 95 à 99 pour 100, et la Capitale est Noblesse et Clergé dans la proportion énorme de 25 à 30 pour 100. Et voilà pourquoi les notables de la petite ville limousine marchaient plus vite et souriaient en parlant lorsqu'ils revenaient de Paris : ils avaient vu que Dieu accomplissait de grandes choses au royaume de France et que le ciel répandait ses dons sur la Gaule.

— Et voici où entre mon Duc avec toute sa cour, ramenant dans notre Capitale, sœur française de Mantoue, 50 pour 100 de Clercs et de Gentilshommes.

— Mais, mon cher, si quelqu'un du Tiers vous entendait, il trouverait peut-être que vous ravalez son Ordre ?

— Le ravaler ? impossible : le Tiers-Etat est tout : « the divine average », — et son idéal, le bien-être : c'est la réalisation de la parole : Dieux de la Terre. Au Tiers seul

toute félicité, toute gloire et toute santé, car c'est là que le Seigneur a placé sa bénédiction, et une très longue vie. L'ambition qui mène à la Noblesse et au Clergé n'est qu'une ambition servile. Serviteurs du Tiers. Mais il fallait tourner à droite en sortant de Pougues ?

— C'est ce que nous avons fait.

— Non ; ou alors pas assez à droite, et nous filons en ce moment, à une allure d'express, vers Prémery.

— Tu es sûr ? ah, un poteau. Guérigny. La flèche : Nevers. Voilà. Nous sommes sur la route de Nevers. L'erreur est réparée. Je ralentis ?

— Oui, ralentis. La vallée est jolie.

— Nous sommes donc jeudi ? Ce pensionnat en promenade.

— Attention aux enfants. Merci. En voilà, des petites dit-on Neverroises ?

— Oui, jeudi.

— Oh, tu as vu ?

— Un baiser à nous partager. Un baiser pour cinq hommes. C'est peu. A moins qu'elle n'ait visé. Vous peut-être ?

— C'était pour le groupe ; pour l'ensemble.

— Plutôt pour le Poète.

— Hein ? quoi ? qu'est-ce qu'il y a eu ?

— Celle qui était la dernière ; qui s'était attardée pour cueillir des fleurs ; une friponne de bonne famille, entre quatorze et quinze ans, jolie,

— un de ces jeunes lys français, haut sur tige et bien blanc, avec un air un peu sainte Jeanne d'Arc un peu sainte Nitouche

— eh bien ?

— elle a vu que la surveillante avait le dos tourné, que ses camarades ne la regardaient pas et, maladroitement, toute sérieuse et sentimentale et comme si elle faisait quelque chose d'affreusement défendu, d'une main elle a jeté ses fleurs devant la voiture et de l'autre elle t'a envoyé un baiser.

— A moi ?

— Ça t'étonne ?

— C'est gentil, qu'un pays nous salue ainsi ;

— comme des Ministres ou le Président de la République en voyage : la petite fille et le bouquet.

— Mais le geste n'avait rien d'officiel. Quelles charmantes bêtises on lui ferait faire, et dire, et écrire, à cette enfant bien élevée qui ne demande qu'à connaître la vie ! Je parie qu'elle repousse les gamins de son âge, les petits cousins. Son idéal, c'est un beau Monsieur de quarante ans, très soigné, très parisien, décoré, l'air important et sympathique, comme notre Poète, pour se faire donner par lui de sérieuses leçons particulières.

— Oui, un gentil salut à Paris et aux voyages et à la vie romanesque et luxueuse, que nous représentions. Je regrette seulement que cela n'ait pas eu lieu à Banville ou à Saint-Ennemond, et que ce ne soit pas une de mes compatriotes qui, à l'entrée de mon Duché... Mais après tout, si cette enfant est native d'Imphy... Imphy est une enclave du Bourbonnais dans le Nivernais.

— Nous pourrions revenir en arrière et lui demander si elle est d'Imphy

— et comme nous avons une place libre dans la voiture... Allons, Poète !

— Pourquoi pas vous ?

— Même si c'était praticable, le souvenir est plus précieux tel qu'il est. Sans retouches.

VII

— Silence. Et façades roses et noires.

— Lumière plus calme encore que celle du Nivernais.

— Nous y voilà, au Pays d'Allen, et assis comme de vieux habitués à la terrasse du principal hôtel de la Capitale ; allen, allen, tous ensemble, tous unis.

— Allen et Espérance. Allen, l'élan, l'essor, du Cerf ailé de Charles III.

— Attendez donc. Ah, j'y suis :

« Le Cerf volant aux abois de l'Autruche. »

c'est-à-dire : le Connétable de Bourbon s'alliant à Charles-Quint contre François Ier.

— Oh : le Connétable ! Avant tout et après tout : Charles III, notre Duc, « ce grand et sage garçon »,

— trop sage. S'il avait consenti à coucher avec Louise de Savoie... Cela me donne envie de relire Brantôme en rentrant ;

— l'Eau-qui-dort, el Pobre Caballero, notre dernier souverain légitime :

« Race des Dieux français, honneur à l'univers,

Mon Prince, mon Seigneur... »

— Lui-même, l'homme qui a « fait le rêve atroce de démembrer la France ». C'est curieux, qu'il y ait pourtant ici une rue du Cerf-Volant.

— C'est tout naturel. Mais Charles III est encore tout noirci de la mauvaise presse payée par François Ier qui voulait justifier la spoliation et contenter sa putain de mère. Et Michelet, homme de la Révolution, nationaliste dangereux, parlant de lui, s'exprime comme ces bourreurs de crâne. « Le dernier des grands Féodaux », disent les manuels, — ou le premier des politiques modernes, s'efforçant de rompre les mailles du système national ? prévoyant les conséquences de cette anarchie appelée l'Ancien Régime ? Oh, ne serait-ce que pour une heure, conduisez-moi jusqu'à ma terre familiale de Breuilly, pour qu'elle reçoive, cette année encore, l'empreinte des pas de son seigneur !

— Qu'est-ce qu'il a ?

— et pourtant hier à Saint-Menoux lui aussi a mis la tête dans la Débredinoire...

— « et pro Christianissimo Imperatore nostro, ut Deus et Dominus noster subditas illi faciat omnes barbaras nationes ad nostram perpetuam pacem. »

— Mais qu'est-ce qui l'a pris ?

— Peut-on mieux dire ? demander rien de plus souhaitable ?

— Les nations modernes n'étaient pas dans la pensée de ceux qui ont rédigé cette prière.

— Elle est peut-être prophétique. Mais supposez qu'on l'ait récitée pour François Ier, c'est-à-dire, qu'il ait réussi à se faire élire Empereur : que devenait son royaume de France dans l'ensemble de ses préoccupations politiques ? Après cela, parlez de la trahison du Connétable ! Traître envers qui ? Nous étions libres de nous donner les alliés que nous voulions, et de choisir entre l'Ordre européen : l'Empereur ; et le Désordre national : les Rois.

— J'ai aimé cette petite église de Saint-Menoux, toute féminine, avec la procession de ses jolies colonnes et leur ronde gracieuse et modeste derrière l'autel.

— Mélange de bourguignon et de byzantin, comme Souvigny ; mais le mélange a donné quelque chose de très bien ; l'originalité est dans les proportions : à Souvigny, les proportions grandioses ; à Saint-Menoux, le bijou. Mais que signifiaient ces épingles à cheveux et ces clous dans ce cercueil de pierre, derrière l'autel, avec cette ouverture pour y mettre la tête, la Débredinoire ?

— Des ex-votos. En réalité, c'est des maux de tête qu'on guérit, paraît-il, quand on met la tête dans cette ouverture ; et de là à dire qu'on guérit aussi de la folie, de la singularité, de ce qui s'appelle à Paris loufoquerie et ici bredinerie...

— La plupart de nos amies seraient bien empêchées d'y mettre des épingles à cheveux.

— C'est qu'elles n'ont pas besoin de la Débredinoire.

— Je pense que la bredinerie c'est aussi tout ce qui sort un peu des préoccupations les plus matérielles. La poésie, la bibliophilie, doivent être d'incurables bredineries.

— Elle me plaît votre petite Capitale. J'aime voir à travers la verdure tendre ces belles façades de briques roses et

noires. Je crois que c'est très Henri IV cette sorte de construction, ce réseau noir sur fond rose. Pierre de Lanux l'apprécierait. Le Duché, son indépendance perdue et oubliée, a dû l'adopter comme une jolie invention. C'était comme si le pays rougissait de plaisir en voyant enfin un Bourbon sur le trône et son Espérance réalisée.

— Son Espérance était ensevelie à Rome. « Imperio aucto, Gallo victo, Roma capta... » Tué en prenant Rome, il dort sur sa conquête.

— Et vous l'attendez, comme les Portugais don Sébastien ?

— C'est la ville de Théodore de Banville : les briques roses, le pont construit par son aïeul, les grands jardins entourés de murs. Ville lévitique aussi, avec tant de couvents tintants. Et aux beaux soirs d'été, ville rêveuse, attendrie, sous les longs tournoiements et les cris d'hirondelles. Dans la géographie de la France des hirondelles, Moulins doit être une des villes les plus importantes du Centre. Peut-être à cause du silence et des jardins.

— Oui, c'est une ville que je n'aurais pas envie de réveiller. Elle est très bien telle qu'elle est. Et cette courte perspective urbaine qu'on voit entre les colonnades de l'Hôtel de Ville quand on tourne le dos à Jacquemart — la Place de la Bibliothèque et la rue Denain au fond — est douce à la vue comme le cœur d'une rose. Je souhaiterais seulement que toutes les maisons neuves et à bâtir fussent en briques roses et noires, que toutes les rues fussent macadamisées, et qu'il n'y eût pas cette foire qui agite la ville si péniblement, d'une façon si incongrue, une fois par semaine.

— Leur principale ressource. Ce souhait est une bredinerie.

— A propos : vous oubliez que vous nous devez l'explication de votre régionalisme, non ! je veux dire de votre.. quoi ? comment l'appelez-vous ? et de cette scandaleuse admiration pour le Connétable, non ! le duc Charles III.

— Eh bien, demain, dans la Forêt de Tronçais, à un endroit que je connais, un des bras de l'Etang de Pirot, une longue avenue liquide et pure que nous trouverons au cœur des bois toute fleurie de renoncules aquatiques, et où, dans le plein été, on voit émerger les mille petits doigts roses de la renouée amphibie, je...

— la Forêt est déjà bien près de ce que vous appelez votre frontière ; c'est ici, dans votre Capitale, qu'il nous faut cette explication.

— Eh bien, allons ;

— non : allen

— et je commencerai par vous avouer que pendant longtemps j'ai détesté ce pays. Je l'appelais l'Exil, la Réclusion, la Thébaïde, le Sépulcre. J'y suis né ; j'y avais des intérêts matériels ; mais tous mes vrais biens, et mes amitiés, et mes habitudes, et mes pensées, appartenaient à Paris ; et d'aussi loin qu'il me souvienne j'ai dit : Je *rentre* à Paris, et : Je *vais* en Province. Mais j'étais obligé d'y aller, d'y faire des séjours, pour des raisons de famille, d'intérêts, pour d'inéluctables raisons. J'y rongeais mon frein ; j'y comptais les jours ; le temps passé là était du temps perdu, gâché. Ma maison familiale et la terre dont je vous parlais féodalement, c'était Nulle-Part, un espace abstrait où j'attendais, comme je l'eusse fait en prison, de pouvoir rentrer à Paris ou partir pour l'Etranger. Je n'avais aucun désir de connaître ce que j'appelais avec mépris : la Région. J'ignorais l'existence de cette belle forêt avec ses grands étangs (de vrais lacs) que nous verrons demain. J'étais en Province, et ce n'était pas drôle. Je me sentais épié, menacé, abandonné, et comme tombé au fond d'un ravin. Alors, — et c'est de ma seizième ou dix-septième année que je vous parle, — par dérision, et pour m'exprimer l'isolement où j'étais, je jouai à considérer ma terre familiale, d'abord comme une île où j'étais le naufragé qui attend qu'un navire passe ; puis comme un minuscule Etat indépendant, dont ma maison, — le « château » — était

la capitale, et les fermes qui en dépendent, les villes principales. (J'en dressai même une carte en trois couleurs.) Ainsi, ayant commencé à jouer avec ce fragment de « la Région », j'en vins par degrés à inventer le jeu, plus intéressant, du « Duché ». Je voulus savoir jusqu'à quel point il avait été indépendant ; et, l'ayant su, je vis en lui non plus une région, ni une province, ni un département, mais un Etat d'Europe, moins grand que la Suisse ou la Belgique, mais plus étendu que le Grand-Duché de Luxembourg ; un Etat qui, allié des rois de France jusqu'à la sécession très justifiée de Charles III, avait joué un rôle en Europe. La petite ville de Lewes, dans le Sussex, où je changeais de train pour aller de Brighton à Newhaven, était le nom d'une victoire de mon Etat : un de nos Ducs, le seul envahisseur qui eût pris pied en Angleterre depuis Guillaume le Conquérant, y avait battu les troupes anglaises. Et Rye aussi, la jolie Rye, est une victoire bourbonnaise. Un de nos Sires, Archambaud VIII, était mort à Chypre. Et, sous Charles III, le Bourbonnais fut une des Hautes Parties Contractantes dans un traité d'alliance avec l'Empire et l'Angleterre. Et nos Ducs sont aussi Rois de Thessalonique.

— Rois honoraires.

— Comme Charles VIII était Empereur d'Orient et comme le Duc de Savoie est Roi de Jérusalem... Et puis il y avait « Flamenca », et le Maître de Moulins, et Pierre de Nesson, et Henri Baude. C'était un Etat ayant une vie propre et sous des Souverains bien à lui, de plus en plus puissants, et qui jusque dans Shakespeare disent leur nom et leur mot... Et même une fois notre indépendance perdue nous avions eu encore des Ducs spirituels qui nous avaient représentés sur la scène du monde : Blaise de Vigenère, Jean de Lingendes, et plus près de nous Théodore de Banville et Charles-Louis Philippe. Et maintenant encore, nous pourrions déléguer au Conseil Amphictyonique du Continent le plus illustre linguiste de l'Europe. Et les

livres de notre Emile Guillaumin servent de textes français aux écoliers d'Angleterre et d'Allemagne. Il est vrai que la plupart de ces Ducs spirituels n'ont pas habité le Duché, mais ni Louis Ier, ni Pierre Ier, ni Jean II ni Charles II n'ont résidé dans leur Etat... Oh, nous avions un grand et glorieux passé, comme la Catalogne ou l'Irlande, et autant de droits qu'elles à l'indépendance... Alors, comme je ne connaissais personne dans le Duché, je fondai et je fus à moi tout seul le Parti Autonomiste. J'eus même mon prétendant, Bourbon authentique contraint par ordonnance royale à porter sur ses armoiries le signe de la bâtardise, mais dont la légitimité est patente. Nous, Parti Automiste

— toi, Parti Autonomiste

— nous le rétablirions, nous rebâtirions le Palais Ducal, nous fonderions une Université, un Conservatoire de Musique et de Chant, un grand théâtre, un Opéra...

— Le corps de ballet serait charmant : ces belles filles blanches avec leurs douces joues roses sous les cheveux les plus noirs et les plus fins de France

— vous n'avez rien vu encore ; attendez d'être dans la région de Tronçais et de Saint-Amand. Nous ferions, enfin, de cette ville une Résidence où un Gœthe, un Wagner pourraient vivre dans le climat d'une Cour d'esprits choisis, et faire parler de nous dans le monde, et faire venir le monde ici. Ce ne serait plus la Province, une province ; ce serait le Duché, mon pays, où je *rentrerais*.

— Et en récompense de vos efforts pour la Cause, vous voici Imprimeur Ducal, baron de Breuilly et Commandeur de l'Ordre de l'Ecu d'Or.

— Naturellement. Oui, c'était un jeu, un roman rêvé, pour tuer le temps, une transfiguration pour me rendre supportables les mois vécus dans cette solitude.

— Bien entendu, vous n'avez jamais passé de la rêverie aux actes ?

— J'ai vraiment songé à m'installer ici, à transporter ici ma maison d'édition.

— Ça, par exemple ! Vite, à la Débredinoire !

— C'était la meilleure façon que j'avais de servir la Cause. Voyez-vous tous les bibliothécaires du monde obligés d'inscrire sur leurs fiches le nom de ma Capitale, et apprenant ainsi à la respecter, se disant : « Ça doit être un centre intellectuel important », et l'imaginant un peu comme Bari ou Iéna ?

— Il ne doute de rien.

— La bibliographie française est d'une telle monotonie à l'article Lieu de Publication ! J'aurais voulu y introduire un peu de variété, de fantaisie. Une fois même, pour une plaquette à tirage restreint, d'un vrai Jeune, j'ai fait imprimer sur la couverture le nom d'une des villes de mon Duché. Je pensais que cela plairait à l'auteur, poète d'extrême avant-garde, plusultraïste, décidé à tout oser, à tout casser. Eh bien, il a protesté : « Pensez-vous que je veuille passer pour un amateur provincial ! » et il a fallu tirer de nouvelles couvertures avec « Paris » en gros caractères. Ça m'a découragé... Oui, ce n'est qu'un jeu de l'imagination pour les jours de pluie à la campagne, un jeu à base de lectures historiques et de rêveries politiques sur l'avenir de l'Europe : la voir à la fois unie et consciente de sa vie sur tous les points de son étendue. Un jeu ; mais qui m'a rendu intéressant et aimable ce pays où je suis né, et grâce auquel j'ai pu aussi, en la compagnie d'amis indulgents comme vous, me rendre intéressant et vous distraire : citoyen d'un pays opprimé, le mystérieux Duché ma patrie, la grande aventure de Charles III et son interprétation moderne... Mais en réalité il m'arrive de me demander si tout n'est pas mieux ainsi : ce beau silence ; ce bon sommeil ; cette vie tranquille, éclairée et réchauffée de loin par la lumière d'un Paris prestigieux, officiel, mal connu, et séparée de l'Europe par une sorte d'enchantement, de mur invisible. Oh oui, c'est très bien ainsi ; il ne faut pas y toucher. Un lieu de repos, de « retirance », qu'il faut nous ménager. Mais quand je songe à nos frères (et confrères) d'ici, à nos

pareils, à ceux qui aiment ce que nous aimons, qui recherchent ce que nous désirons, — alors je souhaite un réveil, une chaleur et une lumière plus vives, la renaissance de l'initiative, la fin de la saison d'ennui, la transformation de la ville de province en Résidence ;

— l'application de ce projet de Colbert... ?

— Pas suffisant ; il faudrait une sortie de tutelle, un statut d'État confédéré. Qui sait si, malgré toutes les apparences et les discours, le système national, qui semblait logique, et le seul raisonnable et naturel, aux gens du XIXe siècle, n'a pas fait son temps ? A voir ce qui s'est passé dans ces douze dernières années, ce système si vanté, devenu un dogme, a tout l'air d'une mauvaise affaire. D'une hérésie. D'un idéal en retard sur le développement de la vie continentale qu'il entrave et menace. Un état antérieur à l'an 800 ; et bientôt, sinon déjà, barbare. Le remède serait peut-être

— je vous entends ; et je vois un grand nombre de petits États faibles, mais très bien tenus

— très élégants

— je suis à votre disposition pour l'organisation civile

— et moi pour inventer les uniformes

— et notre ami Gaëtan de Putouarey dessinera les timbres-poste !

— réunis autour d'un pouvoir unique, indiscutable, abstrait, fonctionnant comme une machine, essentiellement Service et accessoirement Force, mais pour assurer le Service, « ut subditas illi faciat omnes barbaras nationes ». Et que ce soit encore une fois l'équipe parlant français qui ait le plus contribué à cette amélioration.

— « Olives of endless age ! » et les frères réunis librement, sans qu'aucune jalousie intervienne, et partout le mot « nation » effacé, et Genève et Liège couronnées s'asseyant sur leurs trônes de pierre, dans l'assemblée des capitales de langue française, place de la Concorde.

— Pour devenir Unis et passer sans heurts du système

national au système impérial, il faudrait que les Etats eussent déjà repris conscience d'eux-mêmes. Bien, si dans chacun d'eux quelques individus atteints de bredinerie songent sérieusement à rétablir le Duc ou le Comte, ou la République ou le Prince ; mais qui les suivra ?

— Ceux qui n'auront pas oublié le nom de leur Etat ; ceux qui auront gardé mémoire de leurs annales, de leurs souverains, de leurs alliances, de leurs devises.

— So few...

— « We few, we happy few, we band of brothers » Shakespeare, *Henry V*, la pièce où paraît Bourbon.

— En attendant, c'est le système national qui nous fait ces loisirs ;

— ces loisirs qui nous permettent de travailler

— et de rêver à ce qui le remplacera « ad nostram perpetuam pacem. »

— C'est la vieille maison construite entre 1789 et 1792, incommode, mais elle nous abrite, et il n'y en a pas d'autre.

— Il y en a vingt autres. Le choix. Mais la plupart sont aussi vieilles, avec les mêmes inconvénients, et les plus neuves ont été construites sur le même plan

— et sur le même sol instable.

— Après demain, à la limite du Pays d'Allen et du Pays d'Oursine, le Berry, nous serons au cœur de notre vieille demeure et nous verrons un piédestal sans autre statue possible qu'une hampe avec un pauvre morceau d'étamine flétrie ;

— emblême d'un ancien jeu de l'esprit, à base de lectures historiques (Plutarque et Tacite) et de rêveries politiques sur l'avenir ;

— et derrière : la guillotine ruisselante du sang de nos aïeux, les fils de Montesquieu, de Bayle et de Voltaire ; et tout autour : la Revue Nocturne des effectifs de nos guerres nationales.

— Vous le saluerez, Autonomiste ?

— Qui donc, étant d'Europe et sachant notre histoire, ne le saluerait pas ?

— Quelle réponse de casuiste !

— Mieux : enlevons celui qui est décoloré, et remplaçons-le par un neuf, en belle soie bleu-blanc-rouge, avec franges d'or si possible, que nous allons acheter tout de suite. Et après-demain, la cérémonie aux sons de l'orchestre d'avertisseurs que nous avons à bord : trompes, klaxons, crécelles perfectionnées.

— Bonne idée ; de quoi te consoler de ta mésaventure avec ces lys républicains qui ont refusé de pousser dans cet espace entre des pierres au bout de l'Ile sacrée.

— Mais les gens du voisinage ?

— Nous sommes envoyés, — non, « délégués » — par le Ministre des Beaux-Arts. Nous pourrons même mobiliser les pompiers, inviter le Maire et offrir aux assistants un vin d'honneur ;

— comme dans *Les Copains* de Jules Romains, avec lesquels nous

— cette manie qu'il a de trouver des sources !

— C'est héréditaire chez moi.

— Oh oui : Rassemblement, et : Au drapeau !

— Mais aussi : Espérance, et : Allen !

— Criez Allen, criez Espérance : Charles III dans son tombeau romain vous écoute. Et le ciel vous répond : Silence

— et façades roses et noires.

FIN.

VALERY LARBAUD

CORRESPONDANCE DE LA MOMIE

Cette chair qui ne se touche plus dans la vie,

cette langue qui n'arrive plus à dépasser son écorce,

cette voix qui ne passe plus par les routes du son,

cette main qui a oublié plus que le geste de prendre, qui n'arrive plus à déterminer l'espace où elle réalisera sa préhension,

cette cervelle enfin où la conception ne se détermine plus dans ses lignes,

tout cela qui fait ma momie de chair fraîche donne à dieu une idée du vide où la nécessité d'être né m'a placé.

Ni ma vie n'est complète, ni ma mort n'est absolument avortée.

Physiquement je ne suis pas, de par ma chair massacrée, incomplète, qui n'arrive plus à nourrir ma pensée.

Spirituellement je me détruis moi-même, je ne m'accepte plus vivant. Ma sensibilité est au ras des pierres, et peu s'en faut qu'il n'en sorte des vers, la vermine des chantiers délaissés.

Mais cette mort est beaucoup plus raffinée, cette mort multipliée de moi-même est dans une sorte de raréfaction de ma chair. L'intelligence n'a plus de sang. La seiche des cauchemars donne toute son encre qui engorge les issues de l'esprit, c'est un sang qui a perdu jusqu'à ses veines, une viande qui ignore le tranchant du couteau.

Mais du haut en bas de cette chair ravinée, de cette

chair non compacte circule toujours le feu virtuel. Une lucidité allume d'heure en heure ses braises, qui rejoignent la vie et ses fleurs.

Tout ce qui a un nom sous la voûte compacte du ciel, tout ce qui a un front, — ce qui est le nœud d'un souffle et la corde d'un frémissement, tout cela passe dans les girations de ce feu où se rebroussent les vagues de la chair même, de cette chair dure et molle et qui un jour monte comme le déluge d'un sang.

L'avez-vous vue la momie figée dans l'intersection des phénomènes, cette ignorante, cette vivante momie, qui ignore tout des frontières de son vide, qui s'épouvante des pulsations de sa mort.

La momie volontaire est levée, et autour d'elle toute réalité bouge. Et la conscience comme un brandon de discorde, parcourt le champ entier de sa virtualité obligée.

Il y a dans cette momie une perte de chair, il y a dans le sombre parler de sa chair intellectuelle tout un impouvoir à conjurer cette chair. Ce sens qui court dans les veines de cette viande mystique, dont chaque soubresaut est une manière de monde, et un autre genre d'enfantement, se perd et se dévore lui-même dans la brûlure d'un néant erroné.

Ah! être le père nourricier de ce soupçon, le multiplicateur de cet enfantement et de ce monde dans ses déduits, dans ses conséquences de fleur.

Mais toute cette chair n'est que commencements et qu'absences, et qu'absences, et qu'absences...

Absences.

ANTONIN ARTAUD

VOYAGE AU CONGO [1]

CHAPITRE V *(suite)*

DE BABOUA A FORT-ARCHAMBAULT

29 novembre.

Départ de Baboua à l'aube. Nouvelle équipe ; ce qui entraîne des hésitations et des discussions pour la répartition des charges. De plus il faut apprêter un hamac pour porter Adoum, incapable de marcher. Je laisse à Marc le soin de régler l'ordonnance du convoi et pars de l'avant. Je vais glorieusement bien, et fais à pied presque toute la route, en tête de colonne. Le temps est splendide. La route n'a pas été nettoyée, ni même les hautes herbes rabattues de côté, ainsi qu'elles l'étaient tout le long de la route précédente, pour faciliter notre passage. Et je ne me doutais point de l'obstacle qu'elles peuvent présenter, car enfin la route est très large (de deux mètres cinquante à trois mètres), mais les herbes sont si hautes qu'elles la recouvrent complètement, repliées, s'opposant à notre marche ; elles sont encore couvertes de rosée, et, d'avoir à me frayer un chemin à travers elles, me voici bientôt tout trempé. C'est bien pis encore lorsqu'on approche d'un marigot ; la route disparaît alors sous l'abondance des plantes.

Après six heures de marche environ, nous atteignons

Voir la *Nouvelle Revue Française* des 1er novembre, 1er décembre 1926, 1er janvier et 1er février 1927.

un ruisseau qui traverse la route, non sous une galerie de hauts arbres ainsi que d'ordinaire, mais dans un espace découvert. Ce ruisseau n'est ni particulièrement clair, ni très profond, ni de cours très abondant ; mais il se brise et retombe entre des roches de granit si nettes, si lisses et, là-bas, un peu plus loin, si bien ombragées par un buisson, un arbre bas si prodigieusement embaumé, que je cède à l'invite de l'eau.

Depuis qu'apparaît la roche de temps à autre, le paysage se précise, s'accentue ; les mouvements du terrain semblent se dessiner mieux. Pays fort peu peuplé. Vers dix heures, village de Gambougo, assez misérable — chef complaisant — du reste pas d'arrêt. A une heure passée : Lokoti où nous déjeunons. Village qui veut se déplacer. Déjà l'on voit les squelettes des nouvelles huttes, toits non encore garnis, à quelque cent mètres de l'ancien village sur lequel on a jeté un sort. Impossible de passer la Nana de nuit, malgré notre désir de continuer au clair de lune ; force est de s'arrêter à Dibba ; misérable village, gîte d'étape plus misérable encore dont il faut bien se contenter ; on fait garnir de paille une partie des ouvertures ; et brûler un nid de fourmis, dont la horde était menaçante.

30 novembre.

Trois arbres, dont un énorme, sur cette vague place autour de laquelle se groupe le dispersement des huttes. Par un clair de lune parfait. Immense nuit tiède. Fraîcheur au premier matin ; rosée abondante comme une averse. Nous partons à l'heure où l'éclat de la pleine lune commence à pâlir devant l'approche de l'aube ; l'heure un peu fantastique où rentrent du sabbat les sorcières. La route descend jusqu'au bassin de la Nana ; un ciel couleur tourterelle, où le soleil fait une blessure cramoisie. Comme notre montée avait été toute insensible, l'on est surpris tout à coup de dominer de si haut une immense contrée, où les brumes de la nuit forment au loin de grands lacs, des rivières.

A pied jusqu'à la Nana. Très lente traversée des bagages dans une étroite pirogue. Sur l'autre rive, fouillis d'arbres énormes ; la rive, en pente assez abrupte, les dispose de manière à les faire paraître plus hauts encore. Le ciel, que les brumes, en montant, avaient empli, s'éclaircit ; voici de nouveau le même temps radieux de ces derniers jours. C'est en voyant la pirogue se détacher de l'autre rive et sortir de l'ombre qui l'envoûte, poussée par l'effort du pagayeur arc-bouté sur la perche qui prend appui sur le fond de la rivière — c'est à la petitesse de l'homme, à la fragilité de sa pirogue, que l'on juge l'énormité des arbres à l'entour.

Une demi-heure avant la Nana, un village où nous eussions pu passer la nuit si nous avions su. Tous ces villages, kagamas [1] de Baboua, sont à peu près déserts, tant à cause de la fuite de Semba et la crainte des sanctions et répressions qui peuvent s'ensuivre — que par la crainte (hélas ! que je ne comprends que trop bien) que les blancs que nous sommes, suivis immédiatement du commandant, ne parcourent le pays en vue de réquisitionner des hommes pour le chemin de fer, et de s'emparer d'eux par tous les moyens. Si grande que soit la gentillesse qu'on leur témoigne, ils se méfient, et pour cause.

Pourtant, passé la Nana, le village voisin nous fait fête. Ils étaient là, disposés merveilleusement, en escalier sur les marches naturelles que formaient les racines de je ne sais quel arbre géant, le chef, les tam-tams, la suite du chef, dont son fils, un enfant de treize ans, propre et beau, au visage bizarrement coupé de lignes noires, et le torse traversé en biais par une lanière de fourrure grise. Auprès de lui, trois êtres assez bizarrement beaux, de quatorze à seize ans, couverts de colliers et de ceintures de perles bleues et blanches ; bracelets de cuivre aux poignets, à l'avant-bras, au coude, aux chevilles et au haut du mollet. Je pose

1. On appelle *kagama* tout village dépendant d'un autre plus important, et surveillé par le même chef, qui s'y fait représenter par un capita de son choix.

une main sur l'épaule de l'un d'eux, l'autre main sur l'épaule du fils du chef et les entraîne avec moi, précédant l'escorte. Plus tard, ces enfants m'ont accompagné jusqu'au village, à une demi-heure de là, s'étant volontairement chargés de nos sacs. Entrés avec nous dans la case des étrangers où nous avions fait ouvrir nos chaises de bord, ils sont restés, d'abord assis à terre, à mes côtés ; puis le fils du chef, tandis que nous causions avec son père, s'est blotti entre mes genoux comme un petit animal familier.

Un paysage magnifique ; le mot est trop fort sans doute, car le site n'avait rien d'enchanteur — il pouvait même rappeler bien des paysages de France — mais tel était mon ravissement de sortir enfin de l'informe, de retrouver des collines distinctes, des pentes certaines, des bosquets d'arbres harmonieusement disposés... Enfin, depuis le matin le pays se développait, s'exposait devant nous ; car, depuis que nous avions quitté Bambio, à de rares exceptions près, nous cheminions dans un pays clos, forêt ou savane, enveloppés par une végétation si haute que l'on ne pouvait voir à plus de cinquante mètres — ou même souvent à plus de dix, devant soi. Quel ravissement, après que furent gravies ces hauteurs qui se dressent devant Déka et l'encerclent à demi, de voir enfin ces hautes graminées céder, faire place à une sorte de gazon ras, d'un vert tendre, au-dessus duquel la vue s'étendait au loin, et qui laissait leur pleine stature à ces arbres peu grands, clairsemés et qui jusqu'alors paraissaient noyés, étouffés par les hautes herbes. J'ai dit qu'elles étaient si hautes qu'un homme à cheval ne les eût pu dominer ; on circulait au travers d'elles comme un chat dans un champ d'avoine. Enfin je me sentais dans un état d'allégresse physique, propre à me faire trouver joie, noblesse et beauté même au moins surprenant paysage. J'avais énormément marché ; mais, lorsque je me disposai à reprendre enfin mon tipoye, les cordes de soutien de celui-

ci claquèrent aussitôt, me laissant brutalement tomber à terre ; et je dus marcher encore. C'était en plein soleil et durant une rude montée. Ces collines, qu'on n'appelle montagnes que parce que, dans tout le pays, on n'a pas mieux, ne doivent avoir guère plus de cinq cents mètres. Mais le pays, après qu'on est longtemps demeuré sur le plateau, s'affaisse extraordinairement, et il semble de nouveau que l'on domine de beaucoup plus haut que l'on n'était monté, Un accident ridicule, un peu plus tard, m'a forcé pourtant d'attendre que mon tipoye fût réparé. Après l'interminable montée au soleil, qui m'avait mis en nage (c'était durant les plus chaudes heures du jour) je souhaitais ardemment une rivière où pouvoir me baigner. On arrive à un marigot d'eaux quasi bourbeuses ; rien à faire — et je m'occupe à le franchir d'un bond — car il n'y a pas de passerelle ; mais le ruisseau est large ; aussi, posant un pied sur un soliveau, je prends un fort élan ; mon pied glisse et je m'étale tout de mon long dans le bourbier. J'en sors couvert d'une fange infecte, et cherche à me changer aussitôt, assis sur une roche brûlante. Je trouve du linge dans un sac, un pantalon dans une cantine, mais impossible de remettre la main sur des souliers. La paire de rechange a pris les devants avec les premiers porteurs. Je dois me contenter de pantoufles parfaitement impropres à la marche — avec lesquelles je trouve le moyen de faire encore quelques kilomètres, emporté par une sorte de lyrisme ambulatoire, une ivresse de santé, à quoi le paysage doit ce mot « magnifique » que j'employais tout à l'heure.

J'écris ces lignes après dîner — la lune toute pleine luit immensément sur le village de Dahi où nous passons la nuit ; on distingue vers l'est, à peine un peu voilées de brume bleue, les hauteurs de Bouar que demain nous devrons gravir. Pas un souffle sur terre ; pas un nuage dans tout le ciel, qui paraît non point noir, mais azuré comme la mer, tant la clarté de la lune est intense. Non loin de nous les feux de nos boys, des porteurs, et plus

loin, des gens du village. Ceux-ci n'avaient point fui. Il y en avait bien une centaine, s'empressant à notre arrivée, à la nuit déjà close, avec des manifestations de cannibales, si serrés contre nous qu'on suffoquait.

Bouar, 2 décembre.

Depuis plusieurs jours ont commencé les feux de brousse. On entend de loin leur crépitement, et, de plus loin encore, la nuit, on en voit la lueur ; ils versent vers le ciel des torrents de fumée. Arrivés à Bouar, hier, vers une heure. Malgré la grande chaleur, l'air est vif. Il ne semble pas que l'on soit beaucoup monté, mais, à un peu moins de mille mètres d'altitude, le poste de Bouar, distant de l'important village, domine immensément la contrée ; vers l'ouest, l'étendue que nous avons parcourue en deux jours, et, bordant l'horizon, les hauteurs où nous couchions avant-hier. Plus au sud, vers Carnot, le regard dans le bassin de la Nana fuit plus loin encore.

Hier le soleil en se couchant emplissait l'espace de rayons pourprés. Ce matin, tandis que j'écris ceci, le ciel est ineffablement pur ; mais l'air, trop chargé de vapeur pour être parfaitement limpide, étale sur les verts sombres des forêts et les verts glauques des savanes, un glacis de nacre azurée. Devant la case, un premier plan de terrain aride, crevé de-ci de-là, par de gros boulders de granit ; les dernières huttes du village des gardes, qui s'étend sur la droite, derrière le poste ; quelques arbres qui, en France, seraient des châtaigniers — puis, aussitôt après, l'immensité diaprée, car le dévalement trop brusque échappe aux regards. Rien entre ces arbres, à cinquante mètres, et la plaine étonnamment distante.

Bouar, 3 décembre.

Visité l'ancien poste allemand, à un kilomètre de là ; à demi-ruiné par une tornade ; d'où l'on domine admirablement le pays. Restes d'avenues de manguiers, et de cette sorte d'aloès, qui hébergent au haut de leur hampe, et par-

fois le long d'elle, la génération nouvelle ; de sorte que, lorsqu'on secoue cette hampe, ce ne sont pas des graines qui tombent, mais une pluie de petits aloès tout formés, avec des feuilles déjà fortes et des racines. Contre un des bâtiments du poste, quelques plants de tomates ; je reviens chargé de leurs fruits.

Ni le jasmin, ni le muguet, ni le lilas, ni la rose n'ont une odeur aussi forte et aussi exquise que les fleurs de cet arbuste auprès duquel je me suis baigné avant-hier. Corymbe de petites fleurs blanc rosé, quadrilobées autour d'une fine tubulure. Arbuste semblable, port, feuilles et fleurs, au laurier-thym. Parfum : une concentration de chèvrefeuille.

4 décembre.

Quitté Bouar ce matin assez tard, car nous attendons de nouveaux porteurs ; et Labarbe, arrivé hier soir, doit repartir avec nous ; mais lui pour Carnot, nous pour Bosoum. Nous avions réglé hier nos porteurs, pour leur permettre de repartir ; mais nous ne savions pas qu'ils avaient reçu un franc d'avance, de l'administration, pour leur nourriture. Nous n'aurions donc dû leur donner que trois francs et non quatre, et de plus nous n'avions pas, nous dit Labarbe, à payer leur manioc, pour lequel je comptais environ cinquante centimes par jour et par homme [1]. Labarbe affirme qu'ils ne dépensent quotidiennement pas plus de vingt-cinq centimes pour leur nourriture. Me voici bien loin du temps si proche où, à Port-Gentil, j'étais près de m'indigner que l'Etat n'accordât que sept sous par jour pour chaque prisonnier. Les porteurs sont payés un franc par jour par l'administration (et non

1. Il va sans dire que nous avons néanmoins continué de payer la nourriture de nos porteurs, comme fait du reste, lorsqu'il est en tournée, tout administrateur un peu soucieux de se faire aimer de ces gens, dont on dit trop souvent et à tort qu'ils sont incapables de reconnaissance.

un franc vingt-cinq, comme je croyais d'abord) cinquante centimes par jour lorsque immobilisés, et vingt-cinq centimes par jour de retour. En général moitié moins de temps compté pour le retour que pour l'aller.

Parfois ils portent une ceinture de cuir ou de corde, qui trace un simple trait sur la peau noire, suivant exactement le pli de l'aine ; un lambeau d'écorce brune ou rouge, ou de toile couvre étroitement le sexe, puis fuit entre les jambes et va rejoindre au-dessus du sacrum, la ceinture qui le tend. Cela est d'une netteté de dessin admirable. Parfois cette écorce, très belle de ton, s'épanouit par derrière en corolle.

Tam-tam intime, hier soir, dans la nuit très obscure, car la lune n'est pas encore levée. Une douzaine de jeunes garçons réunis pour une petite danse sans conséquences. Feux en plein air, devant les cases, au camp des gardes. Prolongation de la soirée. Et, pendant que nous nous attardions près des foyers, Zézé et Adoum se laissaient rafler au jeu, par les gardes, tout l'argent de leur mois que nous venions de leur remettre. Même, Adoum perdait la paie du mois précédent, qu'il avait soigneusement réservée, qu'il croyait sincèrement (je le crois) pouvoir remettre bientôt à sa mère, à Abécher où il l'a laissée, voici quatre ans.

Ces gardes ont attendu, pour faire leur coup, le dernier soir, se doutant que, pressés par le départ, nous serions trop occupés ce matin pour enquêter sur cette affaire. Et de fait nous étions déjà loin de Bouar lorsqu'Adoum, que je voyais triste et que j'interrogeais, s'est confessé. J'ai tâché de le persuader qu'il s'était conduit comme un idiot, qu'il s'était fait rouler par des joueurs malhonnêtes, et que ces gardes étaient des tricheurs. Il s'amuse beaucoup de ce dernier mot, qu'il ne connaissait pas encore.

5 décembre.

Epais brouillard, ce matin ; on avance dans les hautes herbes trempées d'un chemin mal frayé. Ce n'est que passé

dix heures que le soleil parvient à triompher des nuées et rétablit un ciel admirablement pur. Contrée sans grand intérêt. Hier les villages, une heure après Bouar, se sont succédé tous les deux kilomètres environ. C'est une région mal soumise, et nous nous attendions à beaucoup de mauvais vouloir. Il est vrai que certains villages sont à demi désertés. Devant notre venue (*against*) beaucoup d'indigènes craintifs se sont égaillés dans la brousse. Mais combien ceux qui restent sont faciles à ressaisir, dès qu'ils comprennent qu'on ne vient pas chez eux pour leur dam. Et, comme les nouvelles se transmettent vite, de village en village, les habitants se présentent toujours plus nombreux et leur accueil se fait plus chaud. Flatteuse impression de regagner ce peuple à la France.

C'est à l'espacement des arbres d'un verger, aux pommiers d'une cour de ferme normande, aux ormes, soutiens des vignes en Italie dans la région de Sienne, que j'aurais dû comparer le clairsemé des arbres dans la savane que nous traversons depuis tant de jours ; dont les hautes graminées noient les troncs. Et j'admire la constance de ces arbres, de résister aux incendies périodiques. Aujourd'hui l'espacement beaucoup plus grand des arbres fait la seule modification de ce paysage, d'une désespérante monotonie. Le village où nous nous arrêtons ce soir [1], seconde étape sur la route de Bosoum, est sans autre beauté que celle qu'y verse à flots la lumière. Comme de coutume je choisis, dans le cortège formé pour fêter notre entrée dans le village, un préféré sur lequel je m'appuie, ou qui marche à mon côté en me donnant la main. Il se trouve souvent que c'est le fils du chef, ce qui est d'un excellent effet. Celui-ci est particulièrement beau, svelte, élégant et fait penser à la Sisina de Baudelaire. Ce soir, avec deux compagnons, il me fait savoir que tous trois veulent nous accompagner jusqu'à Bosoum.

1. Kouiso-Bagéra (Baghera).

Quel bain délicieux j'ai pris à midi, et dans quelle limpide rivière ! Que la nuit est claire ce soir ! Je ne sais même pas le nom de ce village où nous gîtons. Cette route que nous suivons est des moins fréquentées (par les blancs, s'entend). Un immense inconnu nous enveloppe de toutes parts.

Tandis que je relis avec ravissement *Roméo and July*, Marc soigne des plaies, distribue des remèdes, puis « rend la justice », ce qui prend un temps infini.

6 décembre.

Arrêt à Batara. Aux abords de l'important village, où nous arrivons vers onze heures, de jeunes plantations de céaras nous annoncent que nous sommes rentrés sur le territoire de Lamblin — subdivision de Bosoum.

Après avoir circulé longtemps dans le sauvage, le larvaire, l'inexistant, joie de retrouver un village net, propre, d'apparence prospère ; un chef décent, en vêtements européens point ridicules, en casque blanchi à neuf, parlant correctement le français ; un drapeau hissé en notre honneur ; et tout cela m'émeut jusqu'à l'absurde, jusqu'au sanglot.

Tourmentés par l'idée que nous n'avons pas été généreux süffisamment envers le chef de village, à notre dernière étape. Nous lui faisons porter deux billets de cent sous dans une enveloppe, par un coureur de Batara. Son air consterné en recevant ce matin six francs de matabiche, m'était resté sur le cœur. L'absence de prix des denrées, l'impossibilité de savoir si l'on paye bien, ou trop, ou trop peu, les services rendus, est bien une des plus grandes gênes d'un voyage dans ce pays, où rien n'a de valeur établie, où la langue n'a pas de mot pour le merci, où, etc...

8 décembre.

Arrivés hier soir à Bosoum où nous retrouvons la route automobilisable. Là s'achève ce long chapitre de notre voyage. C'est ici que l'auto de Lamblin doit nous rejoindre,

pour nous mener à Archambault. De Carnot, il y a trois semaines, nous avons écrit au Gouverneur, sur sa demande, pour l'aviser de la date de notre arrivée à Bosoum ; nous sommes en avance d'un jour. Nous devions faire ce dernier trajet en deux étapes ; mais, partis de Batara dès quatre heures du matin, nous arrivions dès une heure à Kuigoré, et décidions d'en repartir vers trois heures, ayant encore le temps de franchir avant la nuit les vingt kilomètres qui nous séparaient du but. Descendus de tipoye, nous avons fait une partie de cette route au demi-trot, emportés par l'impatience. Tout le matin, paysage d'une *intense monotonie*. Clématites en graine — renoncules ou adonides (avant floraison) et pivoines en bouton (comme auprès d'Andrinople). A partir de Kuigoré, très belles roches de granit, et même formant de grands soulèvements parfois analogues à ceux de la forêt de Fontainebleau. Chaque fois que le paysage se forme, se limite et tente de s'organiser un peu, il évoque en mon esprit quelque coin de France ; mais le paysage de France est toujours mieux construit, mieux dessiné et d'une plus particulière élégance. C'est ainsi que le passage d'une rivière, peu avant Kuigoré, puis la fuite de l'eau sous des grands arbres, les roches qui déchirent son cours, la route qui suit un instant le bord de l'eau, tout cela nous faisait dire avec ravissement, en riant : on se croirait en France !

L'arrivée à Bosoum est très belle. Yves Morel, le chef de la subdivision, nous attendait. N'écoutant pas ce qu'on lui dit, il répète six fois de suite les mêmes choses — mais pourtant point sot, d'un jugement souvent assez exact, me semble-t-il, et disant, encore qu'avec trop de lenteur, des choses fort intéressantes.

Dans une des *Revues de Paris* qu'il nous prête (avec force journaux de toutes couleurs) un article (1er août), où Souday, avec désinvolture, exécute *Britannicus*. Il ne consent à voir, dans cette pièce admirable, « ni lyrisme, ni

pensée » — un peu agaçant chez celui qui ne peut supporter à l'égard de Hugo, voire de Gautier, la moindre restriction.

*

Appendice au chapitre V.

Je reçois communication d'une lettre d'un indigène à un autre indigène. L'un et l'autre ont fait leurs études à Alger, puis à Saint-Louis, à l'école des fils de chefs, et occupent présentement des places assez importantes. Cette lettre a été sinon interceptée, du moins trouvée par hasard. Mes lecteurs me sauront gré, sans doute, de la citer en raison des renseignements qu'elle contient sur divers abus que déjà je dénonçais en cours de route :

« ...Chez moi la santé se maintient ; mais le moral est profondément effondré. Je viens d'être l'objet de violentes observations de la part de M. X. (l'administrateur) mon chef. Voici dans quelles circonstances et pour quel motif :

Lors de la tournée du Gouverneur ici, le chef des Haoussas, H. H. est prié de fournir un mouton pour acheter. H. H. n'avait chez lui ni mouton, ni cabri. Mais, y mettant de la bonne volonté, il est parvenu à se procurer pour le Gouverneur un bouc châtré. Monsieur l'administrateur X m'a dit de présenter H. H. au Gouverneur pour se faire payer. Le chef de la Colonie a demandé à H. H. ce que valait son cabri. — « Vingt francs, » lui a répondu H. H. Alors, se tournant vers moi, le Gouverneur a insisté : « Est-ce vraiment le prix ? » J'ai préféré ne pas mentir au Gouverneur et j'ai répondu que le cabri valait 30 francs. En effet quelques minutes auparavant, H. H. avait déclaré, en présence de plusieurs assistants, que, ne possédant pas de cabri, il avait dû acheter celui-ci, que le marchand lui avait laissé à 30 francs après de longs marchandages. M. le Gouverneur de Coppet, dont tu connais la largesse, a donné 35 francs à H. H. qui s'est retiré très satisfait.

J'ai revu H. H. dans la journée. Il m'a dit : « Je suis très content aujourd'hui. J'ai failli perdre 10 francs ; mais le Gouverneur m'a donné 5 francs en surplus. Si tous les blancs

étaient comme ce chef, beaucoup d'indigènes seraient riches. » Je le crois aussi.

Or, je ne savais pas que mon renseignement au Gouverneur avait produit sur mon chef direct un mauvais effet. Sitôt après le départ du Gouverneur, j'ai été convoqué par M. X. (chef de la Subdivision) qui, devant une nombreuse assistance, m'a apostrophé en ces termes : — « Dis donc, K., je suis très mécontent de toi. Je suis si mécontent que, quand le Gouverneur m'a demandé si j'étais satisfait de tes services, je n'ai pas hésité à lui donner une réponse négative. Hier tu as fait croire au Gouverneur que les moutons coûtent 30 fr. dans le Baguirmi. Ce qui n'est pas exact. Tant que tu seras sous mes ordres, etc., etc. »

Certes ces observations m'ont été d'autant plus pénibles, qu'elles m'ont été adressées presque publiquement. Mais, en revanche, j'ai la conscience tranquille. Je n'ai pas menti au Gouverneur, et n'ai pas fait perdre 10 fr. à H. H. — Oui, mon cher, il n'est pas rare de voir, au Baguirmi, des moutons ou cabris châtrés coûter 30, 40 et jusqu'à 65 fr. *Les chefs indigènes, ici comme peut-être ailleurs, fournissent tout à l'administration à des prix dérisoires.* Ils pensent conquérir ainsi l'estime ou les faveurs du « blanc », aux dépens des gens du village. C'est ce que le Gouverneur n'a pas voulu admettre, car il est l'équité même.

Je t'avoue que je suis étrangement surpris d'avoir été mal apprécié pour avoir dit au chef de la Colonie « la vérité toute nue », et réprimandé par celui qui, il y a trois mois à peine, me proposait de m'emmener avec lui s'il venait à être proposé pour une autre circonscription.

Que la vérité coûte cher en brousse ! »

CHAPITRE VI

Bosoum, 9 décembre.

L'absence d'individualité, d'invidualisation, l'impossibilité d'arriver à une différenciation, qui m'assombrissaient

tant au début de mon voyage, et dès Matadi devant le peuple d'enfants tous pareils, indifféremment agréables, etc... et dans les premiers villages, devant ces cases toutes pareilles, contenant un bétail humain uniforme d'aspect, de goûts, de mœurs, de possibilités, etc..., c'est ce dont on souffre également dans le paysage. A Bosoum, où l'on domine le pays, je me tiens sur cette esplanade de latérite rouge-ocreux, contemplant l'admirable qualité de la lumière épandue. La contrée est mouvementée, larges plis de terrain, etc., — mais pourquoi chercherais-je à atteindre ce point plutôt que tout autre ? Tout est uniforme — pas un site, pas une prédilection possible. Je suis resté tout le jour d'hier sans aucun désir de bouger. D'un bout à l'autre de l'horizon, et où que mon regard puisse porter, il n'est pas un point particulier, et où je me sente désir d'aller. Mais que l'air est pur ! Que la lumière est belle ! quelle tièdeur exquise enveloppe tout l'être et le pénètre de volupté ! Que l'on respire bien ! Qu'il fait bon vivre...

Cette notion de la différenciation, que j'acquiers ici, d'où dépend à la fois l'exquis et le rare, est si importante qu'elle me paraît le principal enseignement à remporter de ce pays.

Yves Morel s'étale, se déboutonne, — tout jeune encore, mais déjà très Père Karamazov. Une crise de rhumatismes par instants le tord et lui fait jeter de petits cris. Au demeurant, un excellent garçon. Nous parlons politique, morale, économique, etc., etc. Ses considérations sur les indigènes me paraissent d'autant plus justes qu'elles confirment le résultat de mes propres observations. Il croit, ainsi que moi, que l'on s'exagère grandement, d'ordinaire, et la salacité et la précocité sexuelle des noirs, et l'obscène signification de leurs danses.

Il me parle de l'hypersensibilité de la race noire à l'égard de tout ce qui comporte de la superstition, de sa crainte du mystère, etc... — d'autant plus remarquables qu'il estime d'autre part le système nerveux de cette race beaucoup moins

sensible que le nôtre — d'où résistance à la douleur, etc... Dans la subdivision du Moyen-Congo où d'abord il était administrateur, la coutume voulait qu'un malade, à la suite de sa convalescence, changeât de nom, pour bien marquer sa guérison et que l'être malade était mort. Et lorsque Morel, non averti, revenait dans un village, après une assez longue absence, pour recenser la population — telle femme, à l'appel de son ancien nom, tombait comme morte, de terreur et de saisissement, dans une crise nerveuse semi-cataleptique si profonde qu'il fallait parfois plusieurs heures pour la faire revenir à elle.

Recueilli sur la route un minuscule caméléon que je rapporte à la case, où je reste près d'une heure à l'observer. C'est bien un des plus étonnants animaux de la création. Près de moi, tandis que j'écris ces lignes, un gentil petit macaque qu'on est venu m'apporter ce matin, que l'aspect de mon visage blanc terrifie. Il bondit se réfugier dans les bras de n'importe quel indigène qui passe à sa portée.

Plaisir un peu néronien d'allumer un feu de brousse. Une seule allumette, et en quelques instants l'incendie prend des proportions effarantes. Des noirs accourent et se précipitent sur les grosses sauterelles que l'ardeur du foyer fait fuir. Je ramasse une très petite mante qui semble faite en feuilles mortes, plus extravagante encore que les longs insectes-fétus qui abondent. Yves Morel est malade. Suite de la crise de rhumatismes d'hier ; il n'a pas arrêté de vomir toute la nuit, et vers midi, quand nous nous rendons chez lui pour déjeuner, il vomit encore, étendu sur son lit, dans le noir, tandis que nous prenons notre repas dans la salle voisine. Nous lui faisons avaler de la magnésie et du bicarbonate, ce qui le soulage un peu. Il n'y a, au poste, absolument aucun remède autre que la quinine.

Rien ne dira la beauté de ces soirs, de ces nuits à Bosoum.

10 décembre.

Les vomissements de Morel continuent. Un instant nous avons pu nous demander si à son malaise ne se joignait pas celui de l'ivresse : la bouteille d'amer qu'on avait débouchée pour nous la veille et à quoi nous avions à peine touché, était à moitié vide, ainsi qu'une bouteille de whisky ; il nous semblait qu'il sentait la liqueur... bref, j'ai fini par lui poser une question directe ; devant sa protestation évidemment sincère il faut conclure que ce sont ses boys qui ont profité de la maladie du maître et de notre présence, espérant nous faire endosser leurs excès.

L'auto qu'a promis de nous envoyer Lamblin n'arrive pas [1].

11 décembre.

Admirables feux de brousse — dans la plaine, au près, au loin, de tous côtés de l'horizon, à la nuit tombante — et même ceux, là-bas, qu'on ne peut voir, mais qui, derrière l'horizon, font une étrange rougeur, et comme « une aube qui point ». Les hautes herbes, souvent encore pleines de sève, laissent le feu courir sous elles et ne se consument pas ; on voit alors la flamme à travers le réseau de leurs chaumes noirs.

Bosoum, 12 décembre.

Ciel ineffablement pur. Il me semble que jamais, nulle part, il n'a pu faire plus *beau*. Matin très frais. Lumière argentée ; on se croirait en Ecosse. Une légère brume couvre les parties les plus basses de la plaine. L'air est suave, agité doucement ; sa fuite vous caresse. Je laisse Marc cinématographier un feu de brousse et reste tranquillement assis avec la compagnie de Gœthe.

13 décembre.

Toujours sans auto, sans nouvelles de Lamblin. Que faire ? Attendre. Le temps est splendide ; le ciel ne peut

1. Comme bien nous le supposions, le Gouverneur Lamblin n'était nullement responsable de ce retard.

être plus pur, plus profond ; la lumière plus belle ; l'air plus tiède à la fois et plus vif... Achevé la première partie des *Affinités*, et parcouru quantité de *Revues de Paris*. Morel va mieux. Les vomissements ont enfin cédé à la piqûre de morphine que nous lui avons faite hier soir.

14 décembre.

Achevé la relecture complète des *Fables de* La Fontaine. Aucune littérature a-t-elle offert jamais rien de plus exquis, de plus sage, de plus parfait ?

16 décembre.

Toujours en panne à Bosoum. Ce n'est plus du repos ; c'est de l'énervement. Ne prenant plus d'exercice, le sommeil est beaucoup moins bon. Morel nous a persuadés qu'il était imprudent, à cause des panthères, de laisser portes et fenêtres ouvertes la nuit. Alors on ferme tout et l'on étouffe. Il est temps de repartir, fût-ce à pied.

Dans la collection de journaux que nous prête Morel (que vient de lui apporter le courrier) un réjouissant article de Clément Vautel, où je suis pris à parti en compagnie de « Rimbaud, Proust, Apollinaire, Suarès, Valéry et Cocteau » comme exemple de ces écrivains « abscons » dont la France ne veut « à aucun prix ». — Je lis dans Gœthe : « Durch nichts bezeichnen die Menschen mehr ihren Charakter als durch das, was sie lächerlich finden ».

Communication d'un radio du 19 novembre : Valéry est élu à l'Académie.

N'Ganamo. 17 décembre.

Il a bien fallu se décider à quitter Bosoum sans plus attendre les autos du gouvernement. Déjà nous regrettons de les avoir attendues si longtemps ; nous calculons le temps perdu ; nous pourrions être à Fort-Archambault... Une nouvelle équipe de 48 porteurs (dont 16 tipoyeurs) est réquisitionnée. C'est la septième. Rien de plus ingrat que cette route ; sous une chaleur accablante nous savourons sa parfaite monotonie, et ne quittons guère nos tipoyes. Trop

secoué pour pouvoir lire. Mais sitôt arrivé à l'étape, je me plonge dans les *Affinités*. Soir splendide, comme tous ces derniers soirs. Le soleil encore assez haut au-dessus de l'horizon « fait la mandarine » comme disait Morel. Il perd à la fois chaleur et rayonnement ; c'est une masse rouge orangée que l'œil contemple sans éblouissement. Heure exquise où le casque devient inutile. Exactement au-dessus du point de l'horizon que le soleil mourant colore encore, le très fin croissant d'une lune naissante apparaît, comme un « noun » arabe. Je suis descendu jusqu'à une assez proche rivière dont un petit sentier dans la galerie forestière m'a permis de suivre le cours quelque temps. Quelle tranquillité ! Des appels d'oiseaux ; puis, sitôt que le soleil est couché, le concert des criquets commence. Au crépuscule, j'ai vu voler presque au-dessus de notre case un stupéfiant oiseau. Un peu plus gros qu'un merle ; deux plumes, extraordinairement prolongées, forment de chaque côté comme une sorte de balancier, sur lequel il semble prendre appui dans l'air, pour des acrobaties d'aviateur.

Un peu plus tard, à la nuit close, j'accompagne Marc jusqu'au petit village d'où il revient ; très misérables huttes ; un groupement, derrière un amoncellement d'énormes blocs de grès, à la lueur des feux, prend un aspect préhistorique.

Bossa, 18 décembre.

Etape de 25 kilomètres (comme celle d'hier) mais, partis à 5 heures 1/2, nous n'y arrivons que vers une heure, par suite d'un arrêt prolongé sur la route. Depuis Bosoum les tipoyeurs ne chantent plus. Les arbres de la savane s'espacent ; et même cèdent complètement à de grands espaces découverts. Et ce ne sont plus alors des arbustes de la taille de nos arbres fruitiers, mais de beaux arbres aussi hauts que les plus hauts d'Europe, sans atteindre la taille des géants de la grande forêt. Je voudrais voir ces vastes prés au printemps, quand les herbes sont peu hautes et d'un vert tendre ; mais je doute

si, peut-être, au-dessus de l'herbe nouvelle ne subsiste pas l'encombrement affreux des chaumes que n'a pu que noircir sans les consumer l'incendie. D'immenses espaces brûlés ; désolation plus atroce peut-être que celle d'aucun hiver. Les arbres ne sont pas dépouillés ; mais toutes les feuilles ont pris une monotone couleur bronzée qui forme avec le noir du sol, sous le soleil ardent, une implacable et morne harmonie. Il semble que sur ce sol calciné aucune vie ne pourra jamais reparaître, et le vert très tendre du gazon qui surgit entre les chaumes noirs, déjà trois jours après l'incendie, semble presque une fausse note. On dirait un confident indiscret qui compromet l'effet du drame en livrant trop vite un secret susceptible de rassurer le spectateur alarmé.

Ce qui nous a retardés, c'est la rencontre, une heure après le lever du soleil, d'une troupe de prisonniers emmenés par le capita d'un village voisin. Ils étaient onze, la corde au cou — une corde, qui n'était en vérité qu'une ficelle, qui les tenait tous reliés. Leur aspect était si misérable que le cœur se serrait de pitié à les voir. Chacun d'eux portait une charge de manioc sur la tête, lourde assurément, mais non excessive pour un homme en bonne santé ; mais ils semblaient à peine en état de se porter eux-mêmes. Un seul d'entre eux ne portait rien ; un petit de dix à douze ans, affreusement maigre, excédé de misère, de jeûne et de fatigue ; par instants il tremblait de tous ses membres, et la peau de son ventre était agitée de frémissements spasmodiques. Le dessus de sa tête était comme rapé, le cuir chevelu remplacé, par zones, par cette sorte de peau qui se forme sur les blessures ou sur les surfaces du corps échaudées. Il semblait incapable à tout jamais de sourire. Et tous ses compagnons de misère, du reste, étaient si lamentables qu'à peine retrouvait-on une lueur d'intelligence en leurs yeux. Tout en interrogeant le capita, nous vidons dans les mains de l'enfant le contenu de notre musette, où ne se trouvent, par

mauvaise chance, que trois morceaux de pain très sec. Dans la certitude d'arriver tôt à l'étape, nous avons laissé partir de l'avant nos porteurs, sans nous être munis de provisions de route. L'enfant dévore ces croûtons comme une bête, sans un mot, sans même un regard de reconnaissance. Ses compagnons, pour être moins faibles, ne semblent pas moins affamés que lui. D'après les interrogatoires que nous leur faisons subir, il semblerait qu'ils n'ont pas mangé depuis cinq jours. Ce sont, au dire du capita, des fuyards qui vivaient depuis trois mois dans la brousse, où je les imagine comme des animaux traqués. Mais les récits sont contradictoires et quand, ensuite, nous interrogeons Koté, le chef du village voisin qui donna l'ordre de s'emparer d'eux, puis, le soir, ceux du village d'où ils viennent et où nous campons pour la nuit, on doute s'ils étaient partis dans la brousse pour garder des chèvres qui, dans le village, tombaient malades, ou pour fuir le mauvais sort qui avait fait périr plusieurs de leurs enfants, ou pour « faire des sacs » à arachides, commandés par le chef, pour l'administration, ou tout simplement par insubordination et refus de travailler aux cultures. (A noter que celles-ci, dans le village voisin, sont importantes et comme nous n'en avions point vu depuis longtemps). Nous entendons dire qu'ils s'étaient fixés depuis un an dans la brousse où ils avaient installé un village. D'après leur propre déposition, ils auraient été maltraités violemment par le chef Koté, et par les gens de son village, qui, après les avoir attachés à des pieux, les auraient couverts d'ordures. Qu'il est difficile de rien savoir, de rien comprendre. Et même, il faut bien l'avouer, la maigreur de ces gens, leur apparente détresse, ne nous paraissent pas très différentes de celles des habitants des villages que nous traversons. Rien de plus misérable que les cahutes où ils vivent, entassés pêle-mêle (telle hutte en contient onze et telle autre treize). Pas un sourire, pas un salut, lorsque l'on passe. Ah ! que nous sommes loin des entrées triom-

phales dans la région de Nola !.. — Et j'aurais dû parler déjà, pour préparer la rencontre de ce convoi de prisonniers, de cette « opération » conjuguée dont nous parlait Morel, qui commençait la veille de notre départ de Bosoum — pour laquelle Morel envoyait cinq miliciens, chacun avec vingt-cinq cartouches, et ordre de ne tirer qu'en cas de besoin — ; lesquels devaient retrouver en un point nommé d'autres miliciens dirigés par trois administrateurs. Les quatre colonnes, en marchant l'une vers l'autre, ne pouvaient laisser échapper certains insoumis irréductibles qui, vivant aux confins de quatre subdivisions limitrophes, passaient de l'une dans l'autre chaque fois que l'administrateur de l'une les poursuivait — ceci depuis longtemps, et jusqu'à ce jour où le Gouverneur Lamblin avait décidé de mettre fin à cette résistance. Fallait-il voir dans le convoi de ce matin un résultat indirect des ordres donnés ?

19 décembre.

Nous partons comme toujours à l'aube. Hier soir, à travers les villages, un assez grand nombre de malades, affreusement maigres — maladie du sommeil ? Et seraient-ce alors des tsé-tsés, ces taons qui depuis deux jours couvrent nos tipoyes et n'attendent que notre inattention pour nous piquer ?

Le pays change d'aspect. Vastes prairies ; arbres plus clairsemés et plus grands. Un de nos porteurs nous signale un troupeau d'antilopes. A deux cents mètres de la route l'œil distingue, parmi les herbes, des taches blondes, une vingtaine... Outhman et un de nos porteurs s'emparent de la carabine et du Moser. Du haut d'un talus, je contemple la chasse. Au premier coup de feu, le troupeau prend la fuite ; toutes les antilopes que l'on voyait, et quantité d'autres que cachaient les trop hautes herbes. J'admire leurs bonds prodigieux. Puis brusquement toutes s'arrêtent, comme obéissant à un mot d'ordre. Mais elles sont déjà trop loin. Le temps manque pour les poursuivre.

Il fait chaud, mais l'air est si sec que nous marchons sans transpirer.

Enfin nous voici devant l'Ouham. Le pays n'a que bien peu changé ; qu'y a-t-il, ou qu'ai-je, qui fasse qu'il me paraît très beau. Une pente insensible mène au fleuve que borde une grande prairie. L'autre rive est un peu plus haute, et sur la gauche, non loin, des collines qu'on est tenté, dans un pays si plat, d'appeler des montagnes. L'Ouham est large comme la Marne ; comme la Seine peut-être... Il en est de ces dimensions comme de la hauteur des arbres... L'échelle est changée. Je gagne le bord du fleuve avec la prétention de pêcher ; mais les herbes du bord sont trop hautes et ma canne à pêche est trop courte ; c'est tout juste si mon poisson de métal peut atteindre l'eau. De très beaux rochers, en aval, rompent le courant. Le soleil se couche au-dessus de la prairie marécageuse qu'on vient d'incendier ; on voit partout des traces de gibier. L'Ouham, en amont des rapides, étend une grande nappe paisible... Décidément, il est aussi large que la Seine... au moins. Ses eaux sont limoneuses ; comme celles de toutes les rivières, depuis Bouar.

20 décembre.

Lever beaucoup trop tôt. Lecture à la lueur insuffisante du photophore en attendant l'aube. Il fait froid. On a l'onglée. Les porteurs avaient allumé de grands feux, qu'ils quittent à regret ; chacun emporte avec lui un tison qu'il tient devant lui, presque contre lui. Traversée de l'Ouham ; au-dessus du courant des eaux, un fleuve de vapeurs, au cours plus lent, se déroule et s'écoule en se déchirant ; le jour naissant faiblement les colore.

Quantité d'insignifiants petits villages — si l'on peut appeler ainsi des groupements de quelques cases très misérables dont les habitants, devant un maigre feu, ou sur le pas des portes, ne nous saluent pas, se détournent à peine pour nous regarder passer. Les huttes rappellent les

abris précaires de nos charbonniers dans les bois. Un peu moins, ce serait la tanière. Et cette absence d'accueil, à notre arrivée, de sourires et de saluts à notre passage ne semble point marquer de l'hostilité, mais la plus profonde apathie, l'engourdissement de la bêtise. Quand on s'approche d'eux, ils ne bougent guère plus que les animaux des Galapagos ; quand on tend à quelque enfant un sou neuf, il s'effare et ne comprend pas ce qu'on lui veut. L'idée qu'on puisse lui donner quelque chose ne saurait l'atteindre, et si quelque aîné, ou l'un de nos porteurs cherche à lui expliquer notre bon vouloir, il prend un air surpris, puis tend les deux mains jointes en écuelle.

Le village où nous campons ne le cède en rien à ceux que nous avons traversés, en misère, en saleté, en dénuement de toute sorte, en sordidité. A l'intérieur des cases, une indicible puanteur. Je doute si les enfants ont jamais été lavés. L'eau sert sans doute aux besoins de la cuisine, après quoi il n'en reste plus pour la propreté. Elle vient d'un maigre marigot, qui sort d'un marécage à plus de deux cents mètres du village, puis se perd dans une fondrière.

Et pourtant, depuis ce matin, sur la route, d'assez importantes cultures : mil (qui tend à remplacer le manioc), sésame, et surtout des céaras, de véritables vergers de céaras. Encore trop jeunes pour être exploités. Quelques champs de coton.

Les récoltes de mil et de sésame sont enfermées dans de grands paniers oblongs suspendus aux branches des arbres, à l'entour du village.

21 décembre.

Partis à 6 h. 1/2, nous arrivons à Bosangoa vers onze heures ; Nombreuses équipes de travailleurs sur la route, qu'ils achèvent et sur laquelle nos autos devaient être les premières à passer. Importantes cultures (surtout du mil) ; mais villages et peuple encore plus désolants que la veille. Parfois, un peu en retrait de la route, quelques huttes sommaires bâties sans soin aucun ; des branches feuillues

tiennent lieu de porte. Pas un salut, pas un sourire, à peine un regard quand on passe.

A Bosangoa, M. Martin, adjoint des services civils, qui remplace momentanément M. Marcilhacy, l'administrateur en tournée, nous accueille. Poste important ; avenues d'aloès. Quantité d'oiseaux, dont des compagnies de ce très bel échassier blanc, qu'on appelle « pique-bœuf » ; quelques phacochères [1] apprivoisés.

Après la sieste, chaleur accablante.

Bosangoa, 23 décembre.

Nuit très fraîche ; froide même vers le matin. Pas eu trop de deux couvertures et de deux sweaters, de deux pyjamas et d'un manteau, pour achever une nuit commencée sous un simple drap. Je m'étais couché sitôt après dîner, très fatigué par un fort rhume.

Marc cependant va rôder autour du camp, suivant son excellente habitude de chercher à voir ce qui ne se montre pas au grand jour. Il rentre tard et très ému par ce qu'il vient de surprendre : non loin de notre gîte d'étape, à l'abri du camp des gardes, un abondant troupeau d'enfants des deux sexes, de neuf à treize ans, parqués en pleine nuit froide auprès d'insuffisants feux d'herbes. Marc, qui veut interroger ces enfants, fait venir Adoum ; mais celui-ci ne comprend pas le baya. Un indigène se propose comme interprète, qui traduit en sango ce qu'Adoum retraduit en français : Les enfants auraient été emmenés de leurs villages, la corde au cou ; on les fait travailler depuis six jours sans salaire, et sans leur donner rien à manger. Leur village n'est pas si loin ; on compte sur les parents, les frères, les amis, pour apporter leur nourriture. Personne n'est venu ; tant pis.

La double transmission des questions et des réponses ne va pas sans quelque confusion ; mais le fait reste clair...

1. Sorte de gros sangliers.

Si clair que l'interprète bénévole, dès que Marc a le dos tourné, est appréhendé par un garde et jeté en prison... C'est ce qu'Adoum nous apprend à notre petit lever.

Et ce matin, lorsque Marc et moi cherchons à revoir les enfants, l'on nous dit qu'ils sont repartis dans leurs villages. Quant à l'interprète, après avoir passé la nuit en prison, il a été emmené par deux gardes, dès l'aube, pour travailler au loin, on ne peut ou ne veut nous dire sur quelle route.

Décidément il y a là quelque chose que l'on craint de nous laisser voir. Est-ce une partie de cache-cache qu'on nous propose ? Nous nous sentons aussitôt résolus à la jouer jusqu'au bout. Et d'abord il faut obtenir qu'on remette en liberté l'interprète ; il est inadmissible que, tout comme Semba N'Goto, il soit puni pour nous avoir parlé. Nous demandons son nom ; mais chacun se dérobe et prétend ne pas le savoir. Tout au plus consent-on à nous indiquer, à un ou deux kilomètres du poste, un groupe de cases où vit un indigène, qui connaîtrait l'homme en question. Sous un soleil de plomb nous nous rendons à ce petit village, où nous parvenons à apprendre, non point le nom de l'homme, mais ceux des deux plantons qui l'ont emmené ce matin. Et tandis que nous interrogeons, voici que s'amène, inquiet, soupçonneux, le premier garde, celui qui, hier soir, avait appréhendé l'interprète. Il tient à la main une feuille de papier ; c'est la liste de nos porteurs qu'il nous demande de signer, ce que nous aurions tout aussi bien pu faire plus tard ; grossier prétexte qu'il a trouvé pour nous rejoindre. Il veut savoir qui nous parle et ce qu'on nous dit. Mais nous coupons court à notre interrogatoire, craignant de compromettre d'autres gens ; et comme l'espion semble bien résolu à ne plus nous quitter, nous nous rendons avec lui chez M. Martin, à qui nous racontons toute l'histoire. Hélas ! lui aussi se dérobe ; il ne semble attacher aucune importance à notre récit. Pourtant, sur notre insistance, il se décide enfin à mener

un semblant d'enquête et, lorsque nous le retrouvons un peu plus tard, nous annonce que tout va bien et que nous nous inquiétions à tort. Ce n'est point pour ce que nous croyions, mais bien pour un vol de cabris qu'on a coffré l'interprète, récidiviste qui ne mérite pas notre attention. Il nous affirme d'autre part que les enfants qui nous apitoyaient à tort sont tous fort bien nourris. On les a renvoyés dans leurs foyers tout simplement parce qu'ils avaient achevé leur travail, un très léger travail de désherbage. Il y a eu là une conjoncture purement accidentelle ; rien de suspect. Etes-vous satisfaits ? — Pas encore.

23 décembre.

Notre persévérance aura-t-elle raison de cet embrouillement ? Nous le prenons de plus haut avec le garde « première classe », qui se trouble et, pressé de questions, se contredit, se coupe, finit par avouer que le voleur de cabris dont il parlait à Martin, n'est pas l'interprète, et qu'il a dit cela pour endormir Martin. L'interprète a été emprisonné sitôt après la conversation qu'il a eue avec Marc ; deux plantons l'ont emmené ce matin et, sur la route de Bosoum (celle que nous avions prise et où l'on pouvait être assuré que nous ne repasserions pas) l'ont remis entre les mains du garde Dono, chargé de le « faire travailler ». Le récit d'Adoum était donc exact.

Ceci m'encourage et l'assurance que je prends commence à en imposer aux indigènes. Quelques-uns se décident à parler. Nous avons envoyé chercher Dono, que nous interrogeons à part, malgré les protestations du « première classe ». On nous confirme que les enfants, ce matin, ont tous regagné leur village ainsi qu'un certain nombre de femmes racolées avec ces petits ; ils n'ont pas précisément pris la fuite, on la leur a fait prendre en hâte, car le « première classe » les faisait travailler en dépit de tous réglements. Le « première classe » ne leur donnait rien à manger. Une intelligente Soudanaise, (à qui nous allons rendre visite un

peu plus tard) la femme du sergent qui accompagne Marcilhasy dans sa tournée, en avait pris quelques-uns sous sa protection particulière, par pitié, les avait fait venir dans l'enclos avoisinant sa case, les avait réchauffés et nourris. Le « première classe » aurait également laissé jeûner les travailleurs prestataires qu'il était chargé de nourrir et, de même, depuis six jours, les porteurs recrutés pour le transport du mil qui doit servir à l'alimentation des cheminots de Pointe-Noire [1]. Ces porteurs n'avaient pour se nourrir que du je ne sais quoi, des herbes, des racines, ou que le produit de leurs vols [2].

Ces interrogatoires nous avaient menés jusqu'au soir. Nous devions partir le lendemain à la première heure et avions déjà pris congé de Martin. Mais nous ne pouvions le laisser ignorer tout ce qu'il aurait dû savoir et que nous venions d'apprendre. Prétextant une lettre à remettre à Marcilhasy, nous nous rendons au poste. Il est déjà neuf heures ; tout est éteint ; tant pis. Martin, déjà couché, se relève.

— Il y a ici quelqu'un qu'on cherche à mettre dedans, lui dis-je ; vous ou moi. Les renseignements que le garde vous a donnés sont en désaccord avec ceux que nous venons d'obtenir. Et comme il m'est désagréable de laisser derrière moi une affaire insuffisamment nettoyée, je décide

1. Ai-je noté le refus de la Compagnie des Chargeurs d'embarquer ce mil à Matadi pour Pointe-Noire, sous prétexte qu'il n'était pas dans de doubles sacs. Et pendant ce temps, les travailleurs crevaient de faim.

2. « Si vous commencez à vous inquiéter de ce que mangent vos boys, me disait B. au début de notre voyage, vous êtes fichus. C'est comme vos porteurs... Soyez tranquille ; ces gens-là ne se laisseront pas mourir de faim. Ils sauront bien trouver partout de quoi se tirer d'affaire ; vous n'avez pas à vous en occuper. »

Tel autre colon nous donnait « ce bon conseil » de jeter toujours les restes de nos repas, — « sans quoi le cuisinier prend l'habitude de faire des plats trop abondants, précisément en vue des restes. On réalise ainsi de sensibles économies, » nous disait-il. Et ainsi de suite. Les trois quarts des maladies dont souffrent les indigènes (épidémies mises à part) sont des maladies de carence.

de remettre notre départ de quelques heures ; c'est le temps qu'il faudra demain pour tirer tout cela au clair.

Et ce matin, nous faisons comparoir les deux plantons qui ont emmené l'interprète, introuvables hier soir. Mais j'avais *exigé* que le « première classe » nous les amenât. Du reste, pris de peur devant ma fermeté, le-dit garde avait fait revenir l'interprète lui-même. A présent l'affaire est très claire, très nette. En l'absence du sergent, emmené depuis dix jours par l'administrateur, le garde de première classe a abusé de ses pouvoirs, fait des recrutements arbitraires, contraires aux réglements, et gardé par devers lui la nourriture qu'il eût dû distribuer aux prestataires et aux porteurs. Au surplus, voici le sergent de retour ; c'est un islamisé du Soudan, qui parle fort passablement le français, et nous fait la meilleure impression. Nous le mettons au courant de l'affaire et lui confions le malheureux interprète, brimé pour nous avoir parlé, qu'il doit protéger contre le ressentiment du garde. Nous avons avisé de tout Martin, et de telle manière qu'il ne pût guère se dispenser d'intervenir. Il est inadmissible qu'il protège et favorise de tels abus, fût-ce simplement en fermant les yeux. S'il n'y eût eu là rien de répréhensible, le garde n'eût point pris de telles précautions pour le cacher.

Avant de quitter Bosangoa nous retournons au camp. Tout est rentré dans l'ordre : seuls des adultes sont là, groupés autour de feux non plus seulement d'herbes, mais de branches [1]. Ils sont du reste si craintifs, si terrorisés qu'ils feignent de ne comprendre point le sango, pour n'avoir

1. « Tout est rentré dans l'ordre » ; mais il reste inconcevable qu'un poste aussi important que Bosangoa n'ait pas cru devoir aménager un local où pouvoir mettre à l'abri les travailleurs réquisitionnés par l'administration. Ces indigènes sont habitués à coucher dans des cases ; particulièrement sujets aux maladies des voix respiratoires, ainsi que l'ont constaté tous les rapports médicaux, il est peu prudent de les exposér sans vêtements au froid souvent très vif des nuits de ce pays ; nous ne l'avons, hélas ! constaté que trop souvent dans la suite de notre voyage.

pas à nous répondre (un peu plus tard on constate qu'ils le parlent parfaitement). Ils n'osent pas prendre les cigarettes que je leur tends, ou du moins qu'après un quart d'heure d'approche et de lent apprivoisement. On ne peut imaginer bétail humain plus misérable.

Vers deux heures nous quittons Bosangoa, après une visite à l'école d'agriculture, fondée récemment par Lamblin, fort intelligemment dirigée, nous semble-t-il, par le jeune M.

Passé l'Ouham, à cinq cents mètres du poste ; le peuple semble moins endormi ; quelques-uns saluent, sourient presque ; les huttes des nombreux villages traversés ont de nouveau des murs ; les habitants sont plus propres. Quelques femmes assez belles, et quelques hommes admirablement proportionnés. Quand nous nous arrêtons, il est cinq heures. Le soleil, sans être précisément ardent, semble féroce. Puis, soudain, se colore et éteint ses feux. Grand beau village avant d'arriver au poste. Fort beau également, le village du poste, Yandakara, où nous nous arrêtons pour dîner, devant une immense esplanade. Près du gîte d'étape, à peine sorties du sol, de belles grandes dalles de granit gris.

24 décembre.

Repartis de Yandakara après souper. Beau clair de lune. Trop froid pour rester longtemps en tipoye, où pourtant j'arrive à m'assoupir. On parvient vers onze heures à un village dont je ne sais le nom ; d'où nous repartons au petit matin, par un froid terrible. Il ne devait pas faire plus de 6°. Route assez monotone ; quelques cultures.

Brusquement, un miracle : l'auto que nous avions cessé d'espérer. Elle n'est pas passée par Bossoum. Elle vient à notre rencontre, car Lamblin a fort bien pensé que, vu le retard, nous nous serions mis en route sans plus attendre. La lettre de Carnot, où nous l'avisions de la date de notre arrivée à Bosoum, au lieu de l'expédier directement à Bangui, Chambaud, on ne sait pourquoi, l'a dirigée sur

Mongoumba, où elle a dû attendre le passage du *Largeau* : d'où ce retard de quinze jours. En cas de maladie, d'appel à l'aide, cette maladresse eût pu être mortelle.

Un camion suit l'auto, chargé de trois caisses de sel pour Bossangoa. Ces caisses sont trop énormes pour être confiées à des porteurs ; nous décidons donc de garder les nôtres jusqu'au prochain gîte d'étape, où nous rejoindra le camion vide, au retour de Bosangoa.

Le gîte est à l'extrémité d'un petit village dont j'ignore le nom ; non loin coule une rivière, la Bobo, que va traverser notre route. Près du pont, elle fait un coude, forme un bassin profond, limpide, où des enfants se baignent, puis cache ses abondantes eaux sous l'enveloppement penché des grands arbres.

Grâce à l'auto, l'étape a été peu fatiguante. Renonçant à la sieste, nous regagnons la Bobo sitôt après le déjeuner. A peine distinct parmi les hautes herbes, un étroit sentier nous permet d'en remonter le cours. Les arbres ne s'arrêtent pas sur la rive. Ils se penchent, s'étalent au-dessus de l'eau, empiètent et, comme s'ils voulaient traverser, jettent vers l'autre bord des étais plongeants, un large réseau de racines aériennes, anastomose qui tend au ras de l'eau des passerelles. Puis un vaste espace en contrebas, sous les branches puissantes, largement étalées : l'ombre y est religieuse ; quantité de petits tumulus, régulièrement espacés, soulèvent le sol noir ; on dirait des tombes. Serait-ce un cimetière ? Non. C'est un essai de plantation de café — raté, comme presque tous les autres de la région.

L'auto va nous permettre de gagner Bouca ce soir même. Nous congédions les porteurs, après réglement, et repartons vers deux heures. Un de nos boys monte dans notre auto. Zézé, l'autre boy et le marmiton qui nous suit depuis Carnot, s'entassent fort inconfortablement au-dessus de l'accumulation des bagages, dans le camion. Deux autres marmitons, qui nous suivent depuis Bouar, voudraient ne point nous lâcher ; ils s'attachent à nous comme Dindiki

à son perchoir. Pas de place dans les autos ; n'importe ; ils iront à pied ; et en effet, nous les retrouverons le lendemain à Bouca, qu'ils atteignent après avoir marché toute la nuit — et ils avaient déjà marché presque tout le jour. Ils veulent nous suivre, (nous retrouver du moins) jusqu'à Archambault. Tant de fidélité m'émeut, encore qu'il y faille voir surtout de la détresse et ce besoin de s'accrocher à n'importe quoi de substantiel, que l'on retrouve chez tous les parasites. Ces deux marmitons, au demeurant, sont affreux, ne savent pas un mot de français et c'est à peine si, depuis Bouar je leur ai adressé deux fois la parole. Mais c'est déjà beaucoup qu'on ne soit pas méchant pour eux. J'avais donné à chacun un billet de cinq francs ; mais, à Bouca, le matin, devant leur désir persistant de gagner à pied Archambault, je redonne à chacun quelques pièces de cinquante centimes, sachant bien que, faute de menue monnaie, on peut crever de faim avec cinquante francs dans sa poche — car, dans aucun des villages que l'on traverse l'on ne trouve à « changer ». C'est là une des principales difficultés de ce voyage ; avertis, nous avons emporté de Brazzaville des sacs de sous, de pièces de cinquante centimes et de francs.

Dîner chez Danillon, chef de la subdivision de Bouca, avec le jeune directeur de l'école de Bosangoa, et un insupportable jeune commerçant, qui a lu Freud, prétentieux, pédant, ridicule.

25 décembre.

Batangafo, où nous arrivons pour déjeuner. La route, en auto, paraît paradoxalement plus longue. L'exigence est démesurée ; la monotonie plus sensible, car elle est moins dans le détail que dans l'ensemble ; la fuite trop rapide brouille les sensations, fait du gris.

Nous tenterons de gagner Archambault le même soir, pour tenir la promesse faite à Coppet d'arriver pour la Noël. Soit une étape de près de 400 kilomètres.

Vertigineuse fuite dans la nuit ; le paysage lentement

se dépouille et *s'ennoblit* ; réapparition des rôniers. Dans une clairière, une grande antilope-cheval, tout près de nous, qui ne fuit pas quand l'auto s'arrête ; très miracle de Saint Hubert. Grands échassiers. Enormes villages saras, aperçus dans la nuit. Les murs en treillis bordent la route.

Le camion ne suit plus. Il faut l'attendre.

Nous nous arrêtons près d'un feu, sur le bord de la route. Les Saras qui s'y chauffaient s'enfuient ; puis reviennent un à un et acceptent nos cigarettes. Une peau de cabri ne leur couvre que les fesses ; mais, coinçant leur sexe entre les jambes, ils trouvent le moyen de sauvegarder leur pudeur.

Arrivés à Archambault peu après minuit. Nous réveillons Coppet qui prépare un médianoche et causons avec lui jusqu'au matin.

CHAPITRE VII

FORT-ARCHAMBAULT, FORT-LAMY

Fin décembre.

Eblouis dès le matin par la splendeur, l'intensité de la lumière. De l'autre côté de l'Enfer. Fort-Archambault, marche de l'Islam, où, par delà la barbarie, on prend contact avec une autre civilisation, une autre culture. Culture bien rudimentaire encore sans doute, mais apportant déjà l'affinement, le sentiment de la noblesse et de la hiérarchie, une spiritualité sans but, et le goût de l'immatériel.

Dans les régions que nous avons traversées ce n'étaient que races piétinées, non tant viles peut-être qu'avilies, esclavagées, n'aspirant qu'au plus grossier bien-être ; tristes troupeaux humains sans bergers. Ici nous retrouvons enfin

de vraies demeures ; enfin des possessions individuelles ; enfin des spécialisations[1].

Fort-Archambault.

Ville indigène. Enceintes rectangulaires de claies de roseaux (seccos) formant enclos, où se groupent les huttes, où les Saras habitent par familles. Ces nattes sont juste assez hautes pour qu'un homme de taille moyenne ne puisse regarder par-dessus. En passant à cheval, on les domine et le regard plonge dans d'étranges intimités. Quintessence d'exotisme. Beauté des huttes au toit treillissé, liseré par une sorte de mosaïque de paille. On dirait un travail d'insectes. Dans ces enceintes, les quelques arbres, préservés des incendies annuels, deviennent très beaux. Le sol est une arène de sable blanc. Quantité de petits greniers suspendus, à l'abri des chèvres, donnent à ces minuscules cités particulières l'aspect d'un village de Lilliputiens, sur pilotis. Les plantes grimpantes, sortes d'hipomées ou cucurbitacées flexueuses à larges feuilles, ajoutent au sentiment d'étalement des heures, de lenteur, de paresse et d'engourdissement voluptueux. Une indéfinissable atmosphère de paix, d'oubli, de bonheur. Ces gens sont tous souriants ; oui, même les infirmes, les malades. (Je me souviens de cet enfant épileptique, dans le premier village de la subdivision de Bosoum ; il était tombé dans le feu, et tout un côté de son beau visage était hideusement brûlé ; l'autre côté du visage souriait, d'un sourire *angélique*.)

Je n'inscris plus les dates. Les jours coulent, ici, tous pareils. Nous nous levons dès l'aube, et je cours jus-

1. A les relire, ces indications me paraissent bien exagérées ; mais lorsque je les écrivais nous étions encore mal ressuyés d'une longue plongée dans les limbes. Et pourtant cette impression de la non-différenciation de l'individu, du troupeau, trouve confirmation et explication dans ces quelques mots d'une récente circulaire de l'Oubangui-Chari, défendant à l'indigène d'exploiter pour son profit particulier quelque culture que ce soit.

« Chaque *groupement* indigène est seul propriétaire des plantations et cultures qu'il a créées par le labeur *collectif* de ses membres. »

qu'au bord du Chari voir le lever du soleil. Il fait frais. Quantité d'oiseaux au bord du fleuve ; peu craintifs, car jamais chassés ni poursuivis ; aigles-pêcheurs, charognards, milans (?), étincelants guêpiers vert-émeraude, petites hirondelles à tête caroubier, et quantité de petits oiseaux gris et blancs semblables à ceux des bords du Congo. Sur l'autre rive, des troupeaux de grands échassiers. Je rentre pour le breakfast ; porridge, thé, fromage ou viande froide, ou œufs. Lecture. Visites. Déjeuner chez Marcel de Coppet. Sieste. Travail. Thé chez Coppet et révision de sa traduction du *Old Wives Tale* de Bennett. Promenade à cheval.

Curieux, chez ce peuple si sensible au rythme, la déformation caricaturale de nos sonneries militaires. Les notes y sont, mais le rythme en est changé au point de les rendre méconnaissables.

L'école de Fort-Archambault. Un maître indigène stupide, ignare et à peu près fou, fait répéter aux enfants : Il y a quatre points cardinaux : l'est, l'ahouest, le sud et le midi. [1]

Le sou vaut ici huit perles bleues. Un enfant achète une poignée de cacahouettes. On lui rend quatre perles.

1. Il est vraiment lamentable de voir, dans toute la colonie, des enfants si attentifs, si désireux de s'instruire, aidés si misérablement par de si insuffisants professeurs. Si encore on leur envoyait des livres et des tableaux scolaires appropriés ! Mais que sert d'apprendre aux enfants de ces régions équatoriales que « les poêles à combustion lente sont très dangereux », ainsi que j'entendais faire à Nola, ou que « Nos ancêtres les Gaulois vivaient dans des cavernes ».

Ces malheureux maîtres indigènes font souvent de leur mieux, mais, à Fort-Archambault tout au moins, ne serait-il pas décent d'envoyer un instituteur français, qui parlât correctement notre langue. La plupart des enfants de Fort-Archambault, fréquentant des colons, savent le français mieux que leur maître, et celui-ci n'est capable de leur enseigner que des fautes. Qu'on en juge : voici la lettre qu'il écrit au chef de la circonscription :

« Mon Commendant

J'ai vous prier tres humblement de rendre compte qu'une cheval tres superbement ici pour mon grand frère chef de village sadat qui

Les deux marmitons que nous avions laissés à Bouca, nous retrouvent ici, le soir du premier janvier.

Au contact de l'Islam, ce peuple s'exalte et se spiritualise. La religion chrétienne, dont ils ne prennent trop souvent que la peur de l'enfer et la superstition, en fait trop souvent des pleutres et des sournois [1].

Le chemin de fer Brazzaville-Océan est un effroyable consommateur de vies humaines. Voici Fort-Archambault tenu d'envoyer de nouveau mille Saras. Cette circonscription, l'une des plus vastes et des mieux peuplées de l'A. E. F., est particulièrement mise à contribution pour la main-d'œuvre indigène. Les premiers contingents envoyés par elle ont eu beaucoup à souffrir, tant durant le trajet, à cause du mauvais aménagement des bateaux qui les transportaient [2], que sur les chantiers mêmes, où les difficultés de

lui porter moi qui à vendu alors se communique si vous besien sara est je veux même partir chez vous pouvoir mon Commandant est cette cheval Rouge comm Ton cheval afin le hauteur dépasse ton cheval peut être. »

(Signature illisible).

1. Je me garde de généraliser, et ce que je dis ici n'est, en tout cas, vrai que pour certaines races.

2. Lorsque les travailleurs sont envoyés sur les chantiers de travaux publics éloignés, il est indispensable que des mesures soient prises pour assurer leur transport et leur ravitaillement dans de meilleures conditions.

Le gouverneur Lamblin a créé, à quelques kilomètres de Bangui, un camp de repos et de triage. Le troupeau des indigènes acheminé sur Brazzaville trouve là des locaux salubres et vastes, une eau potable abondante, (un puits a été spécialement creusé) et une nourriture régulièrement assurée.

Il est regrettable que cet exemple n'ait pas été suivi.

Tout le long de la route, et à Brazzaville même, on a recours à des installations de fortune.

De Bangui à Brazzaville (14 à 15 jours) les travailleurs voyagent sur des chalands découverts. Ceux-ci n'ont pas à proprement parler de « pont », les soutes qui contiennent les marchandises étant fermées au moyen de grands panneaux métalliques bombés.

Un grand nombre de ces travailleurs n'ont pour s'étendre d'autre

logement et surtout de ravitaillement ne semblent pas avoir été préalablement étudiées de manière satisfaisante. La mortalité a dépassé les prévisions les plus pessimistes. A combien de décès nouveaux la colonie devra-t-elle son bien-être futur [1] ? De toutes les obligations qui incombent à l'administrateur, celle du recrutement des « engagés volontaires » est assurément la plus pénible. Mais c'est ici que se manifeste la confiance que Marcel de Coppet a su inspirer à ce peuple noir, qui se sent aimé par lui. L'annonce des fêtes du 1er janvier avait provoqué une grande affluence. Or, c'est précisément le 31 décembre que les miliciens chargés du recrutement des travailleurs revinrent de leur tournée dans les villages de la Circonscription, avec 1500 hommes qui devaient passer la visite médicale, et sur lesquels le Docteur Muraz devait en retenir un millier. Ces hommes étaient cantonnés dans des locaux spéciaux aménagés dans le camp des gardes et étroitement surveillés par ceux-ci. Marcel de Coppet, conscient du regret de ces recrues de ne pouvoir se mêler à la fête, leva, pour deux jours, toutes les consignes, et permit à ces hommes de circuler librement : « J'ai confiance en vous,

place que ces panneaux incommodes, d'où il est arrivé que certains, durant leur sommeil, tombent dans le fleuve.

Il faut ajouter que, durant la marche du navire, les travailleurs doivent supporter une continuelle pluie d'étincelles que lance la cheminée du vapeur, et que durant la nuit, ils restent exposés sans feu aux brouillards du fleuve. Ils sont jour et nuit exposés à la pluie.

Il n'en faut pas plus pour expliquer les nombreux décès causés par la pneumonie.

La Cie des Transports Fluviaux, aidée par l'administration, ne pourrait-elle aménager quelques chalands couverts ?

Ce serait sans doute une moins grosse dépense que celle entraînée par le remplacement des uniformes des tirailleurs et des couvertures mises hors d'usage par la pluie de feu.

1. J'apprends (décembre 1926) qu'en Congo belge, l'administration vient d'arrêter momentanément la réfection de l'insuffisante ligne Matadi-Kinshassa, épouvantée par la mortalité qu'entraînaient les travaux.

leur dit-il, et compte que le troisième jour vous vous présenterez tous à l'appel. »

Malgré le mauvais renom que le grand nombre de décès a valu aux travaux de la voie ferrée (car les indigènes de Fort-Archambault n'ignorent rien du triste sort de leurs « frères »), il n'y eut pas une seule désertion [1].

Voici qui est admirable sans doute. Mais que va-t-il advenir de ces malheureux ? Les précautions pour assurer leur subsistance ont-elles vraiment été mieux prises ? Ou sinon, cet abus de leur confiance est moralement inadmissible. Et sans doute Coppet le pense également. Mais que peut un administrateur ? Il doit obéir à son chef. Il l'avertit pourtant : « Ce recrutement encore a été possible.. Je ne réponds plus du suivant. »

Fort-Archambault.

Visite aux deux principaux chefs : Bézo, et son cousin-germain Belangar, de race sara-madjingaye. Chacun d'eux a envoyé son fils aîné à l'école de Fort-Lamy. Ces enfants viennent de rentrer à Fort-Archambault. Chose étrange, ils font un échange ; et quand nous demandons à Bézo :

— A présent chacun de vous deux va reprendre son fils ?

— Non, répond-il ; c'est moi qui prendrai le sien ; lui, le mien.

— Pourquoi ?

Il nous explique alors que chacun des deux pères craint de montrer pour son propre fils trop d'indulgence et de faiblesse [2].

Admirables bords du Chari, en aval. Longue promenade

1. Ajoutons que l'impôt venait de rentrer, intégralement et sans aucune difficulté.

2. Chez les Sérèces (région de Thiès, dans le Sénégal) fortune et situation sont transmises, paraît-il, non de père en fils mais d'oncle à neveu ; c'est au fils de sa sœur que le chef transmet ses pouvoirs, doutant systématiquement de la fidélité de ses femmes et bien assuré que l'enfant de sa sœur est de même sang que lui, même en cas de cocuage.

seul (très imprudent, dit Coppet). Iles ; longues étendues sableuses ; variétés d'oiseaux inconnus.

Ravissement à relire *Cinna*, dont je réapprends le début.

Quelle prodigieuse précipitation de notre littérature vers l'artificiel ! Je voudrais voir les lecteurs du *Progrès Civique* et M. Clément Vautel devant le monologue d'Emilie qui ouvre la pièce.

Impatients désirs d'une illustre vengeance
Dont la mort de mon père a formé la naissance,
Enfants impétueux de mon ressentiment,
Que ma douleur séduite embrasse aveuglément...

L'abstraction, la préciosité, la soufflure, l'anti-réalisme (pour ne point dire : le factice) ne sauraient être poussés plus loin. Et je ne connais pas de vers plus admirables. C'est le triomphe de l'art sur le naturel. Le plus abstrus sonnet de Mallarmé n'est pas plus difficile à comprendre que, pour le spectateur non prévenu, non apprivoisé par avance, l'enchevêtrement de cet amphigouri sublime.

Sitôt après je relis *Iphigénie*. Ce qu'il fallait que fût Corneille pour que l'on pût parler du « réalisme » de Racine !

Archambault, 10 janvier.

Marcel de Coppet, nommé Gouverneur intérimaire du Tchad, doit gagner Fort-Lamy dans cinq jours. Nous l'accompagnerons. Il fait très chaud depuis trois jours. Trop chaud. Un peu de fièvre vers le soir. Nuits assez mauvaises. Gêné par les chauves-souris qui pénètrent dans ma chambre malgré les nattes que je mets devant ma fenêtre, les journaux au-dessus des portes.

Sitôt après avoir achevé la relecture *d'Iphigénie*, je l'ai reprise. Je l'achève aujourd'hui, et voudrais la reprendre encore, dans un émerveillement grandissant. Il me paraît aujourd'hui que cette pièce est aussi parfaite qu'aucune autre et ne le cède en rien à ses sœurs ; mais sans doute n'en est-il point qu'il soit plus difficile de bien jouer. Aucun rôle n'en peut être laissé dans l'ombre et ne sup-

porte d'être sacrifié. L'on pourrait même dire qu'il n'y a pas un premier rôle, et que tour à tour c'est Iphigénie, Agamemnon, Clytemnestre, Achille et Eriphile que l'on souhaite de voir le mieux interprété.

Caractère d'Agamemnon, admirablement vu par Racine. La réponse honteuse à Arcas, lorsque celui-ci craint qu'Achille ne proteste de voir Agamemnon abuser ainsi de son nom, et, somme toute, faire un faux :

... *Achille était absent.*

Et, jusque dans le détail, cette irrésolution, ces retours :

VA, *dis-je, sauve-la de ma propre faiblesse.*
Mais surtout NE VA POINT ... *etc.*

Et cette lâcheté.

... *D'une mère en fureur épargne-moi les cris.*

17 janvier.

Descente (j'allais dire : remontée) du Chari — cet étrange fleuve qui tourne le dos à la mer. Un peuple est assemblé sur la rive quand nous quittons Archambault.

Le « d'Uzès » flanqué de quatre baleinières. J'occupe, avec Marc, celles de tribord. Nous embarquons vers trois heures, par une température torride.

5 heures.

De grandes bandes d'un sable d'or, brûlante pureté, rapiécées de loin en loin par des étendues de prairies — pacages pour hippopotames et buffles.

18 janvier.

Le « d'Uzès » s'arrête non loin d'un extraordinaire soulèvement de grands boulders granitiques. C'est là qu'a succombé la mission Bretonnet. Bien que le soleil soit près de se coucher, je ne puis résister au désir de m'approcher de ces étranges roches (que d'abord je croyais de grès). J'entraîne mes compagnons dans une marche précipi-

tée, traversant un terrain sablonneux très fatiguant, puis des marécages. Je gravis une des hauteurs — mais mes compagnons m'attendent, et déjà la nuit tombe.

19 janvier

Paysage « pour lions ». Petits palmiers doums ; brousse incendiée. Férocité admirable.

Chasse à l'antilope. Coppet en tue trois énormes.

Les belles zébrures des crocodiles.

Je n'ai le temps ni le désir de rien noter. Complètement absorbé par la contemplation.

20 janvier

Le paysage, sans changer précisément d'aspect, s'élargit. Il tend vers une perfection désertique et se dépouille lentement. Pourtant beaucoup d'arbres encore, et qui ne sont pas des palmiers ; parfois ils s'approchent de la rive, lorsque le sol plus haut les met à l'abri de l'inondation périodique. Ce sont des arbres que je ne connais pas ; semblables à de grands mimosas, à des térébinthes.

Puis apparaissent les petits palmiers doums, au port de dracenas, et pendant quelques kilomètres il n'y en aura plus que pour eux.

Mais la faune, plus que la flore encore, fait l'intérêt constant du paysage. Par instants les bancs de sable sont tout fleuris d'échassiers, de sarcelles, de canards, d'un tas d'oiseaux si charmants, si divers que l'œil ne peut quitter les rives, où parfois un grand caïman, à notre passage, se réveille à demi pour se laisser choir dans l'azur.

Puis les rives s'écartent ; c'est l'envahissement de l'azur. Paysage spirituel. L'eau du fleuve s'étend comme une lame.

Je vais devoir jeter la boîte de coléoptères récoltés pour le muséum. J'avais cru bon de les faire sécher au soleil ; ils sont devenus si fragiles qu'il n'en plus un seul qui ait gardé ses membres et ses antennes au complet.

Fréquents enlisements ; l'équipage descend, ayant de l'eau jusqu'à mi-corps, et pousse le navire comme il pousserait une auto. La délivrance occupe parfois plus d'une heure. Mais dans un paysage si vaste et si lent, on ne souhaite pas d'aller vite.

Un énorme crocodile, très près du navire. Deux balles. Il cabriole dans le fleuve. Nous stoppons. Puis retournons en baleinière sur les lieux. Impossible de le retrouver. Les animaux que l'on tue ainsi plongent aussitôt, et ne reparaissent à la surface que quelques heures plus tard.

Au crépuscule et déjà presque à la nuit nous voyons voler, au-dessus de la rive de sable, de nouveau cet étrange oiseau dont je parlais déjà (avant Bouca). Un coup de fusil de Coppet l'abbat. Il tombe dans le fleuve, où Adoum va le repêcher. Deux énormes pennes non garnies et n'ayant que la tige centrale, partent de l'aileron, presque perpendiculairement au reste des plumes. A peu près deux fois de la longueur totale de l'oiseau, elles écartent de lui, paradoxalement, deux disques assez larges, à l'extrémité de ces tiges, que l'oiseau, semble-t-il, peut mouvoir et dresser à demi, indépendamment du mouvement des ailes. Coppet, qui me donne l'oiseau pour le muséum, l'appelle « l'oiseau aéroplane » et affirme que certains naturalistes en offrent six mille francs ; non qu'il soit extrêmement rare ; mais il ne se montre qu'à la tombée de la nuit et son vol fantasque le protège.

Boïngar.

Petit village, quantité de métiers à tisser, occupés le plus souvent par des enfants. Marc cinématographie un de ceux-ci, tout jeune encore, d'une habileté prodigieuse. La bande qu'il tisse n'à que quelques centimètres de large et semble une bande pour pansements. Pour constituer une pièce d'étoffe, ces bandes sont reliées l'une à l'autre dans le sens de la largeur (Il y en a jusqu'à 48, à hauteur de ceinture,

pour un pantalon). Le métier est on ne peut plus simple : deux pédales croisent les fils de la trame ; un peigne suspendu en travers de la bande retombe sur la chaîne après chaque passage de navette. Les fils de la trame sont tendus au loin par un petit panier plat posé à terre et qu'alourdit ce qu'il faut de cailloux pour le coller au sol. L'enfant, à mesure qu'il travaille et que s'allonge la bande de « gabak » enroule celle-ci entres ses jambes et tire à lui le panier. Il chantonne en travaillant et son chant rythme l'élan de la navette.

Plus loin, dans un enclos de seccos, sept établis sont rangés côte à côte. Sans doute l'administration exige-t-elle du village une certaine quantité de gabak. Ce travail est confié souvent à des captifs, nous dit-on, le travail « noble » étant celui des cultures et de l'élevage.

Beauté de ce tissage où même la matière première est indigène et que rien ne vient adultérer. On suit la fabrication depuis le début. Aucune intervention extérieure. On parle de réformer cela. Pourquoi ? Un peu de snobisme aidant, ce « home spun » ferait prime sur le marché.

Un aigle-pêcheur, au milieu du fleuve, captif de sa proie trop énorme, se débat et rame des ailes, anxieusement, vers le rivage.

(A suivre) ANDRÉ GIDE

LE TEMPS RETROUVÉ[1]

Je songeais que je n'avais revu depuis bien longtemps aucune des personnes dont il a été question dans cet ouvrage. En 1914, pendant les deux mois que j'avais passés à Paris, j'avais aperçu M. de Charlus et vu Bloch et Saint-Loup, ce dernier seulement deux fois. La seconde fois était certainement celle où il s'était le plus montré lui-même ; il avait effacé toutes les impressions peu agréables de manque de sincérité qu'il m'avait produites pendant le séjour à Tansonville que je viens de rapporter et j'avais reconnu en lui toutes les belles qualités d'autrefois. La première fois que je l'avais vu après la déclaration de guerre, c'est-à-dire au début de la semaine qui suivit, tandis que Bloch faisait montre des sentiments les plus chauvins, Saint-Loup n'avait pas assez d'ironie pour lui-même qui ne reprenait pas de service et j'avais été presque choqué de la violence de son ton. Saint-Loup revenait de Balbec. « Non, s'écria-t-il avec force et gaîté, tous ceux qui ne se battent pas, quelque raison qu'ils donnent, c'est qu'ils n'ont pas envie d'être tués, c'est par *peur*. » Et avec le même geste d'affirmation plus énergique encore que celui avec lequel il avait souligné la peur des autres, il ajouta : « Et moi, si je ne reprends pas de service, c'est tout bonnement par *peur, na*. » J'avais déjà remarqué chez différentes personnes que l'affectation des sentiments louables n'est pas la seule couverture des mauvais, mais qu'une plus nouvelle est l'exhibition de ces mauvais, de sorte qu'on n'ait pas l'air au moins de s'en cacher. De plus, chez Saint-Loup cette tendance était fortifiée par son habitude quand il avait commis

1. Voir les numéros de la *Nouvelle Revue Française* des 1er janvier et 1er février 1927.

une indiscrétion, fait une gaffe, et qu'on aurait pu les lui reprocher, de les proclamer en disant que c'était exprès. Habitude qui, je crois bien, devait lui venir de quelque professeur à l'École de Guerre dans l'intimité de qui il avait vécu, et pour qui il professait une grande admiration. Je n'eus donc aucun embarras pour interpréter cette boutade comme la ratification verbale d'un sentiment que Saint-Loup aimait mieux proclamer, puisqu'il avait dicté sa conduite et son abstention dans la guerre qui commençait. « Est-ce que tu as entendu dire, demanda-t-il en me quittant, que ma tante Oriane divorcerait ? Personnellement je n'en sais absolument rien. On dit cela de temps en temps et je l'ai entendu annoncer si souvent que j'attendrai que ce soit fait pour le croire. J'ajoute que ce serait très compréhensible ; mon oncle est un homme charmant, non seulement dans le monde, mais pour ses amis, pour ses parents. Même d'une façon il a beaucoup plus de cœur que ma tante qui est une sainte, mais qui le lui fait terriblement sentir. Seulement c'est un mari terrible, qui n'a jamais cessé de tromper sa femme, de l'insulter, de la brutaliser, de la priver d'argent. Ce serait si naturel qu'elle le quitte que c'est une raison pour que ce soit vrai, mais aussi pour que cela ne le soit pas parce que c'en est une pour qu'on en ait l'idée et qu'on le dise. Et puis du moment qu'elle l'a supporté si longtemps... Maintenant je sais bien qu'il y a tant de choses qu'on annonce à tort, qu'on dément, et puis qui plus tard deviennent vraies. » Cela me fit penser à lui demander s'il avait jamais été question avant son mariage avec Gilberte qu'il épousât Mlle de Guermantes. Il sursauta et m'assura que non, que ce n'était qu'un de ces bruits du monde, qui naissent de temps à autre on ne sait pourquoi, s'évanouissent de même et dont la fausseté ne rend pas ceux qui ont cru en eux plus prudents dès que naît un bruit nouveau de fiançailles, de divorce, ou un

bruit politique pour y ajouter foi et le colporter. Quarante-huit heures n'étaient pas passées que certains faits, que j'appris, me prouvèrent que je m'étais absolument trompé dans l'interprétation des paroles de Robert : « Tous ceux qui ne sont pas au front, c'est qu'ils ont peur ». Saint-Loup avait dit cela pour briller dans la conversation, pour faire de l'originalité psychologique, tant qu'il n'était pas sûr que son engagement serait accepté. Mais il faisait pendant ce temps-là des pieds et des mains pour qu'il le fût, étant en cela moins original, au sens qu'il croyait qu'il fallait donner à ce mot, mais plus profondément français de Saint-André-des-Champs, plus en conformité avec tout ce qu'il y avait à ce moment-là de meilleur chez les Français de Saint-André-des-Champs, seigneurs, bourgeois et serfs respectueux des seigneurs ou révoltés contre les seigneurs, deux divisions également françaises de la même famille, sous-embranchement Françoise et sous-embranchement Santois, d'où deux flèches se dirigeaient à nouveau dans une même direction qui était la frontière. Bloch avait été enchanté d'entendre l'aveu de la lâcheté d'un nationaliste (qui l'était d'ailleurs si peu) et comme Saint-Loup avait demandé si lui-même devait partir, avait pris une figure de grand prêtre pour répondre : « myope ». Mais Bloch avait complètement changé d'avis sur la guerre quelques jours après où il vint me voir affolé. Quoique « myope », il avait été reconnu bon pour le service. Je le ramenais chez lui quand nous rencontrâmes Saint-Loup qui avait rendez-vous, pour être présenté au Ministère de la Guerre à un colonel, avec un ancien officier. « M. de Cambremer, me dit-il. Ah ! c'est vrai, mais c'est d'une ancienne connaissance que je te parle. Tu connais aussi bien que moi Cancan. » Je lui répondis que je le connaissais en effet et sa femme aussi, que je ne les appréciais qu'à demi. Mais j'étais tellement habitué depuis que je les avais vus pour la

première fois à considérer la femme comme une personne malgré tout remarquable, connaissant à fond Schopenhauer et ayant accès en somme dans un milieu intellectuel qui était fermé à son grossier époux, que je fus d'abord étonné d'entendre Saint-Loup répondre : « Sa femme est idiote, je te l'abandonne. Mais lui est un excellent homme qui était doué et qui est resté fort agréable. » Par l' « idiotie » de la femme, Saint-Loup entendait sans doute le désir éperdu de celle-ci de fréquenter le grand monde, ce que le grand monde juge le plus sévèrement. Par les qualités du mari, sans doute quelque chose de celles que lui reconnaissait sa nièce, quand elle le trouvait le mieux de la famille. Lui du moins ne se souciait pas de duchesses, mais à vrai dire c'est là une « intelligence » qui diffère autant de celle qui caractérise les penseurs, que « l'intelligence » reconnue par le public à tel homme riche « d'avoir su faire sa fortune ». Mais les paroles de Saint-Loup ne me déplaisaient pas en ce qu'elles rappelaient que la prétention avoisine la bêtise et que la simplicité a un goût un peu caché mais agréable. Je n'avais pas eu, il est vrai, l'occasion de savourer celle de M. de Cambremer. Mais c'est justement ce qui fait qu'un être est tant d'êtres différents selon les personnes qui le jugent, en dehors même des différences de jugement. De Cambremer, je n'avais connu que l'écorce. Et sa saveur, qui m'était attestée par d'autres, m'était inconnue. Bloch nous quitta devant sa porte, débordant d'amertume contre Saint-Loup, lui disant qu'eux autres « beaux fils » galonnés, paradant dans les États-Majors ne risquaient rien, et que lui, simple soldat de 2e classe n'avait pas envie de se faire « trouer la peau » pour Guillaume. « Il paraît qu'il est gravement malade, l'Empereur Guillaume », répondit Saint-Loup. Bloch qui, comme tous les gens qui tiennent de près à la Bourse, accueillait avec une facilité particulière les nouvelles sensationnelles, ajouta : « On dit même beaucoup qu'il

est mort ». A la Bourse tout souverain malade, que ce soit Édouard VII ou Guillaume II, est mort, toute ville sur le point d'être assiégée est prise. « On ne le cache, ajouta Bloch, que pour ne pas déprimer l'opinion chez les Boches. Mais il est mort dans la nuit d'hier. Mon père le tient d'une source de tout premier ordre ». Les sources de tout premier ordre étaient les seules dont tînt compte M. Bloch le père, alors que, par la chance qu'il avait, grâce à de « hautes relations », d'être en communication avec elles, il en recevait la nouvelle encore secrète que l'Extérieure allait monter ou la de Beers fléchir. D'ailleurs, si à ce moment précis se produisait une hausse sur la de Beers, ou des « offres » sur l'Extérieure, si le marché de la première était « ferme » et « actif », celui de la seconde « hésitant », « faible », et qu'on s'y tînt « sur la réserve », la source de premier ordre n'en restait pas moins une source de premier ordre. Aussi Bloch nous annonça-t-il la mort du Kaiser d'un air mystérieux et important, mais aussi rageur. Il était surtout particulièrement exaspéré d'entendre Robert dire l'Empereur Guillaume. Je crois que sous le couperet de la guillotine Saint-Loup et M. de Guermantes n'auraient pas pu dire autrement. Deux hommes du monde restant seuls vivants dans une île déserte où ils n'auraient à faire preuve de bonnes façons pour personne, se reconnaîtraient à ces traces d'éducation, comme deux latinistes citeraient correctement du Virgile. Saint-Loup n'eût jamais pu, même torturé par les Allemands, dire autrement que l'Empereur Guillaume. Et ce savoir vivre est malgré tout l'indice de grandes entraves pour l'esprit. Celui qui ne sait pas les rejeter reste un homme du monde. Cette élégante médiocrité est d'ailleurs délicieuse — surtout avec tout ce que s'y allie de générosité cachée et d'héroïsme inexprimé — à côté de la vulgarité de Bloch, à la fois pleutre et fanfaron qui criait à Saint-Loup : « Tu ne pourrais pas dire Guillaume

tout court. C'est ça, tu as la frousse, déjà ici tu te mets à plat ventre devant lui ! Ah ! ça nous fera de beaux soldats à la frontière, ils lècheront les bottes des Boches. Vous êtes des galonnés qui savez parader dans un carrousel. Un point, c'est tout ». « Ce pauvre Bloch veut absolument que je ne fasse que parader, me dit Saint-Loup en souriant, quand nous eûmes quitté notre camarade ». Et je sentais bien que parader n'était pas du tout ce que désirait Robert, bien que je ne me rendisse pas compte alors de ses intentions aussi exactement que je le fis plus tard quand, la cavalerie restant inactive, il obtint de servir comme officier d'infanterie, puis de chasseur à pieds, et enfin quand vint la suite qu'on lira plus loin. Mais du patriotisme de Robert, Bloch ne se rendit pas compte, simplement parce que Robert ne l'exprimait nullement. Si Bloch nous avait fait des professions de foi méchamment antimilitaristes une fois qu'il avait été reconnu « bon », il avait eu préalablement les déclarations les plus chauvines quand il se croyait réformé pour myopie. Mais ces déclarations, Saint-Loup eût été incapable de les faire ; d'abord par une espèce de délicatesse morale qui empêche d'exprimer les sentiments trop profonds et qu'on trouve tout naturels. Ma mère autrefois non seulement n'eût pas hésité une seconde à mourir pour ma grand'mère, mais aurait horriblement souffert si on l'avait empêchée de le faire. Néanmoins, il m'est impossible d'imaginer rétrospectivement dans sa bouche une phrase telle que : « Je donnerais ma vie pour ma mère. » Aussi tacite était dans son amour de la France, Robert qu'en ce moment je trouvais beaucoup plus Saint-Loup (autant que je pouvais me représenter son père) que Guermantes. Il eût été préservé aussi d'exprimer ces sentiments-là par la qualité en quelque sorte morale de son intelligence. Il y a chez les travailleurs intelligents et vraiment sérieux une certaine aversion pour ceux qui met-

tent en littérature ce qu'ils font, le font valoir. Nous n'avions été ensemble ni au lycée, ni à la Sorbonne, mais nous avions séparément suivi certains cours des mêmes maîtres, et je me rappelle le sourire de Saint-Loup en parlant de ceux qui, tout en faisant un cours remarquable, veulent se faire passer pour des hommes de génie, en donnant un nom ambitieux à leurs théories. Pour peu que nous en parlions, Robert riait de bon cœur. Naturellement notre prédilection n'allait pas d'instinct aux Cottard ou aux Brichot, mais enfin nous avions une certaine considération pour les gens qui savaient à fond le grec ou la médecine et ne se croyaient pas autorisés pour cela à faire les charlatans. De même que toutes les actions de maman reposaient jadis sur le sentiment qu'elle eût donné sa vie pour sa mère, comme elle ne s'était jamais formulé ce sentiment à elle-même en tous cas elle eût trouvé non pas seulement inutile et ridicule, mais choquant et honteux de l'exprimer aux autres ; de même il m'était impossible d'imaginer Saint-Loup (me parlant de son équipement, des courses qu'il avait à faire, de nos chances de victoire, du peu de valeur de l'armée russe, de ce que ferait l'Angleterre) — prononçant une des phrases les plus éloquentes que peut dire le Ministre le plus sympathique aux députés debout et enthousiastes. Je ne peux cependant pas dire que dans ce côté négatif qui l'empêchait d'exprimer les beaux sentiments qu'il ressentait, il n'y avait pas un effet de l' « esprit des Guermantes », comme on en a vu tant d'exemples chez Swann. Car si je le trouvais Saint-Loup surtout, il restait Guermantes aussi et par là, parmi les nombreux mobiles qui excitaient son courage, il y en avait qui n'étaient pas les mêmes que ceux de ses amis de Doncières, ces jeunes gens épris de leur métier avec qui j'avais dîné chaque soir et dont tant se firent tuer à la bataille de la Marne ou ailleurs en entraînant leurs hommes. Les jeunes

socialistes qu'il pouvait y avoir à Doncières quand j'y étais, mais que je ne connaissais pas parce qu'ils ne fréquentaient pas le milieu de Saint-Loup, purent se rendre compte que les officiers de ce milieu n'étaient nullement des « aristos » dans l'acception hautainement fière et bassement jouisseuse que le « populo », les officiers sortis du rang, les francs-maçons donnaient à ce surnom. Et pareillement d'ailleurs, ce même patriotisme, les officiers nobles le rencontrèrent pleinement chez les socialistes que je les avais entendus accuser, pendant que j'étais à Doncières, en pleine affaire Dreyfus, d'être des sans-patrie. Le patriotisme des militaires aussi sincère, aussi profond, avait pris une forme définie qu'ils croyaient intangible et sur laquelle ils s'indignaient de voir jeter « l'opprobre », tandis que les patriotes en quelque sorte inconscients, indépendants, sans religion patriotique définie, qu'étaient les radicaux socialistes, n'avaient pas su comprendre quelle réalité profonde vivait dans ce qu'ils croyaient de vaines et haineuses formules. Sans doute Saint-Loup comme eux s'était habitué à développer en lui, comme la partie la plus vraie de lui-même, la recherche et la conception des meilleures manœuvres en vue des plus grands succès stratégiques et tactiques de sorte que pour lui comme pour eux la vie de son corps était quelque chose de relativement peu important qui pouvait être facilement sacrifié à cette partie intérieure, véritable noyau vital chez eux autour duquel l'existence personnelle n'avait de valeur que comme un épiderme protecteur. Je parlai à Saint-Loup de son ami le directeur du grand hôtel de Balbec qui, paraît-il, avait prétendu qu'il y avait eu au début de la guerre dans certains régiments français des défections qu'il appelait des « défectuosités » et avait accusé de l'avoir provoqué ce qu'il appelait le « militariste prussien » disant d'ailleurs en riant à propos de son frère : « Il est dans

les tranchées, ils sont à 30 mètres des Boches ! » jusqu'à ce qu'ayant appris qu'il l'était lui-même on l'eut mis dans un camp de concentration. « A propos de Balbec, te rappelles-tu l'ancien liftier de l'hôtel » me dit en me quittant Saint-Loup sur le ton de quelqu'un qui n'avait pas trop l'air de savoir qui c'était et qui comptait sur moi pour l'éclairer. « Il s'engage et m'a écrit pour le faire rentrer dans l'aviation ». Sans doute le liftier était-il las de monter dans la cage captive de l'ascenseur, et les hauteurs de l'escalier du Grand Hôtel ne lui suffisaient plus. Il allait « prendre ses galons » autrement que comme concierge, car notre destin n'est pas toujours ce que nous avions cru. « Je vais sûrement appuyer sa demande, me dit Saint-Loup. Je le disais encore à Gilberte ce matin, jamais nous n'aurons assez d'avions. C'est avec cela qu'on verra ce que prépare l'adversaire. C'est cela qui lui enlèvera le bénéfice le plus grand d'une attaque, celui de la surprise, l'armée la meilleure sera peut-être celle qui aura les meilleurs yeux. Et bien et la pauvre Françoise a-t-elle réussi à faire réformer son neveu ? » Mais Françoise qui avait fait depuis longtemps tous ses efforts pour que son neveu fût réformé et qui, quand on lui avait proposé une recommandation, par la voie des Guermantes, pour le Général de Saint-Joseph, avait répondu d'un ton désespéré : « Oh ! non, ça ne servirait à rien, il n'y a rien à faire avec ce vieux bonhomme-là, c'est tout ce qu'il y a de pis, il est patriotique », Françoise, dès qu'il avait été question de la guerre et quelque douleur qu'elle en éprouvât, trouvait qu'on ne devait pas abandonner les « pauvres Russes », puisqu'on était « alliancé ». Le maître d'hôtel, persuadé d'ailleurs que la guerre ne durerait que dix jours et se terminerait par la victoire éclatante de la France, n'aurait pas osé, par peur d'être démenti par les événements, et n'aurait même pas eu assez d'imagination pour prédire une guerre longue et indécise. Mais cette victoire

complète et immédiate, il tâchait au moins d'en extraire d'avance tout ce qui pouvait faire souffrir Françoise. « Ça pourrait bien faire du vilain, parce qu'il paraît qu'il y en a beaucoup qui ne veulent pas marcher, des gars de seize ans qui pleurent. » Il tâchait aussi pour la « vexer » de lui dire des choses désagréables, c'est ce qu'il appelait « lui jeter un pépin, lui lancer une apostrophe, lui envoyer un calembour ». « De seize ans, Vierge Marie », disait Françoise, et un instant méfiante : « On disait pourtant qu'on ne les prenait qu'après vingt ans, c'est encore des enfants. — Naturellement les journaux ont ordre de ne pas dire cela. Du reste c'est toute la jeunesse qui sera en avant, il n'en reviendra pas lourd. D'un côté ça fera du bon, une bonne saignée, là, c'est utile de temps en temps, ça fera marcher le commerce. Ah ! dame, s'il y a des gosses trop tendres qui ont une hésitation, on les fusille immédiatement, douze balles dans la peau, vlan. D'un côté, il faut ça. Et puis les officiers qu'est-ce que ça peut leur faire, ils touchent leurs pesetas, c'est tout ce qu'ils demandent ». Françoise pâlissait tellement pendant chacune de ces conversations qu'on craignait que le maître d'hôtel ne la fît mourir d'une maladie de cœur. Elle ne perdait pas ses défauts pour cela. Quand une jeune fille venait me voir, si mal aux jambes qu'eût la vieille servante, m'arrivait-il de sortir un instant de ma chambre, je la voyais au haut d'une échelle, dans la penderie, en train, disait-elle, de chercher quelque paletot à moi pour voir si les mites ne s'y mettaient pas, en réalité pour nous écouter. Elle gardait malgré toutes mes critiques sa manière insidieuse de poser des questions d'une façon indirecte pour laquelle elle avait utilisé depuis quelque temps un certain « parce que sans doute ». N'osant pas me dire : « Est-ce que cette dame a un hôtel ? » elle me disait, les yeux timidement levés comme ceux d'un bon chien, « parce que sans doute cette dame a un hôtel parti-

culier... », évitant l'interrogation flagrante moins pour être polie que pour ne pas sembler curieuse. Enfin, comme les domestiques que nous aimons le plus — surtout s'ils ne nous rendent presque plus les services et les égards de leur emploi — restent hélas des domestiques et marquent plus nettement les limites (que nous voudrions effacer) de leur caste au fur et à mesure qu'ils croient le plus pénétrer la nôtre, Françoise avait souvent à mon endroit (pour me piquer, eût dit le maître d'hôtel) de ces propos étranges qu'une personne du monde n'aurait pas : avec une joie aussi dissimulée mais aussi profonde que si c'eût été une maladie grave, si j'avais chaud et que la sueur — je n'y prenais pas garde — perlât à mon front : « mais vous êtes en nage, me disait-elle », étonnée comme devant un phénomène étrange, souriant un peu avec le mépris que cause quelque chose d'indécent (vous sortez, mais vous avez oublié de mettre votre cravate), prenant pourtant la voix préoccupée qui est chargée d'inquiéter quelqu'un sur son état. On aurait dit que moi seul dans l'univers avais jamais été en nage. Car dans son humilité, dans sa tendre admiration pour des êtres qui lui étaient infiniment inférieurs, elle adoptait leur vilain tour de langage. Sa fille s'étant plaint d'elle à moi et m'ayant dit (je ne sais de qui elle l'avait appris) : « Elle a toujours quelque chose à dire, que je ferme mal les portes, et patatipatali et patatapatala », Françoise crut sans doute que son incomplète éducation seule l'avait jusqu'ici privé de ce bel usage. Et sur ses lèvres où j'avais vu fleurir jadis le français le plus pur, j'entendis plusieurs fois par jour : « Et patati patali et patata patala. » Il est du reste curieux combien non seulement les expressions mais les pensées varient peu chez une même personne. Le maître d'hôtel ayant pris l'habitude de déclarer que M. Poincaré était mal intentionné, pas pour l'argent, mais parce qu'il avait voulu absolument la guerre, il redisait cela, sept

à huit fois par jour devant le même auditoire habituel et toujours aussi intéressé. Pas un mot n'était modifié, pas un geste, une intonation. Bien que cela ne durât que deux minutes, c'était invariable comme une représentation. Ses fautes de français corrompaient le langage de Françoise tout autant que les fautes de sa fille.

Elle ne dormait plus, ne mangeait plus, se faisait lire les communiqués auxquels elle ne comprenait rien, par le maître d'hôtel qui n'y comprenait guère davantage, et chez qui le désir de tourmenter Françoise était souvent dominé par une allégresse patriotique ; il disait avec un rire sympathique, en parlant des Allemands : « Ça doit chauffer, notre vieux Joffre est en train de leur tirer des plans sur la Comète. » Françoise ne comprenait pas trop de quelle comète il s'agissait, mais n'en sentait pas moins que cette phrase faisait partie des aimables et originales extravagances auxquelles une personne bien élevée doit répondre, avec bonne humeur, par urbanité, et haussant gaiement les épaules d'un air de dire : « Il est bien toujours le même », elle tempérait ses larmes d'un sourire. Au moins était-elle heureuse que son nouveau garçon boucher qui, malgré son métier, était assez craintif (il avait cependant commencé dans les abattoirs) ne fût pas d'âge à partir. Sans quoi elle eût été capable d'aller trouver le Ministre de la Guerre.

Le maître d'hôtel n'eût pu imaginer que les communiqués ne fussent pas excellents et qu'on ne se rapprochât pas de Berlin, puisqu'il lisait : « Nous avons repoussé avec de fortes pertes pour l'ennemi, etc. », actions qu'il célébrait comme de nouvelles victoires. J'étais cependant effrayé de la rapidité avec laquelle le théâtre de ces victoires se rapprochait de Paris, et je fus même étonné que le maître d'hôtel ayant vu dans un communiqué qu'une action avait eu lieu près de Lens, n'eût pas été inquiet en voyant dans le journal du lendemain que ses suites avaient tourné à notre avantage à Jouy-

le-Vicomte, dont nous tenions solidement les abords. Le maître d'hôtel savait, connaissait pourtant bien le nom, Jouy-le-Vicomte, qui n'était pas tellement éloigné de Combray. Mais on lit les journaux comme on aime, un bandeau sur les yeux. On ne cherche pas à comprendre les faits. On écoute les douces paroles du rédacteur en chef, comme on écoute les paroles de sa maîtresse. On est battu et content parce qu'on ne se croit pas battu, mais vainqueur. Je n'étais pas du reste demeuré longtemps à Paris et j'avais regagné assez vite ma maison de santé. Bien qu'en principe le docteur nous traitât par l'isolement, on m'y j'avait remis à deux époques différentes une lettre de Gilberte et une lettre de Robert. Gilberte m'écrivait (c'était à peu près en septembre 1914) que quelque désir qu'elle eût de rester à Paris pour avoir plus facilement des nouvelles de Robert, les raids perpétuels de taubes au-dessus de Paris lui avaient causé une telle épouvante, surtout pour sa petite fille, qu'elle s'était enfuie de Paris par le dernier train qui partait encore pour Combray, que le train n'était même pas allé à Combray et que ce n'était que grâce à la charrette d'un paysan sur laquelle elle avait fait dix heures d'un trajet atroce, qu'elle avait pu gagner Tansonville ! « Et là, imaginez-vous ce qui attendait votre vieille amie, m'écrivait en finissant Gilberte. J'étais partie de Paris pour fuir les avions allemands, me figurant qu'à Tansonville je serais à l'abri de tout. Je n'y étais pas depuis deux jours que vous n'imaginerez jamais ce qui arrivait : les Allemands qui envahissaient la région après avoir battu nos troupes près de La Fère, et un État-Major allemand suivi d'un régiment qui se présentait à la porte de Tansonville, et que j'étais obligée d'héberger, et pas moyen de fuir, plus un train, rien. » L'État-Major allemand s'était-il bien conduit ou fallait-il voir dans la lettre de Gilberte un effet par contagion de l'esprit des Guermantes, lesquels étaient de souche bava-

roise, apparentée à la plus haute aristocratie d'Allemagne, mais Gilberte ne tarissait pas sur la parfaite éducation de l'état-major et même des soldats qui lui avaient seulement demandé « la permission de cueillir un des ne-m'oubliez-pas qui poussaient auprès de l'étang », bonne éducation qu'elle opposait à la violence désordonnée des fuyards français, qui avaient traversé la propriété en saccageant tout, avant l'arrivée des généraux allemands. En tous cas si la lettre de Gilberte était par certains côtés imprégnée de l'esprit des Guermantes — d'autres diraient de l'internationalisme juif, ce qui n'aurait probablement pas été juste, comme on verra — la lettre que je reçus pas mal de mois plus tard de Robert était, elle, beaucoup plus Saint-Loup que Guermantes, reflétant de plus toute la culture libérale qu'il avait acquise, et, en somme, entièrement sympathique. Malheureusement il ne me parlait pas de stratégie comme dans ses conversations de Doncières et ne me disait pas dans quelle mesure il estimait que la guerre confirmât ou infirmât les principes qu'il m'avait alors exposés. Tout au plus me dit-il que depuis 1914 s'étaient en réalité succédé plusieurs guerres, les enseignements de chacune influant sur la conduite de la suivante. Et par exemple la théorie de la « percée » avait été complétée par cette thèse qu'il fallait avant de percer bouleverser entièrement par l'artillerie le terrain occupé par l'adversaire. Mais ensuite on avait constaté qu'au contraire ce bouleversement rendait impossible l'avance de l'infanterie et de l'artillerie dans des terrains dont des milliers de trous d'obus avaient fait autant d'obstacles. La guerre, disait-il, n'échappe pas aux lois de notre vieil Hégel. Elle est en état de perpétuel devenir. » C'était peu auprès de ce que j'aurais voulu savoir. Mais ce qui me fâchait davantage encore c'est qu'il n'avait plus le droit de me citer de noms de généraux. Et d'ailleurs, par le peu que me disait le journal, ce n'était pas ceux dont j'étais à Don-

cières si préoccupé de savoir lesquels montreraient le plus de valeur dans une guerre, qui conduisaient celle-ci. Geslin de Bourgogne, Galliffet, Négrier étaient morts. Pau avait quitté le service actif presque au début de la guerre. De Joffre, de Foch, de Castelnau, de Pétain, nous n'avions jamais parlé. « Mon petit, m'écrivait Robert, si tu voyais tout ce monde, surtout les gens du peuple, les ouvriers, les petits commerçants qui ne se doutaient pas de ce qu'ils recélaient en eux d'héroïsme et seraient morts dans leur lit sans l'avoir soupçonné, courir sous les balles pour secourir un camarade, pour emporter un chef blessé, et frappés eux-mêmes, sourire au moment où ils vont mourir parce que le médecin-chef leur apprend que la tranchée a été reprise aux Allemands, je t'assure, mon cher petit, que cela donne une belle idée du Français et que ça fait comprendre les époques historiques qui nous paraissaient un peu extraordinaires dans nos classes. L'épopée est tellement belle que tu trouverais comme moi que les mots ne sont plus rien. Au contact d'une telle grandeur, le mot poilu est devenu pour moi quelque chose dont je ne sens pas plus s'il a pu contenir d'abord une allusion ou une plaisanterie que quand nous lisons « chouans » par exemple. Mais je sais poilu déjà prêt pour de grands poètes comme les mots déluge ou Christ, ou barbares qui étaient déjà pétris de grandeur avant que s'en fussent servis Hugo, Vigny, ou les autres. Je dis que le peuple est ce qu'il y a de mieux, mais tout le monde est bien. Le pauvre Vaugoubert, le fils de l'ambassadeur, a été sept fois blessé avant d'être tué, et chaque fois qu'il revenait d'une expédition sans avoir écopé, il avait l'air de s'excuser et de dire que ce n'était pas sa faute. C'était un être charmant. Nous nous étions beaucoup liés, les pauvres parents ont eu la permission de venir à l'enterrement, à condition de ne pas être en deuil et de ne rester que cinq minutes à cause du bombardement. La

mère, un grand cheval que tu connais peut-être, pouvait avoir beaucoup de chagrin, on ne distinguait rien. Mais le pauvre père était dans un tel état que je t'assure que moi qui ai fini par devenir tout à fait insensible, à force de prendre l'habitude de voir la tête du camarade qui est en train de me parler subitement labourée par une torpille ou même détachée du tronc, je ne pouvais pas me contenir en voyant l'effondrement du pauvre Vaugoubert qui n'était plus qu'une espèce de loque. Le Général avait beau lui dire que c'était pour la France, que son fils s'était conduit en héros, cela ne faisait que redoubler les sanglots du pauvre homme qui ne pouvait pas se détacher du corps de son fils. Enfin et c'est pour cela qu'il faut se dire qu' « ils ne passeront pas », tous ces gens-là, comme mon pauvre valet de chambre, comme Vaugoubert, ont empêché les Allemands de passer. Tu trouves peut-être que nous n'avançons pas beaucoup, mais il ne faut pas raisonner, une armée se sent victorieuse par une impression intime, comme un mourant se sent foutu. Or nous savons que nous aurons la victoire et nous la voulons pour dicter la paix juste, je ne veux pas dire seulement pour nous, vraiment juste, juste pour les Français, juste pour les Allemands. »
De même que les héros d'un esprit médiocre et banal écrivant des poèmes pendant leur convalescence se plaçaient pour décrire la guerre non au niveau des événements qui en eux-mêmes ne sont rien, mais de la banale esthétique, dont ils avaient suivi les règles jusque-là, parlant comme ils eussent fait dix ans plus tôt de la sanglante aurore, du vol frémissant de la victoire, etc. Saint-Loup, lui, beaucoup plus intelligent et artiste, restait intelligent et artiste, et notait avec goût pour moi des paysages, pendant qu'il était immobilisé à la lisière d'une forêt marécageuse, mais comme si c'avait été pour une chasse au canard. Pour me faire comprendre certaines oppositions d'ombre et de lumière qui avaient

été « l'enchantement de sa matinée » il me citait certains tableaux que nous aimions l'un et l'autre et ne craignait pas de faire allusion à une page de Romain Rolland, voire de Nietzsche, avec cette indépendance des gens du front qui n'avaient pas la même peur de prononcer un nom allemand que ceux de l'arrière, et même avec cette pointe de coquetterie à citer un ennemi que mettait par exemple le colonel du Paty de Clam dans la salle des témoins de l'affaire Zola à réciter en passant devant Pierre Quillard, poète dreyfusard de la plus extrême violence et que d'ailleurs il ne connaissait pas, des vers de son drame symboliste : *La Fille aux mains coupées*. Saint-Loup me parlait-il d'une mélodie de Schumann, il n'en donnait le titre qu'en allemand et ne prenait aucune circonlocution pour me dire que quand à l'aube il avait entendu un premier gazouillement à la lisière d'une forêt, il avait été enivré comme si lui avait parlé l'oiseau de ce « sublime Siegfried » qu'il espérait bien entendre après la guerre. Et maintenant à mon second retour à Paris, j'avais reçu dès le lendemain de mon arrivée, une nouvelle lettre de Gilberte qui sans doute avait oublié celle, ou du moins le sens de celle que j'ai rapportée, car son départ de Paris à la fin de 1914 y était représenté rétrospectivement d'une manière assez différente. « Vous ne savez peut-être pas, mon cher ami, me disait-elle, que voilà bientôt deux ans que je suis à Tansonville. J'y suis arrivée en même temps que les Allemands, tout le monde avait voulu m'empêcher de partir. On me traitait de folle. Comment, me disait-on, vous êtes en sûreté à Paris et vous partez pour ces régions envahies, juste au moment où tout le monde cherche à s'en échapper. » Je ne méconnaissais pas tout ce que ce raisonnement avait de juste. Mais que voulez-vous, je n'ai qu'une seule qualité, je ne suis pas lâche, ou si vous aimez mieux je suis fidèle et quand j'ai su mon cher Tansonville menacé, je n'ai pas voulu que

notre vieux régisseur restât seul à le défendre. Il m'a semblé que ma place était à ses côtés. Et c'est du reste grâce à cette résolution que j'ai pu sauver à peu près le château — quand tous les autres dans le voisinage, abandonnés par leurs propriétaires affolés, ont été presque tous détruits de fond en comble — et non seulement le château, mais les précieuses collections auxquelles mon cher Papa tenait tant. » En un mot, Gilberte était persuadée maintenant qu'elle n'était pas allée à Tansonville comme elle me l'avait écrit en 1914 pour fuir les Allemands et pour être à l'abri, mais au contraire pour les rencontrer et défendre contre eux son château. Ils n'étaient pas restés à Tansonville, d'ailleurs, mais elle n'avait plus cessé d'avoir chez elle un va-et-vient constant de militaires qui dépassait de beaucoup celui qui tirait des larmes à Françoise dans la rue de Combray, et de mener, comme elle disait cette fois en toute vérité, la vie du front. Aussi parlait-on dans les journaux avec les plus grands éloges de son admirable conduite et il était question de la décorer. La fin de sa lettre était entièrement exacte. « Vous n'avez pas idée de ce que c'est que cette guerre, mon cher ami, et de l'importance qu'y prend une route, un pont, une hauteur. Que de fois j'ai pensé à vous, aux promenades grâce à vous rendues délicieuses que nous faisions ensemble dans tout ce pays aujourd'hui ravagé, alors que d'immenses combats se livrent pour la possession de tel chemin, de tel coteau que vous aimiez, où nous sommes allés si souvent ensemble. Probablement vous comme moi, vous ne vous imaginiez pas que l'obscur Roussainville et l'assommant Méséglise d'où on nous portait nos lettres, et où on était allé chercher le docteur quand vous avez été souffrant, seraient jamais des endroits célèbres. Hé bien, mon cher ami, ils sont à jamais entrés dans la gloire au même titre qu'Austerlitz ou Valmy. La bataille de Méséglise a duré plus de

huit mois, les Allemands y ont perdu plus de cent mille hommes, ils ont détruit Méséglise, mais ils ne l'ont pas pris. Le petit chemin que vous aimiez tant, que nous appelions le raidillon aux aubépines et où vous prétendez que vous êtes tombé dans votre enfance amoureux de moi, alors que je vous assure en toute vérité que c'était moi qui étais amoureuse de vous, je ne peux pas vous dire l'importance qu'il a prise. L'immense champ de blé auquel il aboutit c'est la fameuse cote 307 dont vous avez dû voir le nom revenir si souvent dans les communiqués. Les Français ont fait sauter le petit pont sur la Vivone qui, disiez-vous, ne vous rappelait pas votre enfance autant que vous l'auriez voulu, les Allemands en ont jeté d'autres, pendant un an et demi, ils ont eu une moitié de Combray et les Français l'autre moitié. »

Le lendemain du jour où j'avais reçu cette lettre, c'est-à dire l'avant-veille de celui où cheminant dans l'obscurité, j'entendais sonner le bruit de mes pas, tout en remâchant tous ces souvenirs, Saint-Loup venu du front, sur le point d'y retourner, m'avait fait une visite de quelques secondes seulement, dont l'annonce seule m'avait violemment ému. Françoise avait d'abord voulu se précipiter sur lui, espérant qu'il pourrait faire réformer le timide garçon boucher, dont, dans un an, la classe allait partir. Mais elle fut arrêtée elle-même en pensant à l'inutilité de cette démarche, car depuis longtemps le timide tueur d'animaux avait changé de boucherie, et soit que la patronne de la nôtre craignit de perdre notre clientèle, soit qu'elle fût de bonne foi, elle avait déclaré à Françoise qu'elle ignorait où ce garçon, « qui d'ailleurs ne ferait jamais un bon boucher », était employé. Françoise avait bien cherché partout, mais Paris est grand, les boucheries nombreuses, et elle avait eu beau entrer dans un grand nombre, elle n'avait pu retrouver le jeune homme timide et sanglant.

(A suivre) MARCEL PROUST

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

LES LETTRES AU COLLÈGE

Je ne voudrais pas continuer un parallèle, artificiel et qui tournerait un peu à la scie, entre la littérature et la politique. On me permettra cependant de noter que depuis la guerre, tandis que la politique, avec ses figurants d'avant 1914, restait de plus en plus une gérontocratie, la littérature prenait le visage d'une éphébocratie. A tel point que, dans un sage système d'équilibre, l'Académie française, gérontocratique par position, devient une contre-assurance.

Carrières de boxeurs, impudences de faunes...

Tout va si vite et, sous ce climat, où il ne faut pas, même les matins les plus ensoleillés, sortir sans son parapluie, emblème du sage critique, les retournements de ciel sont si brusques, que cela peut changer, et le public d'aujourd'hui ou de demain ne plus partager notre goût pour les débuts précipités et les journées brèves. Mais la tournée matinale du verger, le déjeuner de fruits frais et de rosée, c'est parfois le meilleur du métier critique. Tout le plaisir des jours est dans leur matinée. Seulement il n'y a pas que le plaisir. Le labeur aussi, l'aioli qu'à midi Thestylis sur notre sillon nous apporte, la soupe épaisse du soir sous la cuiller-obélisque, le verre de vin ruine du médecin, la partie substantielle et massive des nourritures terrestres.

Je ne parle pas, crainte d'errer, de l'avenir immédiat, mais du passé immédiat, où l'on suivrait fort bien, du *Diable au Corps* aux *Faux-Monnayeurs*, de l'éphèbe senti du dedans à l'éphèbe pensé du dehors, cette courbe de la littérature éphébocratique. Le très jeune homme intégral occupe dans cette

période une place centrale, comme la femme adultère au temps de *Madame Bovary*. L'œuvre de M. Abel Hermant en a même gagné un regain de faveur, un heureux été de la Saint-Martin. Edmond Jaloux écrivait naguère un très aimable roman qui s'appelait l'*Ami des jeunes Filles :* un *Ami des jeunes Gens* eût eu plus de succès. Mais que de doigté gidien et même supra-gidien il faudrait pour l'écrire !

De cet *Ami des jeunes gens* je me garderai bien de tenter autre chose que le chapitre idéologique, ou plutôt scolaire. Il ne prête pas, comme les autres chapitres, au roman du jour. Mais, lui aussi, comme il prend une place centrale au milieu de nos propos, de nos discussions publiques ! On verra un jour, avec le recul nécessaire, que le grand problème de la République depuis sa consolidation en 1878 aura été un problème scolaire. L'*Histoire Scolaire de la Troisième République*, quel sujet pour un esprit critique et informé comme Daniel Halévy ! La bataille du franc importe-t-elle plus aujourd'hui que celle de l'instituteur et du curé ? Je ne crois pas. Le parti radical est dans sa tradition en prenant pour plate-forme, comme autrefois l'impôt sur le revenu ou la séparation, la question de l'école unique. Je n'irai point parler ici de parler de l'école unique. M. Léon Bérard, quand il était député, avait déposé une demande d'interpellation à son sujet, pour savoir, disait-il, ce que c'est. Je ne pense pas que son passage au Sénat ait diminué en lui cette ardeur de connaître, et comme, grâce au *Journal Officiel*, nous participerons tous des lumières qui lui seront dispensées, j'attends ce tournoi pour me faire une opinion. Je ne vous entretiendrai donc que des écoles qui ne sont pas uniques, celles d'aujourd'hui, et de l'insertion de ces laboratoires de jeunesse dans la littérature.

Et encore, de ce monde si compliqué qu'est l'institution scolaire française (la double institution, laïque et catholique) je ne toucherai qu'un point, un point complexe et mouvant, nos lycées. Il y a une petite littérature lycéenne, une littérature faite par des lycéens, non pour être publiée, mais pour dire entre camarades ce qu'on a à dire. Destinée au public, endimanchée, elle ne vaudrait pas cher. Le public ne la connaît qu'un quart de siècle ou même un demi-siècle après, quand les manuscrits d'un auteur célèbre sont pressés jusqu'à la dernière

goutte. Voici aujourd'hui deux livres, assez précieux à ce titre. C'est celui de M. Robert Dreyfus, fait surtout de lettres, *Marcel Proust et ses amis*, et le *Journal inédit* de Pierre Louys, qui porte, cette partie du moins, sur son année d'Ecole Alsacienne, en 1888. Et hier les deux premiers volumes, où tient toute leur vie lycéenne, de la correspondance entre Alain-Fournier et Jacques Rivière. Trois ouvrages qui n'appartiennent pas à la même génération, mais qui gardent ce caractère commun d'avoir été écrits au lycée, à Paris, par des collégiens qui allaient avoir plus tard quelque chose à dire, un message à délivrer, et qui nous sont montrés presque nus (une chaste nudité d'intelligence, y compris Pierre Louys) au printemps même, en la matinée d'avril, de leur puberté intellectuelle. Je n'imagine pas, pour le lecteur que je suis, de promenade livresque plus aimable.

Ou de promenades. Ce pourrait être une promenade psychologique. Proust, Rivière, Fournier, sont déjà tout entiers, dans ces lettres de collège, comme nous les avons connus dans leur personne, comme nous les connaissons dans leurs livres. Il serait agréable de comparer chaque feuille du bouton à une feuille de la fleur, et il n'y aurait pas besoin de beaucoup d'artifice pour trouver à chacune sa correspondante. Pour Louys il y aurait plus d'accident et d'inattendu. Il faudrait noter cependant que seul des quatre il est absolument et parfaitement le premier de la classe. *Aphrodite* nous donne l'image du livre d'un premier de classe. Et toute la prose et aussi les vers de Louys. Et je trouve cela très bien. Mais enfin, les premiers de la classe ne font pas toujours partie, ne font pas souvent partie, de la classe des premiers en littérature. De l'école à la vie il y a continuité, et aussi solution de continuité, — un décrochement, un grauchissement, une trouée héroïque.

Ce pourrait être aussi une promenade historique. Louys et Proust — Rivière et Fournier, — les alentours de 1890, les premières années du XXe siècle, si une couple de lustres seulement les séparent, ils n'en sont pas moins divisés, par le dos d'âne de l'affaire Dreyfus, en deux versants bien tranchés, dont les eaux s'écoulent dans des sens peut-être opposés. Il y a là un point d'appui pour un chapitre sur l'histoire des générations littéraires. Je ne m'en occuperai pas aujourd'hui.

Je ne ferai pas ma promenade dans le temps, mais dans l'espace. Je m'intéresse aux vieilles boîtes où ces vers à soie précieux ont travaillé dans des pupitres. Louys c'est l'Ecole Alsacienne, où il a Gide pour camarade. Proust c'est ce vieux lycée Condorcet, Rivière et Fournier le jeune lycée Lakanal. Et tout cela importe à la place, à la carrière, à la physionomie des uns et des autres. Il faut voir ces jeunes gens sous le signe Labadens. La distinction la plus nette, pour qui tiendra sous son regard ces quatre volumes, ne sera pas entre les générations — ou les fractions de générations — où leurs âges placent les quatre écrivains, mais dans ces deux camps scolaires, dans ces deux genres de vie : celui des petits Parisiens, celui des jeunes provinciaux.

* * *

Il s'agit d'un paysage déjà historique. Tout cela a un peu changé. Condorcet n'est plus tout à fait le grand lycée parisien, le type du lycée sans province. La poussée de Paris vers l'Ouest, la constitution de cette unité urbaine de grande bourgeoisie qu'est le XVIe arrondissement (qui n'a rien d'une commune libre. Brunetière avait repéré et poursuivait de ses sarcasmes les écrivains du XVIe. — Mais pourtant, maître, lui disait une dame, Ronsard, Montaigne ? — Eh, madame ! c'est du XVIe arrondissement que je parle !) tout cela a donné un être nouveau et fort à Janson-de-Sailly, original avec son nom de bourgeois Evergète qui remplace, dans ce quartier riche, les noms de monarques des lycées de la rive gauche. De mon temps Janson, dépourvu de professeurs illustres, mal en point au concours général, ne primait que dans les sports. Aussi est-ce de Janson qu'est sorti il y a déjà trente-cinq ans le livre, aujourd'hui oublié parce qu'il n'eut aucune suite, d'un précurseur de Montherlant, l'*Entraîné* de Maurice Quillot. Quillot était un des collégiens à qui Barrès a dédié *Un Homme Libre*, et, sur les bancs de Janson, il écrivit dans l'*Entraîné* le livre d'un disciple, une imitation sincère et fraîche du *Culte du Moi*, où l'entraînement aux jeux se modelait sur les disciplines barrésiennes. Ce barrésisme physique, esquissé sans écho à Passy, en 1892, Neuilly allait le reprendre en 1918 : physiologie des poumons de Paris, exigence du bois de Boulogne, jeux de la croissance

et du temps. Aujourd'hui Janson-de-Sailly est devenu un lycée complet, une sorte de Louis-le-Grand de la rive droite. Henri Franck, dont les *Lettres* font comme Cahier vert un pendant si harmonieux à celles de Marcel Proust publiées par M. Robert Dreyfus, nous donnait une figure bien vivante du lycéen du XVIe.

Lettres d'Henri Franck, lettres de Marcel Proust, nous sommes dans le Paris des Parisiens, un Paris rapide, brillant et précoce. En le *Cahier* de M. Robert Dreyfus, vit ce Condorcet de 1890, ce lycée repandu de toutes parts vers le dehors, où les garçons n'éprouvent pas le besoin de sortir parce qu'ils sont déjà tout sortis, et que la classe n'est que le prolongement de la rue, une sorte de passage, comme celui du Havre, redouté de leurs familles. Ce qu'on est entraîné à sauter, ce sont les idées intermédiaires. Le théâtre, pour eux, ce ne sont pas les matinées à conférences de l'Odéon le jeudi, mais la Comédie-Française le mardi et les Variétés le jeudi. Dégourdissement rapide auprès duquel la rive gauche l'est bien, — gauche ! On prendra une idée excellente des deux rives vers cette époque si on compare la collection de deux revues, celle des lycéens de Condorcet, ce *Banquet* dont le Cahier de M. Dreyfus nous donne la chronique, et celle de Louis-le-Grand, *Littérature et Critique*. A la première suffisaient les cotisations de ses jeunes fondateurs, bien munis d'argent de poche. La seconde devait son existence à la présence d'un Rothschild dans le lycée de la rue Saint-Jacques, Mécène de provinciaux pauvres. La première, brillante et à la page, qui révéla Nietzsche au public français. La seconde avec des sonnets parnassiens, quand le Parnasse montrait déjà la corde, et des ironies disertes où pas une idée intermédiaire ne manquait à l'appel de l'adjudant.

M. Robert Dreyfus conte que sa mère connaissant la femme du proviseur de Louis-le-Grand, Gidel, il venait parfois en visite dans la noble boîte du rivage sinistre, l'obole à Caron dans la main, et, devant ces couloirs sombres, ces cours encastrées de tours élevées par les Jésuites, ces escouades d'internes en mouvement militaire, il remerciait Dieu de l'avoir fait naître Parisien et de le laisser vivre dans un lycée d'externes. Ce caractère austère de notre lycée (j'en étais) Gidel s'efforçait d'ailleurs, comme Jehovah à son peuple, de nous en inspirer le respect en même temps que la terreur.

Le jour de la lecture des places et des notes étant son jour d'éloquence, il reprocha une fois publiquement je ne sais quel méfait à l'un des nôtres, qui répondit timidement qu'il croyait que c'était toléré. « Houais, menteur ! s'écria le terrible proviseur avec son accent du Plateau Central, sachez que le lycée Louis-le-Grand n'est pas u-neu maison de toléran-cheu, mais une maison de discipli-neu ! » La plus dure discipline était, à ce moment, celle que chacun s'imposait jusqu'au fond du ventre pour se garder d'éclater du rire de l'Olympe devant Vulcain. Gidel se trompait fort. Louis-le-Grand était le lycée des révoltes (on se transmettait, copié religieusement, un vieux poème épique en quatre chants, de l'élève Emile Schaller, sur celle de 1889 :

C'est à la Saint-Romain de l'an quatre-vingt neuf.
Le bazar Grand d'alors n'est pas ce bahut neuf,
Qu'ont vu fleurir depuis d'autres races scolaires.
Mais, avec son air triste et ses murs de couvent,
C'est un bahut plein d'ombre et de feu, qui souvent,
Trembla d'ouir gronder nos superbes colères !)

Lycée d'as, vainqueurs aux concours, mais de tempéraments rudes et bousculeurs, où le ton dominant, je crois, était donné par un confluent de Parisiens et de provinciaux, je dis bien un confluent comme la Saône et le Rhône à Lyon, plutôt qu'un mélange. De là un climat particulier, comme le climat lyonnais. Joignez-y la tradition du collège étude de Clermont, la plus grande continuité de nos collèges, dans le temps. Une sève provinciale avec une culture humaniste, voilà peut-être, alors, le trait le plus ordinaire des produits de la rue Saint-Jacques. Comme Gidel en rupture de poêle à marrons, ses élèves étaient souvent en rupture de leur vigne natale. Je pense à un Claudel, (presque à un Léon Daudet), à un Victor Bérard, à un Herriot, avec leurs accents de terroir. On y trouvait peu la forte régularité moyenne de Henri IV, pépinière des beaux et probes cadres de l'Etat, ni la souplesse judéo-parisienne de Condorcet. Tout cela s'est d'ailleurs modifié vers 1900, mais comme j'écris dans les marges du *Cahier* de M. Robert Dreyfus, il ne s'agit que des vieilles races scolaires auxquelles nous devons un Marcel Proust.

L'élan vital de Louis-le-Grand était fait de provinciaux débarqués d'un wagon de troisième classe (parce qu'il n'y a

point de quatrièmes, nous disaient nos parents) avec plus de latin dans leur tête que de foin dans leurs bottes, mêlés tout de suite à des Parisiens qui se moquaient de leur accent, surtout de celui d'oc (le Midi arrivait abondamment) et leur demandaient si leur mère leur avait donné un canard pour le patron et une douzaine d'œufs pour le prof. Ils mettaient quelque temps à se débrouiller, à respirer le climat nouveau, puis suivaient tant bien que mal le vieux rythme de la conquête de Paris, celui de Julien Sorel et de Rastignac. De leur côté les jeunes Parisiens prenaient l'idée d'une réalité française qui n'était pas bornée par le boulevard, la Bourse et Cécile Sorel, déjà célèbre.

Quand M. Robert Dreyfus (et Marcel Proust, s'il l'accompagnait) passaient l'eau pour aller rendre visite à leurs amis Gidel, ils entraient donc dans un autre monde. J'ai parlé, parce que M. Dreyfus m'y conviait, du *Banquet*. Mais le *Banquet* mena une existence obscure et n'existe (il va en ressortir) que dans la bibliothèque de Daniel Halévy. Le monument, la manifestation vivante de Condorcet, ce fut la *Revue Blanche*. Les « juifs de la *Revue Blanche* », les « jeunes juifs si intelligents de Condorcet », voilà un groupe que Barrès, bon provincial, avait repéré, classé, auquel il prêtait grande attention, et qui, au temps de l'affaire Dreyfus, ne fut pas étranger à ses définitions de l'intellectuel, à la formation de sa philosophie nationaliste. Léon Blum qui en fut le plus brillant représentant, nous en conserve aujourd'hui la substance, comme Herriot et sa pipe celle du provincial de Louis-le-Grand. Mais Proust aussi en était. Les meilleurs morceaux des *Plaisirs* parurent dans la *Revue Blanche*, et nous y voyons comme en des parois de verre, comme en un passage du Havre, circuler les rythmes de son lycée.

Cette conquête de Paris par le provincial du rapide de nuit, elle forme, avec Stendhal et Balzac, la grande artère du roman français, son P.-L.-M. Pour un Parisien comme Proust, Rastignac n'a plus de sens, la conquête est faite, la vie urbaine du grand bourgeois de Paris est acquise depuis des générations. Que reste-t-il à gagner ? Rien ? Tout ? L'un et l'autre : du terrain de Paris, du terrain à dix mille francs le mètre, ce terrain de cour et de salon où vécut un Saint-Simon, et où la conquête

d'un tabouret importe autant que celle de la Franche-Comté par le roi.

Ce plan de division que font, pour un Français d'hier Paris et la Province, pour un Américain le Nouveau-Monde et l'Ancien-Monde, pour un planétaire à la Loti ou à la Morand le monde blanc et le monde jaune, pour Vanderem, autre produit de Condorcet, sa rive droite et notre rive gauche, Proust le transportera, comme diaphragme d'un nouveau type de roman, entre le côté de Swann et le côté de Guermantes. Ainsi, pour Pascal, il est indifférent à la pensée qu'elle regarde l'ordre de la vie dans le grand, celui de notre monde, ou dans le petit, celui du monde que contient un ciron. Du salon Verdurin à celui de madame de Guermantes, il n'y a pas la même distance que de la famille de province à l'Académie ou à l'Elysée, mais il y a le même mouvement. Arrivisme du brodequin départemental et snobisme de l'escarpin salonnier font des démarches analogues de la vie, et ne diffèrent que par la dimension du champ ou la finesse des moyens.

La correspondance de Jacques Rivière et d'Alain Fournier met une nouvelle touche sur notre paysage lycéen. Elle part d'un de ces lycées de banlieue, créés dans des parcs royaux, qui ne reçurent pas la clientèle espérée, et qu'on dut peupler avec des boursiers de province. Deux provinciaux merveilleusement intelligents et flaireurs, et qui, aux portes de Paris, le palpent et le découvrent avec un désir presque sexuel, voilà Jacques Rivière, qui vient de Bordeaux, et Henri Fournier, fils d'instituteur français débarqué d'un village du Centre. Quand on met ces lettres de Lakanal à côté des lettres de Condorcet écrites douze ans avant par Marcel Proust, et si l'on songe à la dernière passion d'art de Rivière, qui fut pour Proust, on a sous les yeux un vrai paysage d'influences et de géographie parisienne. D'un côté le provincial à la naïveté intelligente, dont la fonction est de découvrir et d'acquérir, mais qui a besoin de temps, qui se dépouille de ses maladresses sans perdre sa saveur, et qui va loin, qui vivra dans une découverte perpétuelle, qui saura épuiser en quelques années, par un assolement de féconde campagne, un homme et une œuvre, pour passer à une autre culture. De l'autre le Parisien précoce, pour qui la campagne c'est la mer aux vacances et les pommiers de Normandie qu'on

traverse et qui, tombé de la classe de philosophie dans le monde, j'allais dire à la cour, transités par les stations des salons comme Rivière par les stations des influences, — puis les deux lignes qui se rencontrent dans une gare centrale, le vieux centre français de l'analyse et de la psychologie. Tous deux avec ce trait commun : penser en profondeur et creuser sur un point. On comprend que Rivière pouvait s'arrêter plus longtemps à Proust qu'à Gide, qui, avec sa souplesse de méandres, circule dans l'étendue plane, ou qu'à Claudel, soulevé vers le ciel, sur son Montmartre ou son Fourvière, dans un élan de basilique.

Nos lycées de Paris, dont chaque génération tire le principal de ses cadres intellectuels, débouchent plus ou moins sur la place publique, nous les voyons et pensons en toute lumière, et ces livres dont je parle ici sont portés par mes propres souvenirs. Il n'en est pas de même des collèges religieux qui se renferment dans un silence plus discret et fournissent au critique moins de propos, de belvédères et de point de repère. N'y ayant point passé, je les connais mal. Il y aurait cependant des coins à signaler. J'ai ici deux livres, le *Carnet Intime* d'Amédée Guiard, tué à la guerre, et, dans les *Cahiers de la Nouvelle Journée*, *Jeunes Maîtres*, de M. Paul Archambault, l'un et l'autre professeurs à Sainte-Croix de Neuilly, où André Lafon était surveillant, et où Montherlant a fait ses études. Il faut admirer le *Carnet* de Guiard, œuvre forte de vie chrétienne, regard sur une âme claire et chaude de catholique humaniste et d'éducateur par vocation. Dans les *Jeunes Maîtres*, M. Archambault donne une critique morale (non esthétique) fort sévère de Montherlant, Mauriac, Maritain, Massis et Rivière. Son livre mériterait d'être étudié, en liaison avec des polémiques récentes, comme une réaction, la réaction, assez naturelle, des catholiques moyens contre la corporation des littérateurs qui traitent le christianisme en source d'inspiration. Terrain sur lequel le dialogue entre deux points de vue jamais réfutés serait infini. Je retiens simplement qu'un Montherlant qui fut à un certain moment l'écrivain du collège, porte, quoi qu'on en ait et quoi qu'il en ait, une empreinte de collège, de son collège, comme un Proust ou un Rivière, et que, si notre géographie se piquait d'être complète, il nous faudrait descendre du métro à Maillot et relever les profils d'une importante région.

ALBERT THIBAUDET

CHRONIQUE DRAMATIQUE

THÉATRE DE CONNAISSANCE

L'anti-réalisme est sans aucun doute le trait le plus apparent de ce qu'on est convenu d'appeler le nouveau théâtre. Les auteurs stylisent, transposent, transfigurent le réel ou lui tournent le dos, font appel à la fantaisie ou au symbole et la mise en scène, schématisant le décor et visant non plus à imiter la vie, mais à traduire le rythme intérieur des œuvres accentue et favorise cette réaction contre le réalisme. Qu'il y ait là un retournement naturel contre les excès du théâtre libre et des pièces bourgeoises, rien de plus certain. Mais il convient d'y ajouter les effets de la guerre : ses conséquences matérielles d'abord qui mettent hors de prix les décors réalistes déjà ruineux pour Antoine, directeur de l'Odéon, et obligent à simplifier plantations et accessoires, à suggérer au lieu de montrer. Ses conséquences morales aussi qui poussent à se détourner des photographies de la réalité, à l'oublier, à réclamer du théâtre autre chose que le quotidien. Mais plus encore sans doute ses conséquences intellectuelles; la guerre, en interrompant le cours normal de l'existence, en renversant les trônes, en instaurant des régimes nouveaux, en remettant en jeu la carte du monde et toute la civilisation, a brusquement obnubilé le sentiment du réel. Tout ce qui, dans l'ordre des rapports individuels et sociaux, paraissait stable et acquis une fois pour toutes s'est trouvé ou bouleversé ou ébranlé. Chacun s'étonnant de se voir d'abord sous l'uniforme, puis lancé sur les montagnes russes de l'après-guerre, a fini par douter de lui-même, de sa propre réalité, de l'unité de sa personne. Du plan de l'action, le drame humain s'est transféré pour un temps sur le plan de la connaissance.

Plus encore que l'anti-réalisme, le dénominateur commun de toutes les tentatives nouvelles au théâtre depuis l'armistice est peut-être cette substitution d'un tragique de connaissance au tragique d'action.

Le tragique d'action implique l'existence d'obstacles extérieurs, d'ordre matériel ou moral et par suite l'existence d'une société solide et (du moins en apparence) immobile : la stabilité de la richesse, les différences entre les classes et entre les sexes, les sentiments sociaux (honneur individuel ou familial, respect humain, etc...) sont une condition *sine qua non* du tragique d'action. Les remaniements brusques de la richesse, l'incertitude, la précarité qui caractérise depuis la guerre les biens de fortune, l'égalité des sexes devant le travail qui ne fait plus de l'amour la seule occupation des femmes, le nivellement progressif entre les classes sociales, l'individualisme grandissant, la veulerie générale, l'adoucissement des mœurs en matière d'adultère, etc... tout cela aplanit, pour un temps tout au moins, presque tous les obstacles intérieurs, supprime la plupart des dilemmes dont l'étau broyait les héros des tragédies classiques, des drames romantiques, des « pièces » réalistes.

Au problème : « Que dois-je faire ?, comment dois-je agir ? » s'est substitué le problème : « Que dois-je penser des autres et de moi ? » Le drame de Titus et de Bérénice se pose en termes d'action, se sépareront-ils, celui d'Hernani de même, tiendra-t-il la parole donnée, celui de Nora dans *Maison de poupée* également, abandonnera-t-elle son foyer. A leur amour ou à leur désir de libération s'opposent des devoirs, devoir royal, devoir d'honneur, devoir familial.

Mais prenez la plupart des pièces marquantes depuis l'armistice, tout leur mécanisme joue sur des ignorances et des découvertes, sur des problèmes de connaissance à résoudre. *Chacun sa vérité* de Pirandello est le type même de ces ouvrages : de lui ou d'elle, lequel est fou ? Et tout le théâtre du dramaturge sicilien se fonde sur cette question : « Qui suis-je ? » mais, en dehors de ce théâtre qu'on peut juger systématisé à l'excès, les exemples fourmillent chez nos jeunes auteurs. Le drame du *Pêcheur d'Ombres* de Sarment est dans l'incapacité de Jean à atteindre au delà du moi superficiel et apparent de Nelly son

moi profond et réel; son esprit reste attaché à la Nelly qu'il a connue naguère et il n'arrive pas à imaginer qu'elle ait pu se transformer; ou du moins il l'imagine dans sa folie, il ne le conçoit plus dès qu'il recouvre sa raison et de même le Jean qu'aime Nelly n'est pas le Jean soupçonneux, jaloux d'avant sa folie. *La Couronne de Carton* est le drame de l'homme qu'on aime pour son esprit, son ironie apparente et dont on méconnaît, dont on ignore le meilleur, sa passion, sa sensibilité. L'héroïne d'*Aimer* de Géraldy croit ne plus aimer son mari, alors qu'elle l'aime encore; la réalité de ses sentiments est autre que l'idée qu'elle s'en fait et dont elle finit par prendre conscience. Le *Loup de Gubbio* de Boussac de Saint-Marc n'est pas la bête brute que tout le monde imagine; sa réalité profonde est différente de son apparence. *Le regard neuf*, de Gabriel Marcel, montre la découverte par un jeune homme au retour de la guerre du désaccord qui divise ses parents, comme *l'Homme de Dieu* montre la découverte par un pasteur et par sa femme des vrais sentiments qui les ont guidés dans la grande crise de leur vie, sentiments sur lesquels ils s'étaient abusés ou avaient cherché à s'abuser. *Le Cocu magnifique* de Crommelyck refuse obstinément de prendre en considération la réalité et ne connaît que l'idée qu'il s'en crée. *Le Tombeau sous l'arc de triomphe* de Paul Raynal, c'est sous le coup des émotions engendrées par la guerre, la découverte brutale du malentendu entre les pères et les fils, l'époux et l'épouse, l'avant et l'arrière. On pourrait multiplier les exemples.

Le théâtre de M. Stève Passeur est l'illustration la plus éclatante de ce genre de théâtre, qu'il porte à son paroxysme. Son dernier ouvrage : *Pas encore*, que vient de représenter l'Atelier, de Charles Dullin est tout à fait caractéristique à ce point de vue et nous propose une formule de théâtre psychologique en grande partie originale.

Que fait un Porto-Riche? Il nous montre des personnages ayant tels sentiments, la crise éclate, le drame consiste à déduire des actes de ces sentiments. Hugo faisait de même, Racine aussi. Que fait Stève Passeur? Il précipite ses personnages dans une action, le drame consiste pour lui à mettre au jour les sentiments secrets, profonds, inavoués qu'ils éprouvent pendant qu'ils agissent. Et cette mise au jour le plus souvent n'est pas

l'œuvre de celui qui éprouve les sentiments, mais celle de son antagoniste. Un personnage dit à un autre : « Voilà ce que vous éprouvez en ce moment » et l'autre est obligé d'en convenir, presque toujours avec colère. Parfois le « révélateur » suscite le sentiment en le dénonçant ; ce sont les instants les plus pathétiques des ouvrages de M. Passeur. On devine qu'un théâtre de connaissance ainsi machiné se fonde sur un cynisme absolu, sur un manque total et de morale et de respect humain. M. Passeur colorie des planches d'anatomie sentimentale.

Le sujet de *Pas encore* n'est pas neuf, c'est celui de la *Sapho* d'Alphonse Daudet, du *Chéri* de Colette, la vieille maîtresse et le jeune amant et le titre même de la pièce nous laisse ici entrevoir un dénouement sans surprise. Fanny Maubert renoncera à Raymond Tournier comme dans *Sapho* Fanny Legrand à Jean Gaussin ; l'intérêt n'est pas dans ce que fera Fanny Maubert, il est dans ce qu'elle sentira, dans ce qu'elle nous apprendra à connaître d'elle-même et des autres et c'est en termes de connaissance qu'il convient, pour ne les point trahir, d'analyser ces trois actes.

Premier acte. Première scène : « Pourquoi, demande Fanny à sa nièce Alice, une jeune veuve, te compromets-tu en séjournant chez moi qui suis entretenue par Remantil et l'ai trompé avec vingt-six amants ? Est-ce par amour pour Raymond Tournier ? » Et Alice répond : « Non ». Deuxième scène : Mathilde, la vieille servante, annonce à Fanny que son gigolo est parti pour Paris en emportant ses économies et lui reproche sa façon de vivre (qu'elle dévoile au spectateur avec crudité). Troisième scène : le père Remantil a appris qu'il avait une fois de plus été trompé, va-t-il une fois de plus brutaliser Fanny avant de se réconcilier avec elle ? Pas du tout, il va lui *révéler* qu'elle n'est plus qu'une vieille femme puisqu'elle est désormais obligée de payer ses amants de cœur. Colère de Fanny. Etalage des sentiments réciproques de l'homme et de la femme exacerbés. Quatrième scène : Raymond Tournier déclare son amour à Fanny qui renaît à l'espoir. Elle partira pour Paris avec le jeune homme, malgré les supplications d'Alice qui avoue trop tard sa passion pour Raymond.

Deuxième acte. A Paris dans le pauvre logement de Fanny et

Raymond. Mathilde expose à Remantil et Alice qui cherchent à séparer les amants comment vivent et ce que pensent l'un de l'autre Raymond et Fanny. Remantil, mis en présence de Raymond, lui *révèle* quel dégoût il nourrit au fond de lui pour la vie misérable qu'il mène ; il lui fait accepter une belle situation et l'abandon de Fanny. Mais Fanny à son retour se fera tout *avouer* par Raymond et lui *révèlera* de quelle nature est son amour pour elle. Cet amour, il se fonde en réalité sur la satisfaction égoïste qu'il éprouve à donner constamment et facilement du bonheur à la femme qu'il aime. Au troisième acte, Fanny se regardera souffrir, obligera Alice, puis Raymond à se regarder souffrir et enfin, après un dernier triomphe sur ses adversaires, quittera la place enfermant à clé pour la nuit Alice et Raymond dans le petit logement.

La cruauté aiguë, implacable dont une fois de plus fait preuve M. Steve Passeur donne sa qualité à cette pièce. Mais le premier acte a un mérite de plus, qui en fait une réussite très au-dessus des deux suivants : conçu en termes de connaissance, il se déroule en même temps en action, au lieu que les deux autres piétinent. Les limites du théâtre de connaissance apparaissent nettement ; il ne se suffit pas à lui-même ; il doit sans cesse être épaulé par l'action.

Je serais tenté de reprocher à M. Passeur les sentiments presque constamment bas qu'il extrait de ses personnages si je ne connaissais le texte inédit d'une pièce où au contraire il extrait (non sans ironie) des sentiments nobles et métaphysiques de personnages aussi médiocres que ceux de *Pas encore*.

BENJAMIN CRÉMIEUX

FAITS-DIVERS

Le naufrage du vapeur « Hilda »

Le Naufrage.

Dans la nuit de dimanche, un grand vapeur de la Compagnie South Western, le *Hilda*, s'est perdu corps et biens sur les rochers de la Tour-du-Jardin, à l'entrée de la rade de Saint-Malo, faisant de nombreuses victimes.

Dimanche matin, le vapeur *Ada*, partant pour Jersey à huit heures et demie, a aperçu à l'entrée des passes les mâts d'un vapeur auxquels étaient accrochés des hommes exténués.

L'*Ada* mit un canot à la mer, et avec l'aide d'un bateau-pilote qui passait, on put sauver sept hommes. On sut par eux qu'assailli par la tempête, le *Hilda*, dans la nuit, avait touché les rochers des Portes, s'était ouvert et presque instantanément avait coulé à pic.

Le *Hilda* était parti vendredi soir de Southampton. Il aurait dû arriver dimanche soir à Saint-Malo. Mais, à la tombée de la nuit, le ciel s'était couvert de gros nuages noirs, la neige menaçait. Et bientôt la tempête éclatait, chassant devant elle des tourbillons de neige qui venaient s'abattre sur le malheureux navire et rendaient toute manœuvre à peu près impossible.

La nuit était opaque et le malheureux navire se trouvait perdu dans les ténèbres. Soudain, un choc formidable se produisit, suivi d'une sorte de détonation. Le *Hilda* venait de toucher une roche — une des pierres des Portes — sa coque s'était ouverte, une explosion avait même eu lieu, croit-on, dans sa cale éventrée, et le navire s'enfonçait avec une rapidité incroyable.

Un grand nombre de passagers avaient pris place sur le *Hilda*. Cinquante et un marchands d'oignons, revenant en Bretagne après leur voyage annuel en Angleterre et dans le pays de Galles ; une dizaine de passagers de cabine et vingt-huit

matelots, commandés par le capitaine Gregory, étaient montés sur le bateau ; au total, une centaine de personnes.

(*Le Temps*, 21 novembre 1905).

Le Récit du matelot Grunter.

Le correspondant du *Daily Mail* à Saint-Malo a interviewé le matelot Grunter, qui lui a raconté ce qui suit :

Je n'étais pas de service et j'étais couché dans mon cadre, au gaillard d'avant. Il faisait une tempête de neige effrayante ; le vacarme des éléments semblait dominer tous les autres bruits, quand soudain un choc formidable se produisit, qui fut suivi par un bruit de frottement.

Le capitaine Gregory était sur la passerelle avec le second, tous deux parfaitement calmes.

Malgré l'obscurité, je pus voir au-dessus des bastingages le sommet de nombreuses aiguilles de rochers. Il n'aurait servi de rien de mettre le bateau de sauvetage à la mer, car il aurait été réduit en miettes.

Le commandant me cria à l'aide du porte-voix d'essayer de mettre à l'eau les autres bateaux, mais cela fut impossible, le navire roulait d'une façon effrayante et se heurtait aux rochers à chaque mouvement. Alors le commandant de toutes ses forces cria à ceux qui étaient près de lui :

— Pour Dieu, mes enfants, essayez de mettre une embarcation à la mer pour les femmes et les enfants ! Prenez le bateau de tribord.

Mais les rocs qui se dressaient de chaque côté du navire ne nous permirent pas d'y réussir davantage, et comme nous venions de détacher le bateau de tribord, le vapeur commença à couler.

Il n'y eut point de panique à bord. Je vis toutes les femmes et tous les enfants réunis et deux femmes de chambre qui leur mettaient des ceintures de sauvetage ; les femmes ne disaient rien.

Une petite fille, près de moi, sanglotait. Les marchands d'oignons français aidaient à attacher les ceintures de sauvetage aux femmes ; je vis tout cela pendant que le navire coulait et je fus frappé de l'apparence calme de tous.

Nous étions dans un tourbillon de neige quand le bateau

sombra ; je fus lancé dans les gréements et je grimpai au grand mât avec le second et le cuisinier.

La mâture fut complètement couchée ; un certain nombre de Français qui s'y étaient réfugiés de l'autre côté furent brusquement plongés dans la mer, puis le mât se releva à demi. Il y avait environ vingt personnes dans les agrès quand le navire coula.

Au-dessous de moi, le second me demanda de grimper plus haut, si c'était possible. Je montai jusque dans les haubans où je mourais de froid.

Environ deux heures après que le navire eut coulé, le maître-coq lâcha et glissa dans l'eau ; le second tint jusqu'à six heures, mais à ce moment il tomba en avant sur le gréement, où son cadavre resta accroché.

Un autre homme mourut, et resta suspendu par un pied.

Un peu avant le lever du jour, un Français mourut à son tour et tomba, retenu par une jambe. J'eus à lutter tout le temps contre une violente envie de dormir.

Enfin, à l'aube, nous vîmes les effrayantes roches sur lesquelles nous avions naufragé, et j'aperçus l'*Ada* à environ un demi-mille.

(*Le Temps*, 23 nov.).

Un surhomme devant la justice

(Extrait du *Vetcherniaia Mosceva* (*Moscou du Soir*) du 31 janvier 1927.)

On assassine par jalousie, par cupidité, par vengeance au cours d'une querelle. Imaginez-vous que l'on puisse assassiner simplement pour se prouver à soi-même sa volonté ? C'est le cas d'un jeune homme de 19 ans, Slovookhotoff, qui tua, sans aucun autre motif, Zina Gaukoff, son amie.

Un certain jour, les élèves d'un internat de Oufa, où fréquentait Slovookhotoff, discutaient, avec forces citations de Nietzche et de Dostoïevsky.

L'opinion de Slovookhotoff, comme toujours, était extrême :

— La volonté de l'homme n'a pas de limites, affirmait-il. Et ce que j'ai résolu de faire, je le fais. Je me sens capable de n'importe quoi.

— Assassiner, ça, tu ne le ferais pourtant pas.

— Et pourquoi ne le ferais-je pas ? Je ne suis pas comme vous, qui n'oseriez pas me tuer, même si je dégageais votre responsabilité par un « document » où j'aurais écrit qu'il ne faut accuser personne de ma mort.

Zina Gaukoff assistait à cette conversation. Cette jeune fille de seize ans s'offrit à écrire le dit document, disant qu'elle prenait au sérieux l'affirmation de Slovookhotoff, où ses camarades s'obstinaient à ne voir que forfanterie.

— Et même après l'assassinat, j'affirme que je n'aurai aucun remords, continuait Slovookhotoff. Je boirai deux bouteilles de bière, puis je m'en irai au cinéma. C'est tout.

On prit jour. Slovookhotoff acheta un couteau, l'aiguisa, et à l'heure fixée se présenta à l'internat. Zina l'attendait.

Slovookhotoff était gai, plaisantait et riait.

Zina Gaukoff se déroba quelque temps ; comme l'autre insistait, elle écrivit le « document », et prit place sur une chaise, tandis que les pensionnaires de l'internat continuaient de plaisanter.

Slovookhotoff s'approcha de Zina. Celle-ci affirma de nouveau qu'elle n'avait pas peur. Slovookhotoff tira donc son couteau et l'enfonça profondément dans la poitrine de la jeune fille.

Le coup avait été si rapide et si bien porté que personne n'avait eu le temps d'arrêter la main du meurtrier. Zina avait été atteinte en plein cœur. Après avoir constaté qu'elle était morte, Slovookhotoff sortit, alla dans une brasserie boire de la bière, et se rendit ensuite au cinéma.

Le lendemain il se présenta chez le Commissaire, à qui il montra le « document » écrit par Zina. Il espérait que ce papier suffirait à le disculper, ou tout au moins à atténuer la peine encourue pour son crime.

L'examen médical reconnut en Slovookhotoff un homme parfaitement normal. Le tribunal de Bachkirir condamna Slovookhotoff à neuf ans de réclusion, avec isolement rigoureux et limitation de ses droits civils pour cinq ans.

(Communiqué par M. Boris Griftzoff.)

NOTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

LES CHAMBRES DU PLAISIR (Editions de la N. R. F.) ; ÉLOGE DE LA PARESSE (Hachette) ; SAVOIR VIVRE EN FRANCE ET SAVOIR S'HABILLER (Les Éditions de France), par *Eugène Marsan.*

L'activité de M. Eugène Marsan donne l'idée d'une facilité merveilleuse. Il sait écrire de tout et tout ce qu'il écrit le révèle : la moindre note. Il pourrait être indifférent à la matière de ses ouvrages. Mais les grandes œuvres demandent autre chose que du métier, de l'intelligence et du goût : il faut que le thème s'y accorde avec le vœu profond de l'être, et que d'un seul coup, tout l'homme s'y confie.

Je vois dans les *Chambres du Plaisir* l'exemple accompli de ces livres où le prédestinait une vocation particulière : œuvre sans modèle, et qui semble s'être formée au cours des jours sans dessein, comme on s'abandonne à son plaisir et à sa pente ; fidèle au seul fantôme intérieur.

L'embarras de la classer serait grand s'il le fallait absolument. Il n'importe pas que « l'auteur supposé de cette vie trop molle et vagabonde » soit « un être imaginaire » : la fiction ne suffit pas plus à constituer le roman qu'elle ne lui est essentielle, n'étant pas définie par ce qu'est l'ouvrage, mais par sa dissemblance avec ce qui fut. Et peut-être un roman véritable (c'est du moins l'idée que je m'en fais) voudrait-il, entre ce qu'on n'ose ici nommer les chapitres d'une histoire, plus de continuité que le fil léger d'une biographie presque du tout invisible ; un récit moins dépouillé de ces précisions insignifiantes, dont l'art, il est très vrai, n'a que faire, mais qui sont à ce point de

l'essence du réel qu'elles le sont aussi de l'imitation du réel et qu'au document qui les atteste à l'historien, il faut que le romancier supplée par une décision arbitraire ; et je ne dirai pas une composition plus rigoureuse (car ce recueil est ordonné, et le roman exclut la rigueur), mais de sorte toute différente, où le héros se peigne selon une découverte progressive de lui-même... Des récits alors, des portraits ? Sans doute, et pourtant ! Qui s'en tiendrait là dirait peu de chose. Conteur incomparable à tout autre dès qu'il lui plaît, analyste par éclairs, le don propre de M. Marsan n'est cependant ni de raconter, ni de peindre ; mais plutôt de prêter à la méditation, à la rêverie une voix musicale ; de ce double chœur d'inquiétudes, de regrets et de vœux que les amants voilent de silence, de nous faire entendre la parole et le chant.

Je forcerai à peine ma pensée si je donne les *Chambres du Plaisir* pour une suite de poèmes. Ce n'en est ni l'apparence, ni le tout, et le ton même du poème en prose n'y est pas continu. C'en est le charme : d'autres forces soutiennent ce livre, mais c'est la poésie qui l'anime et le colore.

Le génie du roman se passe de celui du style ; le plus discret, le moins visible y est le meilleur, s'il est vrai que ce n'est pas par un usage particulier des mots que le romancier nous doit attacher, mais uniquement par le pathétique et la cohérence des réalités dont ils sont le signe. En revanche, la recherche d'un style soutenu peut conduire, comme à son terme, et conduit assez souvent, en effet, à dissiper la fonction propre et naturelle de la prose dans l'ambition d'une prose chargée d'autant de sens et de volupté que le vers : il n'y a guère d'écrivains d'aujourd'hui qui n'aient couru, pour quelque page, cette aventure, et quant aux autres, leur réserve pourrait bien être signe de froideur autant que de sagesse. Mais si l'ambition n'est pas vaine, l'écueil est de prolonger au delà des capacités du lecteur un charme qui est un miracle et ne peut être que momentané. Ou veut-il reprendre le ton du discours, l'apprenti sorcier découvre que c'est une moindre tâche d'éveiller les forces supérieures que de leur donner congé ; seule une science consommée des modulations évitera les brusques disparates.

J'admire avec quelle habileté M. Eugène Marsan a su échap-

per à ce double péril. Jamais il n'est tendu : la transfiguration poétique s'allie chez lui avec le ton familier ; une voix d'une justesse exquise, celle même que l'on prend pour se parler à soi-même, le véritable ton du monologue intérieur. Et quant à ses moyens, les plus simples : des apostrophes, des adjectifs, des images. Je ne nomme pas ces trois-là au hasard : chaque page des *Chambres du Plaisir* y recourt et l'espace de quelques lignes, parfois, les rassemble.

Vêtue, tu ne parais pas une grosse femme, rassure-toi. Seuls les connaisseurs peuvent deviner tous tes charmes, avec leurs moyens infaillibles, que je finirai bien par connaître. Mais à présent, comme tu me plais ! Tranquille, étalée, ample, douce, rafraîchissante.

Brune comme l'encre, pâle comme la tubéreuse, violette comme une belle figue.

(Autre procédé, qui est une confidence : ces remarques de langage si fréquentes, où l'on reconnaît qui a souci d'écrire, et qui en possède les secrets. Partout ailleurs, ce serait une affectation ; non dans ce carnet d'un poète).

Pourquoi donc cette prose rend-elle un son si nouveau ? Peut-être, et c'est la grande invention de ce style, — l'un des plus beaux que nous puissions lire aujourd'hui, — peut-être par un art inconnu jusqu'à lui, du moins à ce point, d'isoler les valeurs et de bannir ce qui ne serait que développement ; art très réfléchi, et qui a conduit M. Marsan à renouveler le rythme de la prose aussi profondément que Barrès avait pu faire. Un mauvais écrivain noie sa pensée d'adjectifs incolores ; cinq adjectifs se suivent dans le fragment que je viens de citer, mais si heureusement disposés que leurs feux restent distincts. Et la page est faite comme la phrase, le livre comme la page ; par touches qui s'enchaînent selon une modulation musicale sans qu'aucune se puisse réduire au rôle dérisoire de transition ; et pour respirer, des silences ; de sorte que le chant ne cesse qu'à peine et jamais ne lasse.

Néanmoins, si rares que soient ces mérites, un livre où ils brilleraient seuls resterait un échec magnifique. Les forces de la poésie sont brèves par essence : en prose comme en vers, un long poème qui ne serait que poésie est chose inconcevable.

C'est ici qu'il faut rendre justice à ces éléments distincts de la magie poétique, que j'ai d'abord pu paraître négliger à

l'excès, au prix de ce charme, mais qui, fondus avec lui, le soutiennent, et sans lesquels lui-même serait moindre : le récit (dont *Confidence* est le chef-d'œuvre), l'analyse, — le plus souvent dispersée, parfois tout près d'être organisée en portrait (*Edissa*), — mais surtout un pathétique discret et fort, composé d'un sentiment aigu de la destinée humaine et de pitié : « Être là sans certitude, campé, avide, perplexe, et environné de destinées. » Si ces lignes sont les dernières, et par conséquent d'un ton plus grave que le reste du livre, cependant le sentiment qu'elles expriment n'y paraît pas inattendu ; il n'était pas absent des jeux, il les traversait comme une angoisse et comme un cri.

Par là, ces *Chambres du Plaisir* l'emportent décidément et sur les profils perdus de *Passantes*, et sur d'autres recueils analogues qui, sauf erreur, étaient nés de *Passantes*. Avec un art plus habile et plus divers, la matière, elle aussi, est plus riche. J'oserai dire qu'un tel ouvrage tient beaucoup plus que son titre ne semble promettre : il ne serait pas très difficile d'y découvrir autant de gravité que son abord montre de grâce, et jusqu'à cette « moralité » que l'auteur a laissée au public le soin d'apercevoir, sachant qu'il n'y a pas de description fidèle qui n'en comporte quelqu'une à l'analyse. Il ne raconte qu'à peine une vie, mais il peint une façon de vivre, au moins en ce qui touche aux passions de l'amour.

M. Eugène Marsan marquait récemment à M. André Rousseaux quelque déplaisir d'être classé « homme du XVIIIe siècle ». Entre les traits de sa nature qui répondent à cette définition et ceux qu'elle n'exprime point, on balancerait longuement s'il fallait décider de ceux qui l'emportent. Les *Chambres du Plaisir* montrent surtout les seconds : c'est de tous côtés qu'un tel livre dépasse cette formule, et, peut-être toute formule ; il est plein de ressources inattendues comme un être qui vit sous nos yeux et qui bouge. Si c'est un sage propos, mais un mérite insuffisant, que d'être fidèle à la tradition, cet art la prolonge beaucoup plus qu'il n'en reproduit la lettre ; il innove comme elle-même avait fait en son temps.

Je le dirais fils de la Science et du Don si l'âge des mythes n'était passé : ce que l'artiste a hérité des maîtres, ce qu'il leur ajoute et qui est lui-même, mystérieusement s'y composent pour un prestige nouveau, — source ineffable d'étonnement.

*
* *

Je ne puis que signaler l'*Éloge de la Paresse* et *Savoir vivre en France et savoir s'habiller*. A la différence des *Chambres du plaisir*, ces deux ouvrages se rattachent dans l'œuvre de M. Marsan, à la veine XVIIIe siècle (de fait, c'est à propos de l'*Éloge* que le mot fut écrit), mais avec le même tour original et rare. Qui entreprendrait d'y détailler comment un grand artiste peut traiter librement (jusqu'à la confidence) un thème proposé, ou varier de cent façons l'énoncé de simples prescriptions mondaines, y trouverait la matière d'une curieuse étude de style. Telle est la virtuosité de l'auteur qu'à ses mains les chaînes se changent en guirlandes. HENRI RAMBAUD

*
* *

LA PASSION DE ROLAND GARROS, par *Jean Ajalbert* (Les Editions de France).

Quelle légende que celle de ce garçon né dans une île de l'autre côté de la planète, mort en plein ciel au-dessus des champs français d'où se retirait l'ennemi. Il mena sa destinée jusqu'où il voulut la mener et jusqu'à l'heure où il n'eut plus rien à savoir de ce monde dans la victoire et dans la mort. On sait seulement qu'il a disparu un soir, ainsi qu'un bolide arrivé au bout de sa course. Seul un témoin vit son avion éclater en l'air « comme un jeu de cartes », le jeu qu'il aurait jeté, la partie gagnée, à la face du destin.

L'article de journal, qui va d'une allure à la fois ronde et soulevée, c'est bien le genre le plus propre à parler vraiment au public, aujourd'hui, comme l'étaient autrefois les laisses des trouvères. Ses chapitres, Jean Ajalbert les a arrangés comme des articles et comme des chants où parfois reviendrait un refrain. Voilà donc cette *Vie*, passionnée, celle d'un homme qui vécut toujours en grand hasard, et toujours à la conquête d'une victoire ou de la liberté ; mais jamais plus passionnante que quand il préparait son évasion des prisons d'Allemagne.

Ce livre devrait aider à la formation de la légende : les images qui pourraient demeurer dans les têtes sont toutes peintes, là. C'est Garros enfant, en Indo-Chine, déjà le juste et l'impassible, selon le code asiatique ; le lycéen, champion de

bicyclette ; le voyageur, qui ne regardait pas par la portière parce que ses rêves étaient plus beaux que les paysages ; le prisonnier, qui faisait distribuer secrètement ses colis aux Russes affamés ; l'homme-volant, l'inventeur, le héros.

De ces deux tomes, on tirerait des images ; des leçons aussi, car ce n'est pas peu de chose que de voir un homme supérieur aux prises avec les médiocres, la veulerie, la routine, et en triompher — difficilement ; enfin, le testament d'une pensée et d'un cœur.

« Il faut croire à la vie... Elle n'est pas hostile... Elle est ce que nous la faisons... Il y a si peu d'hommes qui se donnent tout à ce qu'ils ont à faire que celui qui s'applique de toutes ses forces, a un avantage énorme, décisif sur les autres... Choisissez ce qui vous plaît et donnez tout votre effort... Vous constaterez combien il est facile de continuer... On se fait des montagnes de tout. On se prépare à surmonter des difficultés cent fois plus hautes qu'on ne les rencontre jamais dans la réalité. On prend un tel élan que les obstacles ne sont plus rien à sauter. »

Bien sûr, il n'y a là que quelques notes prises par un camarade après une conversation d'un soir. L'action et la vie de Garros ont débordé sa pensée ; ou plutôt, comme il arrive, ses esprits, ses sentiments obscurs étaient plus riches et plus intéressants que ses idées claires.

Une étoile, lorsqu'elle éclate ou s'éteint, sa carrière n'est pas finie. Aux yeux des hommes, durant des années, durant des siècles, elle brillera encore. Quelle sera la destinée de cette légende ? Peut-être a-t-il manqué à Garros pour être tout à fait populaire un certain sourire. Son enfance d'Asie lui prêtait une correction un peu distante !

Mais cette netteté d'arêtes, cette espèce d'ardeur nue et sèche en surface, peuvent être justement ce qui parlera le plus aux gens de demain.

« Il a été un exemplaire de l'homme nouveau... »

C'est vers cette conclusion que Jean Ajalbert a mené tout son livre, en assemblant les preuves disséminées dans la tourmente. « Car, dit-il, plus encore que par la machine volante, par le génie de la pensée et du cœur, par la volonté, par le caractère, par la connaissance et le sacrifice de soi, Roland

Garros a su s'élever et réaliser le rêve millénaire des hommes.

HENRI POURRAT

*
* *

ÉCRITS, de *James Ensor* (La Flandre littéraire).

En dépit des matamores et des grenouilles, la gloire du bon peintre Ensor, fils de Jarry et de Breughel, renaît. Après ses écrits de combat, il nous donne ici un résumé de son existence municipale : ne préside-t-il pas, à présent, des banquets officiels — et pourtant truculents — et n'a-t-on pas donné son nom à l'une des galeries les plus animées d'Ostende ? Ensor est un des plus véhéments incitateurs de vie qui soient aujourd'hui : il réveille les masques et les fantômes, fait grouiller les adjectifs, et son harmonium — dans son atelier perché, comme au haut d'un phare, au-dessus de sa boutique de coquillages — agite d'une danse miraculeuse les étranges personnages de ses murs et accélère la marche de son *Entrée de Jésus-Christ à Bruxelles.* Il est réconfortant de penser à l'admirable solitude de cet homme, à ses puissants persiflages, aux fêtes qu'il se donne pour l'unique plaisir de sa terrible bonne humeur.

JEAN CASSOU

*
* *

LE ROMAN

LE JOURNAL DE SALAVIN, par *Georges Duhamel* (Mercure de France).

Salavin nous a quittés... Il est vrai que, deux fois déjà, nous l'avons vu disparaître, vaincu, honteux, nageur qui renonce à maintenir sa tête au-dessus de l'eau. Et deux fois, Duhamel n'a pu se résoudre à laisser couler définitivement le malheureux. Il l'a repêché, ramené à la vie ; et plus il s'est penché, en médecin attentif, sur son pauvre velléitaire, plus il a su nous intéresser à cette âme tendre et aigre, généreuse et sans étoffe, faible, lâche et pourtant vivifiée par une petite flamme qui ne s'éteint pas.

Dans *Confession de Minuit*, Salavin nous apparaissait comme un frère débile des divers « humiliés » de Dostoïewski. Même

mépris de soi, même lucidité salace et hargneuse dans la dénonciation de ses bassesses, même pente à savourer, dans l'abjection, d'inavouables douceurs. A cette époque, ayant perdu sa place, il vivait avec paresse du travail de sa vieille mère. Il avait, cette fois-là, roulé très bas ; et lorsque, après bien des échecs, une possibilité de « vie nouvelle » s'était rouverte devant lui, pris de terreur il avait fui, en inadapté qui refuse définitivement le salut.

Dans *Deux hommes* nous l'avons pourtant retrouvé, rentré au logis familial, marié, un peu moins sordide. Le chétif employé voué aux bonheurs précaires et aux perpétuels échecs, tente d'échapper à la platitude de son destin par l'aventure d'une grande amitié. La naissance enivrante de ce sentiment, l'épanouissement momentané qu'il apporte à deux existences médiocres, puis son effondrement causé par l'instabilité, l'insuffisance, le démon impur du malheureux Salavin : tout cela est posé avec une justesse, une délicatesse et une ampleur dont la passion amicale n'avait guère encore été l'objet chez nous.

Avec le *Journal de Salavin*, la tentative d'ascension recommence. Décidément, parmi tant d'âmes qui semblent vivre mais qui sont mortes, celle-ci, malgré sa pitoyable infirmité, jette obstinément de touchantes lueurs. Avec la présomption des peureux qui oublient un instant leur faiblesse, Salavin perd la tête et ose rêver de sainteté. Naturellement, il va de déception en déception ; et comme, après coup, il retrouve chaque fois sa lucidité et qu'il relève avec cruauté ses sophismes ou ses hypocrisies, il ne laisse pas de nous contraindre à des retours sur nous-mêmes, et il impose des réflexions assez mortifiantes à ceux qui se sont jamais efforcés vers quelques progrès spirituels. On a même pu craindre, tout d'abord, que ce ne fût là le dessein de Duhamel, qu'il ne nous donnât un *Bouvard et Pécuchet* de la vie intérieure, et qu'après bien des humiliations, il ne renvoyât Salavin à son piètre point de départ. Mais non. Une émouvante surprise nous attendait. Salavin tombe et retombe, mais il persévère. Et tout à coup, quand nous en désespérions, voilà que le récit décolle de terre ; voilà qu'obscurément, sans qu'on distingue encore très bien entre ce qui est défaite ou victoire, grimace ou transfiguration, un des maladroits élans de Salavin parvient soudain à la miraculeuse

réussite. Dans un geste de charité éperdue, il s'élève un instant ou plutôt il dégringole jusqu'à la sainteté véritable ; et sans doute faut-il souhaiter qu'il en meure pour de bon, car comment se maintiendrait-il si haut ? Mais pour combien de saints, s'il leur avait fallu durer, n'aurait-on pas les mêmes craintes ?

Ces trois livres représentent certainement ce que Duhamel a inventé de plus accompli (je mets à part *Vie des Martyrs*, qui est observation plus que fiction). Autour de Salavin, il a pu exprimer beaucoup de choses qui lui tiennent intimement à cœur ; d'autre part il domine son personnage d'assez haut pour ne jamais en faire son porte-parole et ne pas être entraîné à une partialité excessive. — Ce que j'aime le moins, ce sont çà et là quelques morceaux de bravoure, fort brillants d'ailleurs, mais par lesquels, un peu facticement, Duhamel semble vouloir donner à son humour, qui est de nature délicate, une carrure et un volume de voix qui ne lui sont pas naturels.

JEAN SCHLUMBERGER

*
* *

LES CAPTIFS, par *J. Kessel.* (Editions de la N. R. F.)

On ne saurait posséder plus exactement, plus techniquement que M. Kessel les qualités du romancier. Seulement, il y a deux sortes de sujets de romans. Il y a les sujets de romans qui n'étaient pas des sujets de romans avant que l'auteur n'y touchât, de sorte qu'il les a créés en tant que romans et en tant que sujets. Et il y a les sujets de romans qui étaient déjà proposés comme cadres avant que l'auteur ne remplît à sa manière ces cadres. Les *Thibault* n'ont été un sujet de roman qu'après que Roger Martin du Gard les a eu commencés. Les *Captifs* de M. Kessel étaient un sujet de roman depuis longtemps — le roman des sanatoria d'altitude. M. Michel Corday s'y était essayé dans les *Embrasés*. Il doit y en avoir d'autres. Les *Allongés*, de Mme Jeanne Galzy, nous donnaient le roman des sanatoria marins. Et ce sont d'ailleurs des sujets de bon rendement pour romanciers intelligents. Je me demande si l'arbre généalogique ne commencerait pas à l'*Abbesse de Jouarre*. Renan dit dans sa préface qu'il avait toujours rêvé d'écrire des *Dialogues de la dernière heure*, c'est-à-dire une étude des chan-

gements qu'apportent la probabilité ou la proximité de la mort chez des êtres entraînés jusqu'alors sur un rythme de vie. L'*Abbesse* est un de ces dialogues. Les *Embrasés*, les *Captifs*, ce sont des prisonniers condamnés à mort par la nature, tandis que ceux de la Force et de l'Abbaye l'étaient par le tribunal révolutionnaire. Alors, comme Renan le faisait par jeu, nos romanciers trouvent là un bouillon de culture favorable pour la culture des microbes d'amour, qui sont leur bien héréditaire.

L'auteur de l'*Equipage*, qui est par surcroît un excellent journaliste et dont certaines enquêtes furent célèbres, a donc filmé un *documentaire* sur les sanatoria. On pouvait prévoir que son film serait le meilleur, et c'est en effet du travail de premier ordre. Le prévu et l'imprévu y forment un équilibre parfait. Des critiques, j'en apporterais si l'auteur n'avait lui-même, dans ses dernières lignes, donné sur son roman l'essentiel d'un sourire que je m'exténuerai vainement à rendre aussi fin.

« Arrivé à son compartiment, Œtilé remarqua près de la portière un singulier personnage. Il respirait la santé. Son regard était fixé sur Michelle étendue, avec compassion, mais plus encore avec une bizarre curiosité professionnelle. Comme le train s'ébranlait, Marc demanda au docteur :

— Un confrère ?

— Non, du tout. Un romancier, paraît-il, qui vient écrire sur les malades. »

C'est tout naturel. Il y a le médecin de la maison, le curé, le pasteur et le rabbin de la maison, la fleuriste de la maison. Pourquoi pas le romancier de la maison ? Tout groupe humain, toute profession, ont droit à leur roman, à leur romancier. Souhaitons-leur d'en trouver d'aussi bons que M. Kessel.

Seulement le documentaire n'est susceptible que d'un rendement limité. Les sujets de roman qui sont tout faits ne valent pas les sujets de roman qui se font au fur et à mesure du roman. Quand M. Kessel emploiera-t-il à l'un de ceux-ci ses incomparables dons ?

« Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns les autres avec douleur et sans espérance, attendent leur

tour : *C'est l'image de la condition des hommes.* » C'est du Pascal. *L'Abbesse de Jouarre* voit encore dans la prison révolutionnaire une image pascalienne de la condition des hommes. Le sanatorium de M. Kessel n'évoque presque rien de tel. Sauf une mystique de la souffrance, c'est un sanatorium et voilà tout. L'auteur a fait à la perfection ce qu'il a voulu faire. Mais d'autres ont voulu faire davantage. Il y a une hiérarchie dans les ambitions, dans les œuvres, dans les genres. ALBERT THIBAUDET

*
* *

ENFANTS ET MEURTRIERS, par *Hermann Ungar* (Editions de la N. R. F.).

« N'est-il pas exact que dans les profondeurs de son cœur on ne hait rien tant que soi-même ou sa propre image ? » C'est exact à condition qu'on soit — au lieu d'un de ces grands seigneurs qui formaient la compagnie de La Rochefoucauld — un orphelin ou un enfant délaissé, faible, laid, persécuté par un patron ou par des camarades d'école, et tremblant de désirs irréalisables. C'est exact, et peut-être est-ce le secret de certains personnages de Dostoïevsky — et de lui-même. Les enfants, dont Hermann Ungar nous raconte l'histoire, souffrent et surtout veulent souffrir. La prison, l'armée, tout ce qui nécessite une obéissance passive leur procure ce plaisir de réaliser le maximum de leur être et ils ne cessent de tendre à cet état bienheureux. En cela, ces enfants ne sont pas des médiocres, s'il est vrai qu'un médiocre soit celui qui toujours s'arrête à mi-chemin de ses possibilités et qui se refuse à son destin. Et comme c'est le plus grand égoïsme qui — Nietzche l'a vu — s'épanouit en générosité avec l'inflexibilité d'une force naturelle — c'est le plus complet désintéressement vis-à-vis de soi-même qui commande la haine à l'égard des autres. Les enfants de Hermann Ungar martyrisent les animaux, repoussent les malheureux, volent et tuent leurs bienfaiteurs, plus tard prostituent les femmes qu'ils ont désirées. Il ne s'agit pas ici d'un sadisme intellectuel comme celui de Lenormand : à travers la souffrance des autres, découvrir leur secret — ouvrir en eux une telle blessure que tout s'échappe de ce qui faisait leur vie propre — et se repaître de leur substance. Quand Barrès se

penchait sur la Pia à son lit de mort ou sur Venise décomposée, son âme en retirait un enrichissement singulier. Ungar nous offre un sadisme moins systématique et plus véridique. (Abandonnée à elle-même, l'intelligence ne mord pas sur les choses et ne peut qu'inventer). Dans ce livre, aucune fête pour l'imagination, mais une stricte relation entre les êtres :

« Les êtres de son espèce ne sont pas solitaires ; ils veulent déshonorer par leurs mots, leurs rires, leurs larmes ceux qui les écoutent, devant lesquels ils se mettent à nu, se déshonorent eux-mêmes, par le désir d'intensifier encore leur propre misère et de ne pas laisser s'évanouir chez ceux qui les écoutent le désir de la vengeance. »

Ce n'est pas *gratuitement* qu'ils humilient, c'est dans l'espoir d'être à leur tour humiliés. Survient-il un étranger qui leur montre de la pitié, ils se révoltent contre lui et l'assassinent, non pourtant sans un secret sentiment d'amour envers celui qui les a devinés — mais il avait manqué à son devoir. Nous ne sommes donc pas avec Ungar sur un plan idéologique mais dans le domaine humain, où rien ne se fait pour rien. « C'est comme une flagellation monastique que je n'ai pas destinée à ma victime, mais à moi-même », dit le meurtrier une fois jeté en prison. Quel sentiment de dignité humaine ! Trop de gens veulent s'arracher aux conséquences de leurs actes ; on a déjà supprimé l'enfer ; on parle de nous enlever le crime et le châtiment ; on rêve d'abolir la peine de mort. Que nous restera-t-il ?

Dans la première des deux nouvelles qui composent ce livre, la figure la plus intéressante est celle de l'étranger qui ne comprend rien à l'histoire à laquelle il est mêlé et qui accule au meurtre et au désespoir des êtres auxquels il ne veut que du bien. L'atmosphère, la « Stimmung » d'angoisse devient de plus en plus intolérable et le crime de la fin paraît non seulement naturel mais nécessaire. Dans la seconde, c'est également un personnage muet, une servante grasse, laide et stupide qui suscite tout le drame et qui finira victime de la volonté de vengeance de l'enfant qu'elle avait dédaigné. En dehors de l'art avec lequel est conduit le récit, des « préparations » qui ne dévoilent une partie du mystère que pour mieux le dissimuler, une ironie amère se devine à chaque page et éclate lorsque le

fils de la servante bafouée par l'homme qui l'exila et la réduisit à la prostitution écrit à son père pour lui témoigner sa reconnaissance et l'assurer qu'il sera toujours un honnête homme, « comme lui, son bienfaiteur ». Et le père meurtrier se sent désormais attaché à son fils par un lien qui ne se rompra point.

JEAN GRENIER

* * *

LETTRES ÉTRANGÈRES

TRANSFORMATIONS, par *Roger Fry* (Chatto et Windus, Londres).

M. Roger Fry est, en ce moment, de tous les critiques d'art, celui qui s'efforce avec le plus de succès de rattacher ses observations particulières à une théorie esthétique générale. Dans *Vision and Design* il avait esquissé cette théorie ; dans *Transformations* il la dessine de façon plus précise et l'appuie sur de nombreux exemples (dont beaucoup sont de très belles reproductions de tableaux ou de dessins).

Pour Roger Fry l'émotion esthétique pure serait indépendante des sensations provoquées ou des images évoquées par le tableau, le poème ou le roman. Certes ces sensations, ces images sont mêlées à notre émotion, mais elles nuisent plus qu'elles ne servent à l'émotion d'art proprement dite. La vraie réaction de l'esprit devant une œuvre d'art est une réaction devant des relations, des rapports, non devant des événements ou des appels sensuels. Fry analyse par exemple très finement un tableau de Poussin, Achille découvert par Ulysse parmi les filles de Lycomedon ; il montre que, tandis que nous regardons ce tableau, l'histoire d'Achille nous est indifférente ; si même nous voulons en étudier les valeurs psychologiques nous découvrons qu'elles sont très médiocres ; cependant le tableau est beau parce que les formes, les lignes, les ombres ont été employées par le peintre à former un système de relations intelligible et harmonieux. L'émotion artistique ainsi décrite ressemble beaucoup plus à celle du mathématicien devant un système parfait de formules qu'à aucune des émotions de la vie quotidienne. On la saisit mieux à l'état de pureté en musique et dans une certaine mesure, en architecture et en poésie, que

dans la peinture ou le roman. Devant un nu, il nous est difficile de donner notre attention aux seules valeurs picturales ; en lisant un roman, de ne penser qu'à l'ordonnance de l'œuvre, et pourtant, même dans ce dernier cas, Fry croit qu'il existe des lois semblables à celles qui régissent la peinture, et des volumes psychologiques équivalents aux volumes spéciaux.

On comprend maintenant le titre du livre. Les « Transformations » sont les changements que doivent subir les formes naturelles pour devenir les éléments de constructions esthétiques. Par là se trouvent justifiées les « transformations », très profondes en effet, qu'imposent aux formes réelles beaucoup d'artistes modernes. Pour Fry le grand réaliste (comme Rembrandt) n'est réaliste qu'en apparence, mais il imprime si fortement le sceau de l'esprit à toute matière contemplée par lui qu'il garde sa liberté spirituelle alors qu'il paraît copier la nature.

Peut-être faudrait-il compléter le beau livre de Roger Fry en relisant le *Système des Beaux-Arts* d'Alain. Alain, lui aussi, croit qu'une partie du plaisir esthétique vient du bonheur que trouve l'esprit à contempler ses propres lois. Mais justement l'émotion d'art diffère de celle du géomètre ou de l'algébriste en ceci : dans l'art, ce qui est soumis aux lois de l'esprit ce n'est pas, comme en mathématiques, des signes arbitrairement définis, mais bien la matière humaine et le monde réel lui-même. Il y a donc deux éléments dans le plaisir esthétique : comprendre, contempler l'univers ordonné et intelligible de l'art au lieu de l'univers obscur des choses ; mais aussi constater que cet univers de l'art est fait de nos propres émotions, de nos images quotidiennes et découvrir que ce monde intelligible reste, malgré les transformations, le monde réel.

ANDRÉ MAUROIS

* * *

LES ARTS

EXPOSITION D'ŒUVRES *de Jean de Bosschère* (Galerie d'Art Contemporain).

Ce sera la punition de quelques hommes que l'esprit critique ne trouve plus à se manifester utilement. Entre l'Esprit et les Sens, les ponts sont coupés. Si la poésie, si la peinture nou-

velle consentent à redescendre au niveau moyen de la plage cérébrale où gravitent nos maigres cervelles, c'est pour reporter d'un vol puissant sur la signification elliptique le manteau léger de l'absolu. Il est transparent sur les hommes à charnière de Jean de Bosschère. Personnages déformés par les attitudes, cendres de squelettes s'appliquant à renouer avec la forme vivante des hommes, et tout à coup s'inquiétant des fenêtres, des barrières, des carcasses de la rosée ou de l'industrie fragile de la spirale multicolore noyant la lumière dans la sphère équilibrée du néant.

Statue gracieuse d'un livre ; groupe inondé d'azur et dont le parapluie de chauve-souris déployé fait l'ombre d'une canonnière sur la fleur du sureau ; insectes d'une photographie captant cette vache marine le chapeau à la main — et l'œil de la pipe est si doux ! Mais derrière chaque toile tourne cette scie du mystère qui partage l'amour comme un lit de forêts.

J'ajoute la précision de ces plaques perforées, de ces rubis d'horloger signifiant que la mécanique n'est pas insensible à notre patience, qu'il faut aussi des masques à nos parures et prouver leur obscénité, que le monde ne s'arrête pas à la peau et que pour animer toute une architecture humaine il faut dresser les automates à des exercices contraires à ceux qui leur furent destinés.

Jean de Bosschère trahit la vie. Il exécute sournoisement — c'est la formule — les poupées trompeuses du caractère, il peint d'un point curieux avec une craie brillante. J'ai vu devant certains de ses tableaux des fusils debout, gravement, et la cible était son épouvante même.

Bosschère a découpé un peu de la membrane. Je ne saurais dire mieux.

ROGER VITRAC

* * *

DELACROIX, par *Raymond Escholier* (Floury).

Il faut louer tout d'abord M. Escholier d'avoir échappé à cette singulière fureur qui s'empare de la plupart des écrivains, lorsqu'ils se mêlent de défendre le Romantisme et ses héros. On dirait, à lire leurs ouvrages, que la moindre critique, touchant ce mouvement admirable, les atteint personnellement et leur cause un tort irréparable. M. Escholier, loin de vociférer,

exprime son enthousiasme avec un lyrisme pondéré, et, grâce à une documentation étendue et jamais fatigante, évoque Delacroix et son époque de façon fort attachante. Le peintre des *Croisés* vit, s'agite, médite, s'inquiète, s'enthousiasme et recherche douloureusement, à travers vingt influences, sa puissante personnalité.

Les pensées de Delacroix que l'on cueille dans ce premier volume sont comme toujours une source d'exaltation et un réconfort, à une époque hostile aux peintres qui osent penser à autre chose qu'à la stratégie mercantile. Après tant de controverses au sujet du Romantisme, c'est encore chez Delacroix que nous trouverons la meilleure définition : « Si l'on entend par mon romantisme la libre manifestation de mes impressions personnelles, mon éloignement pour les types invariablement calqués dans les écoles et une répugnance pour les recettes académiques, je dois avouer que non seulement je suis romantique, mais que je l'étais même à quinze ans... » Il n'est nullement question ici, de préférer, comme le font nos néo-romantiques, la pochade et le laisser-aller qu'elle implique à la révision, par la raison, des folles et nécessaires suggestions de l'instinct. « On ne peut produire des œuvres réellement durables que par un profond travail, nous dit-il. Le temps n'épargne pas ce qui a été fait sans lui. » Est-ce à dire que l'on ne doive écouter que les conseils de sa raison ? Effroyable malentendu ! « Je n'aime point la peinture raisonnable. Il faut, je le vois, que mon esprit brouillon s'agite, défasse, essaye de cent manières avant d'arriver au but dont le besoin me travaille... » Essayer de cent manières, voilà qui n'est nullement compatible avec l'esthétique du romantisme moderne, qui est celle du *premier jet*. Si ce jet, encore, était pur ! Mais l'on sait de reste que pour qu'il obtienne les faveurs du public, il faut qu'il soit le plus épais possible, le plus chargé de scories, et que les matériaux et les outils, mortier et truelle doivent être choisis parmi les plus rudimentaires. Retouchant pour la deuxième fois le *Massacre de Scio*, Delacroix, cependant, ne cessait de répéter : « ... s'il faut ébaucher avec un balai, on doit terminer avec une aiguille. »

Ce qui plaît en Delacroix, c'est, comme le remarque avec justesse M. Escholier, « son goût perpétuel de contredire et

de se contredire. » C'est à ce goût qu'on reconnaît infailliblement les artistes sincères et désintéressés. Peu leur chaut *d'arriver*, et, s'ils pensent à la Gloire « cette ambroisie des grandes âmes », ils se sentent assez forts pour y atteindre sans flatteries au public ni concessions à la critique. Ils n'optent jamais définitivement pour tel mode étroit de pensée ou d'expression, mais s'abandonnent aux élans contradictoires de leur cœur, obéissent aux oscillations de leurs sentiments. En même temps que les *Massacres de Scio*, cet inquiet ne peignait-il pas *Les Natchez*, *Don Juan* et la *Mort de Caton*, trois toiles qui, je suis bien de l'avis de M. Escholier, eussent pu sortir de l'atelier de David ? On n'en finirait pas d'épiloguer sur cette grande figure, à côté de laquelle tous les Dieux du jour, de Courbet à Corot, font figure de petits bourgeois à l'esprit un peu court. Le second tome de cet ouvrage (ai-je dit qu'il était magnifiquement illustré ?), me donnera l'occasion d'en reparler. Aussi bien, feuilletant à nouveau le bréviaire inépuisable qu'est son *Journal*, j'y retrouve cette phrase qui exprime mieux que je ne saurais le faire, mes pensées du moment : « Silencieuse puissance qui ne parle qu'aux yeux, et qui gagne et s'empare de toutes les facultés de l'âme ! Voilà l'esprit, voilà la vraie beauté qui te convient, belle peinture, si insultée, si méconnue, livrée aux bêtes qui t'exploitent.... » ANDRÉ LHOTE

* * *

L'ACADÉMIE DES DAMES.

On se montre actuellement dans les salons parisiens, entre amis, un délicieux album de dessins de Marquet : l'*Académie des Dames*. Ce recueil « hors commerce » ne sera, hélas ! feuilleté que par quelques privilégiés et c'est grand dommage. Une société cultivée, un peuple d'honnêtes gens devrait tolérer la vente au grand jour de toute œuvre de ce genre — on a deviné qu'elle était érotique —, si quelque artifice technique (transposition ou dépouillement) en magnifie ou spiritualise le sujet. Rien ne montre mieux la grossièreté des esprits que cette vague de pudibonderie, qui, par moments, balaie les recoins de quelques boutiques inoffensives, sous prétexte qu'on y trouve des ouvrages où certaines attitudes humaines — et non des moins nobles, et non des moins belles — sont célébrées, soit par le

peintre, soit par le poète. C'est un lieu-commun que de constater que pendant ce temps mille polissonneries gravitant, si j'ose dire, autour de l'acte incriminé, s'étalent à toutes les devantures des marchands de journaux, attentant d'autant plus dangereusement à la morale publique (pour employer le jargon de Tartuffe) que dessins et légendes sont intelligibles au moindre collégien. Pour ne parler que de l'*Académie des Dames*, on ne saurait trop louer Marquet d'avoir donné, du plus scandaleux des sujets, une interprétation par endroits fortement ironique, ailleurs attendrie et souvent pleine de noblesse. Rompant avec une tradition trois fois séculaire, cet album n'est pas imprimé à Cythère, mais à New-York. Calvin nous devait bien cette revanche.

ANDRÉ LHOTE

*
* *

NOTULES

La Jeune Fille Violaine (première version, 1892), par *Paul Claudel* (éd. Excelsior).

Voici la naissance d'un monde... Une préface de Jean Royère dénombre fort bien les différences entre ce jaillissement et le fleuve épique traversant la dramatique cité de la seconde version pour s'épanouir dans le mystère de *l'Annonce*, port où reflue la marée divine. Mais l'essentiel est qu'ici l'œuvre habite encore l'âme de son créateur, qu'il nous livre l'une avec l'autre en leur double pureté charnelle et surnaturelle : est-ce un blasphème de dire que cette *Violaine* secrète égalait en frénésie chrétienne le déchaînement païen du premier *Tête d'Or ?*

■

Les Miens, par *Gilbert de Voisins* (Grasset).

Le charme personnel de Gilbert de Voisins est une alliance spontanée de fantaisie et de clairvoyance : il en joue délicatement dans *les Miens*, recueil de souvenirs, ou plutôt « roman du souvenir ». Tous ces êtres qu'il a élus siens, ils l'ont formé pour qu'il les déforme. Il leur serait donc moins fidèle en laissant sa mémoire parler directement qu'en lui demandant cette poétique transposition qui montre beaucoup de loyauté et, sans artifice, beaucoup d'art.

■

Aparté, par *Jacques de Lacretelle* (N. R. F.).

Ce monologue d'un psychologue-moraliste débute par *Colère*, jolie nouvelle très nuancée en son didactisme. Puis vient le *Journal de*

Colère pour décrire, autant que le progrès de l'œuvre, la terre dont elle se nourrit : événements, lectures, réflexions. *Dix Jours à Ermenonville* enfin, rêverie autour des *Rêveries*, pousse assez loin l'analyse de la misanthropie par amour, de « la soif qui ôte l'envie de boire ». Trois études en demi-teintes, une pénétrante autobiographie artistique et sentimentale...

Ressemblance, par *Georges Oudard* (Kra).

Un bref récit, mené comme une enquête policière : l'ami de Denise a-t-il vu juste en concluant d'une ressemblance que son amoureux était un voleur ? Le mérite de Georges Oudard est d'avoir fait surgir de la réponse à cette question une autre interrogation et mis à l'épreuve, après le coupable, le justicier improvisé.

Etudes de Nu, par *Gil Robin* (N. R. F.).

Nu, oui ; mais c'est lui-même que Gil Robin dévoile quand il se penche sur les femmes, sensuels symboles d'idées, de paysages, de patries. Cette fois, la science du jeune médecin désarme au profit d'une amoureuse préciosité : toute sensation lui réclame son image, sauf en ces instants de parfait narcissisme où l'image devance la sensation.

Le Bracelet Tensimétrique, par *Jacques-Emile Blanche* (Kra).

En ce tome second de ses mémoires, le précepteur Perdrillon brosse moins un tableau des temps nouveaux qu'il ne filme leur tohu-bohu. Lourde de citations, de rappels et d'allusions, grossie de tout le bric-à-brac des cervelles contemporaines, cette boule de neige descend sur nous : Jacques-Emile Blanche semble la pousser avec autant d'amusement que de brio.

Banal ou les Ruses de la Presse, par *Pierre Sichel* (N. R. F.).

Banal, aventurier illuminé, lance dans son journal cette nouvelle : un homme a découvert qu'il existait. Aussitôt un peuple entier se passionne pour le problème de l'être : vive le dictateur Banal, prophète de l'ontologie et de l'ataraxie ! Imaginez une boutade de Valéry changée en obsession collective par les méthodes de Jules Romains : sur ce contraste, Pierre Sichel a basé un curieux conte philosophique, très inactuel bien entendu.

La Mort difficile, par *René Crevel* (Kra).

Moins éloge de la mort difficile, ce roman, que pamphlet contre la vie facile. Le père du héros, un colonel fou, nommait Ratapoilopolis

son Utopie ; le fils aussi a sa Ratapoilopolis : Montparnasse, l'homosexualité, un musicien américain, un ange désarmé. Il y promène sa détresse et meurt d'inanition sentimentale. Mais René Crevel qui veut vivre a planté sa fleur romantique dans un riche terreau bourgeois : son « folk-lore du foyer », ses portraits des respectables mères, bref tout le côté Max Jacob de son livre, gardent une plaisante saveur de caricature vraie.

*

Brûlebois, par *Marcel Aymé* (Cahiers de France).

Il y a dans cette satire du monde provincial un parti-pris de cruauté facile qui pourrait lasser si Marcel Aymé avait voulu en faire plus qu'une toile de fond, un décor nécessaire pour que Brûlebois acquière tout son relief. Ce saint ivrogne reste dans la meilleure tradition : sa pureté nous venge des fous mystiques et des âmes desséchées ; sa truculence sert d'alibi à la fougue imagée de son biographe.

*

Les Jeux du demi-jour, par *Pierre Mac-Orlan* (Les Arts et le Livre).

Douze lithographies de Vertès que Marc-Orlan déclare « ironiques et sensuelles », dont on dirait d'abord la sensualité indulgente et l'intelligence ironique. Mais la préface et les douze commentaires évoquent la routine du « milieu », l'apathie où se déroulent ses rites quand la maison n'est pas transformée en « Cythère cérébrale » par l'impuissance généralisee des vieux et le snobisme spécialisé de certains jeunes. Alors, devant tel quinquagénaire de Mac-Orlan ou tel blondin de Vertès, c'est l'esprit qui plaide l'indulgence contre une sensualité impitoyablement ironique.

RENÉ LALOU

* *

LES REVUES

LA GÉNÉRATION D'APRÈS-GUERRE

On se demande assez fréquemment, dans des livres, des revues et des journaux, si la jeune génération littéraire diffère beaucoup de ses aînées. Presque toujours on se répond négativement. Beaucoup de gens en sont rassurés.

Un fossé entre ces générations ? « Mettons au maximum une rigole », répond M. Vandérem ; et M. de Montherlant : « La question *génération* et la question *antinomie des générations* n'existent pas. » Voilà qui est établi.

M. Paul Souday, qui ne croit pas à ce fossé, se fonde sur deux assertions : il n'est pas d'événement social qui change la beauté d'une

œuvre ; puis les jeunes écrivains ont subi telles influences : celles de Claudel, de Gide, de Proust, de Valéry... qui les rattachent au passé. Il est aisé de répondre que même si un événement social ne pouvait altérer la beauté d'une œuvre (ce qui me semble faux), il arrive souvent qu'il la relègue pour un temps dans l'oubli. Aisé de dire aussi que Claudel, Gide, Proust, Valéry... appartiennent, par une bonne part de leur œuvre, par leur influence et leur célébrité, aux générations d'après-guerre ; que d'ailleurs, pour être parti d'une influence, on peut aboutir à une œuvre originale et parfois en opposition avec celle de l'écrivain dont on a subi l'influence.

Je n'ignore pas l'abus où peut entraîner la recherche des caractères communs à une génération. C'est un tel abus qui fait écrire à M. Divoire : « *Les enfants du siècle* se sont défiés de la sensibilité ; ils sont tombés dans une sorte de sec intellectualisme... » ; à M. Massis : « Les jeunes gens ... nous semblent d'une effroyable inculture. Ceux-là mêmes qui sont d'une maturité exceptionnelle ignorent à peu près tout des maîtres qui nous dominaient à leur âge... » ; ou encore à M. Bost : « *L'intellectuel* de demain concevra le monde comme un terrain vaste et utile au centre duquel il se trouve, avec mission d'en tirer profit, pour sa nourriture, son amusement, et — s'il a le temps — son esprit. » Le beau tableau d'une génération !

Il n'empêche que cette génération, dans ce qu'elle a de vivant, et si divers que puissent être ou devenir ses éléments, offre des traits qui lui sont propres, je le crois fermement, et diffère de la précédente autant qu'une génération fit jamais de son aînée. Un ensemble de témoignages comme celui des *Examens de Conscience* le montre assez, et tant d'œuvres de jeunes écrivains, depuis *la Tentation de l'Occident* de M. Malraux jusqu'au *Mémorial secret* de M. Gaulène ou aux livres de M. Artaud et de M. Soupault. Voici l'une des réponses qui me satisfont le plus dans l'enquête de *la Revue Mondiale ;* elle est de M. Raval : « Les bouleversements sociaux, les guerres, le passage de quelques météores dans notre ciel, — il n'en faut pas davantage pour que deux générations se dressent l'une en face de l'autre. Ils ont fait que la littérature est aujourd'hui devenue une forme d'évasion... Elle a cessé d'être un jeu, une tentative de séduction. Elle est même, pour qui sait lire au delà de ces signes fragiles et suspects que sont les mots, l'expression d'un désespoir irrémédiable. L'époque ne nous

1. *Examens de Conscience* (Cahiers du Mois nos 21-22). *Notre inquiétude*, par M. Daniel Rops. *Réflexion sur l'art du roman*, par M. Massis. *Une guerre civile de l'esprit* (La Revue Mondiale, 1er et 15 janvier), enquête de M. Picard. *Examens de conscience*, article de M. Thibaubet (N. R. F. octobre 1926). *Avant-guerre et après-guerre*, article de M. Souday (Candide 3 février).

permet plus rien d'inutile. L'esprit, encombré de servitudes et de routine, entend revendiquer tous ses droits, retrouver son intégrité et son innocence primitives. J'approuve ma génération de jeter le discrédit sur le *métier* d'écrivain... On commence enfin à tenir compte davantage de l'individu dans l'écrivain et à rendre sa valeur littéraire inséparable de sa valeur humaine... » Une mode ? non, un besoin. Cela ne peut durer ? Cela dure. Mais les œuvres de maints écrivains, qui pourtant appartiennent à la même génération, ne manifestent pas ces tendances ? Je ne fais pas un plébiscite et ne me targue pas d'impartialité. Il suffit de dix écrivains, de moins encore, pour représenter une centaine d'autres aux yeux de l'avenir (pour représenter ce qu'une centaine d'autres auraient pu être).

MARCEL ARLAND

*
* *

LES DERNIERS JOURS

Drieu la Rochelle et Berl fondent les *Derniers Jours*, pamphlet politique et littéraire :

Tout est foutu. Tout ? Tout un monde, toutes les vieilles civilisations — celles d'Europe en même temps que celles d'Asie. Tout le passé qui a été magnifique s'en va à l'eau, corps et âme.

Il n'y a pas à essayer de sauver le système des valeurs connues et appréciées par les hommes jusqu'à ce jour. On peut songer à conserver ce qui est encore vivant, on ne conserve pas ce qui est mort. On ne peut recruter la jeunesse pour une entreprise de pompes funèbres. Toutes les valeurs qui provoquaient, hier encore, l'amour des hommes ne sont pas mortes seulement dans leur forme présente, mais elles ont été frappées dans leur essence. L'humanité va vers des révolutions qui ne modifieront pas seulement son appareil politique et économique, mais qui renouvelleront sa structure mentale. Si on ne se risque pas dans cette hypothèse préalable, impossible d'assimiler les rudiments qui sont posés ici.

Voici l'un des rudiments :

L'alternative où je vois le Capitalisme paraît composée de deux termes presque équivalents : ou bien se laisser communiser ou bien faire le Communisme.

Je déclare que cette alternative exclut strictement toute autre hypothèse et que j'abandonnerai l'attitude de neutralité bienveillante où je me place un moment pour me ranger décidément contre le Capitalisme s'il ne comprend pas ou si, comprenant, il essaie de biaiser. On ne peut ni biaiser ni lanterner. C'est pourquoi ce pamphlet s'intitule *Les Derniers Jours*, parce que nous vivons les derniers jours où les bourgeois seront en tout cas bourgeois, où peut-être ils seront chefs.

Quand j'avertis les Capitalistes qu'ils ont à faire le Communisme, je ne lance pas un paradoxe à la légère.

Le pamphlet tout entier est de ce ton, généreux, touchant ; un peu confus aussi : Je ne suis pas sûr qu'une révolution aussi absolue que le souhaitent Berl et Drieu ne soit pas exactement le contraire d'une révolution. On peut vouloir bouleverser la société, c'est une idée très sympathique. On peut aussi vouloir bouleverser la nature de l'homme, c'est une idée encore plus sympathique. Mais à vouloir accomplir les deux à la fois, on a toutes les chances du monde de ne plus rien bouleverser du tout. Il est possible en se promenant de changer de direction, mais si l'on veut en même temps changer de jambes, on ne changera pas de direction.

*

Il est justement un cas auquel Berl et Drieu réunis appliquent leur doctrine, ou leurs intentions de doctrine : c'est la critique littéraire. « Il est intolérable, disent-ils, que les critiques ne signalent pas « aux provinciaux et aux étrangers avides de littérature » les livres nouveaux qu'ils « considèrent comme de beaux livres ». Il y a là un « manquement professionnel », par lequel la critique « ajoute un opprobre à la liste déjà longue de ses défaillances. »

« La critique a des obligations envers le public ; elle lui doit l'information honnête. »

« Il n'est pas admissible qu'une revue littéraire laisse passer un ouvrage de valeur parce qu'elle pense que son auteur aime mieux qu'elle n'en parle point. »

« Il n'est pas admissible qu'un critique... »

Il s'agit du *Paysan de Paris* de Louis Aragon, dont la *N. R. F.* a parlé et parlera. Et certes, nous nous associons à des réflexions aussi sages ; ce n'est pas sans être un peu déçus de voir que toute invention, toute fantaisie et si l'on veut tout esprit révolutionnaire font défaut à Berl et à Drieu dès qu'ils traitent d'un sujet précis.

J. P.

* * *

MEMENTO

Chronique des Lettres Françaises (Nos 23-24) : *La jeunesse de Ramond*, par André Monglond.

L'Emancipation (25 janvier) : *Le plombier et le drapier*, par Alain.

Le Feu (Janvier) : *Le chevalier Peteila*, par Henri Bosco.

La Ligne de Cœur (Janvier) : une *Méditation* de Max Jacob, qui fait songer à la *Défense de Tartuffe*.

Le Manuscrit autographe (N° 7) : *Lettre à André Gide*, par Albert Thibaudet ; *Valery Larbaud*, par Ernest Raynaud.

Revue des Deux-Mondes (Janvier-Février : *Stendhal et l'Italie*, par Paul Hazard.

Revue de France (Décembre 1926) : *La légende de Roland*, par Joseph Bédier.

La Revue Hebdomadaire (29 janvier) : M. Julien Green publie le début d'un roman : *Adrienne Mesurat*, dont le style sans éclat ni parure, volontairement terne, mais fort et lourd, arrive à créer une poignante atmosphère.

Revue Musicale (Janvier) : La jeune école italienne.

La Revue Universelle (15 janvier et 1er février). Des lettres inédites de Lamartine à ses nièces. Lamartine y apparaît d'une vanité boursouflée et d'un souci de la pose, qui seraient assez odieux, n'étaient l'ardeur de cette âme, la naïveté, souvent la gaucherie, qu'elle ne laisse pas de garder, et sa soudaine simplicité devant Dieu.

Sélection (Janvier 1927) : *Jacques Rivière et la Foi*, par Georges Marlier ; *Vie en Commun*, par Léon Duesberg.

M. A.

*
* *

Le prochain numéro de la *N. R. F.* contiendra une nouvelle lettre sur les faits-divers d'André Gide.

*
* *

Sylvia Beach nous communique la protestation suivante, à laquelle la *Nouvelle Revue Française* tient à prendre part :

Paris, le 2 février 1927.

Ulysses de James Joyce paraît actuellement aux Etats-Unis dans une revue éditée par Samuel Roth, sans l'autorisation de l'auteur, sans aucun paiement à l'auteur et avec un texte incomplet. Ces appropriation et mutilation de l'œuvre de James Joyce sont possibles du fait que l'édition de *Ulysses* éditée en France, est défendue aux Etats-Unis, donc n'y est pas protégée par le copyright. Il n'est pas question ici de discuter l'arrêt des autorités américaines au sujet de *Ulysses* ; des décisions semblables ont déjà été adoptées vis-à-vis d'autres œuvres littéraires. Nous faisons seulement appel au public et aux Editeurs de Revues et de Journaux auxquels Samuel Roth donne sa publicité ; nous leur demandons ne ne pas encourager celui-ci à profiter de la situation qui résulte de l'interdiction de l'œuvre de Joyce là-bas pour la lui voler et la mutiler.

*
* *

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondissement.

LES CAPITAUX RETOURNENT A LA BOURSE

Les Français paient 50 milliards d'impôts, sans trop savoir ni pour qui, ni pour quoi. Peut-être pourraient-ils demander des éclaircissements à leurs députés qui leur répondraient aussitôt que c'est pour les rentiers. Heureux rentiers pour qui la France se ruine ! Ils ont payé jadis 100 francs-or le droit de toucher 3 francs-or ou 4 francs-or ; ils pouvaient même espérer recevoir, pour les emprunts émis depuis 1920, encore 5 ou 6 francs-or ou tout au moins 5 ou 6 francs valant un demi-franc-or. Aujourd'hui, ils encaissent, au lieu de ces monnaies, des francs-papiers valant 20 centimes-or et on les envie parce que le 5 % 1915-1916, qui avait reculé à 44 l'année dernière, vient de se relever au-dessus de 72, parce que les deux de 1917 et de 1918 qui avaient fléchi à 36 ou 37 se sont redressés à 60. Si la reprise des Rentes continue, on va les accuser d'être les véritables profiteurs de l'après-guerre.

En 1923, les contribuables français versaient 20 ou 24 milliards d'impôts et il y avait 55 milliards ou un peu plus de Bons de la Défense en circulation ; mais les billets de banque ne dépassaient pas 38 milliards. Nous les avons vus en août dernier atteindre 57 milliards. La haute politique consistait à remplacer par des billets les Bons qui ne nuisaient pas à la constitution économique du pays, qui ne faisaient pas monter les prix. La France ne pouvait pas, paraît-il, supporter la dictature des porteurs de Bons, pas plus d'ailleurs que celle des Rentiers. La suppression de la dette flottante est devenue un axiome. Il est d'ailleurs certain qu'elle se fut produite à la longue, par le simple jeu du taux d'intérêt des Bons dont on pouvait envisager peu à peu la réduction.

Les Bons à six mois supprimés, la partie qui va subsister — Bons à un an et à deux ans — n'aura plus le caractère de placements monétaires. Que va faire le public des disponibilités qu'il employait en placements temporaires à très court terme, en souscrivant ou en renouvelant les Bons à un mois, à trois mois, à six mois ? Souhaitons que

l'industrie et le commerce en profitent. Toutefois, n'oublions pas que la situation n'est plus la même que jadis et que le montant total des impôts à payer à l'Etat, aux villes, aux départements et aux communes, soit 54 milliards environ, représente déjà le montant des billets de banque en circulation.

Mais où en est l'industrie ? Pour l'heure, la baisse des prix de gros est arrêtée et le coût de l'alimentation reste le même. Voici une stabilisation de fait qui n'offre peut-être pas que des raisons de se réjouir. Au reste, on est moins disposé, pour l'heure, à attribuer à la stabilisation légale les vertus mirifiques qu'on lui trouvait jadis. Il n'y a pas de force humaine, a dit récemment M. Poincarré, qui, même opérant par la stabilisation légale, puisse assurer un taux définitif de stabilisation. C'est la sagesse même.

Mais il se peut bien qu'avant que les grands pays européens aient pu retrouver l'équilibre financier et économique dont ils jouissaient jadis, avant qu'ils soient revenus à cette quasi-stabilité des prix qui, plus que celle de la monnaie de change est l'idéal poursuivi, le délai de vingt années s'écoule que j'assignais au lendemain de la guerre à la restauration de l'Europe. Les expériences brusquées n'ont servi de rien. Par contre, les erreurs de la politique auront contribué encore à allonger la période de réfection que l'on pouvait réduire notablement avec quelque sagesse et quelque habileté.

En attendant, il faut vivre. En attendant, il est d'une nécessité primordiale pour les Etats que le capital, qui est leur réserve suprême se constitue. Ruiner les capitalistes pour sauver l'Etat, cette conception ne peut mûrir que dans des cerveaux qui n'ont pas examiné la constitution des nations modernes.

Fort heureusement pour l'Etat lui-même, c'est-à-dire pour les impôts dont il vit, l'attrait exercé par la Bourse sur les capitaux en sommeil se manifeste d'une façon de plus en plus sensible et c'est par l'intermédiaire de la Bourse et des valeurs que les capitaux accomplissent leur œuvre vivifiante et vont se répandre dans toutes les branches de l'industrie et du commerce.

L'abstention serait aujourd'hui une déplorable tactique pour tous ceux qui possèdent des disponibilités. Mais avant de les employer en valeurs, leurs détenteurs doivent s'entourer de renseignements précis et impartiaux. La cote a subi depuis deux ans de très graves modifications et, elle va en subir encore de très profondes. Que ceux des capitalistes de tout ordre qui me font l'honneur de suivre ces courtes notes, n'hésitent donc point à me consulter sur les valeurs à réaliser et sur celles qui vont avoir la vogue, pour un moment tout au moins.

PETIT COURRIER

G. G. P. — Le jugement de première instance est d'avril 1921. Il fut confirmé en appel le 20 novembre 1924 ! La liquidation dure depuis deux années seulement, et vient de changer de siège social.

LÉON VIGNEAULT



DERNIÈRES NOUVEAUTÉS CHEZ GRASSET

ANÇOIS MAURIAC (Grand Prix du Roman 1926)
Thérèse Desqueyroux. . . . . 12. »

FRED FABRE-LUCE
Locarno sans rêves . . . . 12. »

CQUES BAINVILLE
Jaco et Lori. . . . . 12. »

AUDE ANET
La rive d'Asie . . . . 12. »

BERT DE TRAZ
L'écorché. . . . . 12. »

P. LABAT
La comédie ecclésiastique . . . . 12. »
(Introduction de t'Sterstevens)

LBERT DE VOISINS
Les Miens . . . . 12. »

ZIWÈS et F. CERTONCINY
L'homme qui mourut d'amour. . . . . 12. »

DRÉ THÉRIVE
Les Souffrances perdues. . . . . 12. »

ANÇOIS DE BONDY
Les douces flèches . . . . 12. »

R. F.

. R. F.

. R. F.

R. F.

N. R. F.

Éditions de la Pléiade
2, rue Huyghens
. C. Seine 220.989 B



J. Schiffrin S. A.
PARIS-XIVe
Fleurus 63.47

En souscription

Pour paraître en Mars 1927

HUGO VON HOFMANNSTHAL

ÉCRITS EN PROSE

Avant-propos de CHARLES DU BOS

Recueil de lettres et d'entretiens imaginaires sur des sujets poétiques et littéraires par le grand écrivain autrichien dont les œuvres jouissent d'une renommée universelle, et qui sont encore presque inconnues du public français.

ÉDITION ORIGINALE

1300 exemplaires sur vélin du Marais, au prix de.. .. **30** fr.
50 exemplaires sur Hollande, au prix de.. .. .. **100** fr.

. R. F.

. R. F.

. R. F.

R. F.